
colorchecker CLASSIC
x-rite
mm

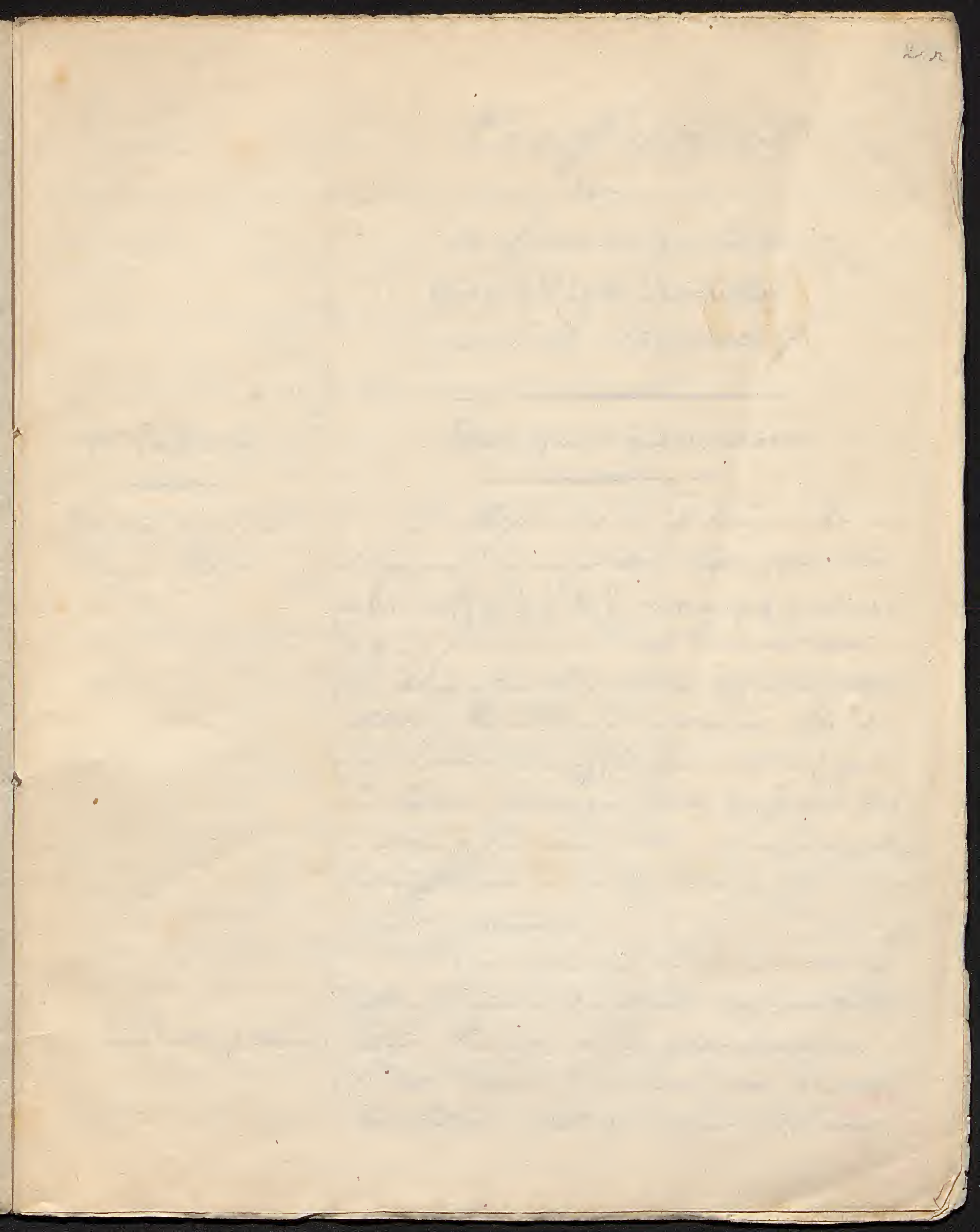
Conférences
de M. E. Burnouf
à l'école Normale

1832.

10 cahiers

1v5

Ms 77



3

Conférences
sur
la Grammaire latine
faites à l'Ecole Normale
par M. Burnouf.

1ère Conférence

Doceo pueros grammaticam.

Alphabet de la langue latine.

L'Alphabet de la langue latine se compose de vingt trois lettres, qui sont: a, b, c, d, e, f, g, h, i, k, l, m, n, o, p, q, r, s, t, u, x, y, z. parmi ces lettres deux ont une double valeur le i et le u, qui sont tantôt voyelles et tantot consonnes: le i répond à le i et au j français; le u (que les latins prononçaient ou) répond à le u et au v français. Nous reviendrons sur les différens cas où les lettres i et u deviennent consonnes.

(de accidentibus litteræ) Les noms que nous donnons à nos lettres françaises, ont été empruntés du latin. Priscien, célèbre grammairien (S. 540) donne la prononciation des lettres latines, telles que nous l'avons

3 v°

adoptée en français. Seulement la lettre h que nous prononçons d'une manière si bar=
=bare, avait pour les romains à peu près la valeur d'un α grec surmonté de l'esprit rude; et les deux dernières lettres de l'Alpha=
=bet Z et y gardaient les noms qu'ils ont en grec: Upsilon, et Zêta.

L'x (qu'on représentait par deux barres placées en forme de croix) paraît dans les plus anciens monumens de l'alphabet latin, quoique sa ressemblance avec le X des grecs semble indiquer qu'il a été emprunté avec le γ et le Z. Quintilien (I, 4, 9) ap=
=pelle l'x ultimam litterarum nostrarum, en opposition sans doute aux deux autres signes ⱶ et Ʒ. y, z.

Tel est l'alphabet de la langue latine déduit des plus anciens monumens: c. à. d. 23 lettres avec vingt cinq valeurs.

Additions de l'em=
=pereur Claude: trois lettres nouvelles.

Tacite (Ann. 11. 14) et Suétone (Claude 41) nous apprennent que l'empereur Claude ajouta trois lettres à l'Alphabet latin, quand je dis trois lettres je ne veux pas dire trois nou=
=veaux sons, mais bien trois nouveaux signes; pour représenter trois sons déjà

Priscien: pages 545.

existants. Le premier de ces signes ou lettres

« V vero loco consonantis posita, eamdem prorsus in omnibus vim habuit apud latinos, quam apud æolas F digamma; unde à plerisque ei nomen hoc datur, quod apud æoles habuit olim digamma, id est, wau, ab ipsius voce profectum, teste Varrone et Didymo, qui id ei nomen esse ostendunt. Pro quo Cæsar hanc figuram Ⅎ scribere voluit; quodquamvis illi recte visum est, tamen consuetudo antiqua superavit.

Priscien. §§8.
" huic s proponitur p, et loco ψ græcæ fungetur, pro quâ Claudius Cæsar Antisigma Ↄ hâc figurâ scribi voluit: sed nulli ausi sunt antiquam scripturam mutare: quamvis non sine ratione hæc quoque duplex à græcis addita videatur.

Velius Longus. Page 2235.

était destiné à distinguer le u employé comme voyelle de l'u employé comme consonne. Claude se servait donc pour distinguer l'u consonne, de la forme du F grec; il renversait cette forme (Ⅎ) pour la distinguer de ſ des latins dont la forme majuscule est tout à fait celle du F. Ce digamma renversé avait à peu près la même valeur que notre v français. (Quintilien I, 7, 26; XII, 10, 29.) (Aulugelle 14, 5.) (Priscien §§5.)

La deuxième lettre de Claude était appelée Antisigma, (c. à. d. opposition au sigma;) on la représentait par un c qui avait devant lui un autre c tourné (ↄ) en sens opposé: x; cette lettre avait le son de bs et ps, et répondait plus ou moins exactement au ψ des grecs. (Priscien §§8.)
La troisième lettre de Claude, avait pour but de représenter un son intermédiaire entre celui des deux voyelles u et i, son, qui se retrouvait dans un grand nombre de mots latins.

Claude se servait ici du signe de l'aspiration grecque dans les vieux

De viro et virtute, ubi i scribitur, et paene v enun=ciatur; unde Tit. Clau=dius novam quamdam litteram excogitavit, similem ei notae, quam pro aspiratione graeci ponunt, per quam scriberentur eae voces, quae neque secundum exilitatem literae, neque secundum pinguitudi=nem literae sonant, ut in viro et virtute; neque rursus et secundum latum literae sonum enuntiarentur, ut in eo quod est legere, scribere.

monument K, et il l'employait dans les mots optimus et libet, qu'il écrivait optkmus, lkbet; et il prononçait optümus, lübet. Et l'adoption de ce signe fait présumer que l'u ne se prononçait pas ou (que Quintilien appelle pinguis et rotunda); mais qu'il avait un son à peu près dans le genre de l'u français qui n'est pas très éloigné de l'i. (Tacite et Sué=tone, loc. cit.) (Velius Longus, le gram=mairien, P. 2234).

Changement opéré par les modernes dans la forme de l'u et de l'i

Vers le 17e siècle on introduisit dans la forme de l'i et de l'u un changement important, qui servit à différencier dans ces deux lettres la consonne de la voyelle. L'i prit une forme allongée (j qui depuis fut arrondi ainsi j), et il fut adopté pour exprimer la consonne. L'i resta et repré=senta la voyelle. L'u, dont la forme primitive était v, garda cette ancienne forme pour exprimer la consonne, dans presque tous les cas où il est suivi d'une voyelle (vivere); la forme arrondie de l'u français ou de l'υ grec, fut affectée à la représentation de la voyelle. Ainsi donc la forme primitive de l'i exprima la voyelle,

celle de l'u (v) exprimant la consonne.

Permutations des voyelles entre elles; Nous allons examiner maintenant les différentes permutations que subissent les voyelles entre elles; l'étude de ces modifications est très importante pour rattacher les mots latins à leurs étymologies. En premier lieu nous verrons

1° du grec au latin comment certains mots venus du grec ont été altérés dans la langue latine;

2° du latin au latin comment d'autres mots latins ont été modifiés suivant les différents rôles que leur a fait jouer la langue. Ainsi le substantif donum n'a pas la même lettre que le verbe dare... ce que nous constaterons, n'est qu'un fait matériel, l'a changé en o; mais si nous voyons le fait se répéter; nous en connaîtrons bientôt la loi.

Remarques sur les longues et les brèves. Une observation générale sur les changements ou permutations des voyelles latines, c'est que les brèves y sont plus soumises que les longues; ces dernières ont plus de force pour résister aux modifications que subissent les autres lettres (mole sua stant.)

Permutations de la lettre α en ĕ, dans les mots grecs et les mots composés. Exemples variés.

Nous commencerons par la lettre α. Cette voyelle qui semble primitive dans un grand nombre de mots grecs se change en latin en e bref (c. à d. prononcé d'une manière brève). Nous allons citer une série de mots latins et grecs où l'α se change en e : Ταλαντον, Talentum. Καμαρα, Camera. (Tacite a dit quelque part Camara ; mais ce mot alors ne signifie plus chambre c'est une sorte de vaisseau : le sens au reste se rapproche encore du grec, qui signifie voute. Les grecs qui n'ont laissé à ce mot que le sens de voûte, l'avaient tiré de l'ancienne langue persane, où il signifie voûte et ceinture.)

Τριπλαξ, triplex.

Φαλαρα, Phaleræ. Πασσαλος, pessulus. Σισαρον, siser. (on dit aussi sisarum.)

Le changement de α en e se remarque encore dans la langue latine, quand on compare un grand nombre de mots composés avec les mots simples. Carpo, discerpo ; fallo, refello ; spargo, dispergo ; cano, tibicen (tibia, cano.) Ars composé avec in privatif donne Iners : (cet étymologie se fait plus sentir par la forme que par le sens, quoique le

sens de ars, talent quelconque ne soit pas très éloigné de iners engourdi, donc sans talent) Annus, perennis; barba, imberbis; Aptus, ineptus; Castus, incestus; Festus, profestus; l'a reste dans nefastus; Arma, inermis; Gradi, ingredi. Festus dit en parlant de Scipion l'Africain:

« Redarguisse per e litteram Scipio Africanus Pauli filius dicitur enunciâsse. » Scipion, disait-il, Redarguesse ou Rederguisse. Un savant grammairien Allemand s'est prononcé pour cette dernière opinion: ce n'est peut-être qu'une conjecture; nous l'examinerons dans la suite du cours.

Il ne faut pas considérer comme des changemens de la même espèce, les modifications de quelques parfaits latins: facio, fēci; Ago, ēgi; car alors l'e est long. Schneider (page 10) a tort de assimiler ces cas à ceux que nous avons examinés d'abord.

De l'a en i: mots tirés du grec et mots composés. Exemples.

A se change assez fréquemment aussi en i, comme dans les mots grecs devenus latins: Μιθραδάτης, d'où Mithridate; Κατάνη, Catina, on dit aussi

Catana (Drackemb. sur Tite-live XXVII, 8.) Βυκάνη, Bucina ou Buccina; Μηχάνη, machina; Πατάνη, Patina; Τρυτάνη, trutina; Βαλανεῖον, balineum; Κάναστρον, Canistrum. De même dans les mots latins composés, si on les compare aux mots simples, on trouve: Ago, subigo; cado, incido; fateor, confiteor; tango, contingo; ratus, irritus (in, ratus; le n changé en r et assimilé à la lettre sui=vante se retrouve souvent en composi=tion.) amicus fait inimicus. (peut-être ici n'y a-t-il qu'une simple assimilation de lettres; comme dans similis de simul. Ce concours d'une même lettre se retrouve dans plusieurs langues de l'Orient.) on peut comparer encore juvenalis et juvenilis; libralis et librilis.

De l'a en o Exemples.

α se change aussi, mais plus rarement en o: Δαμάω; domo, Μάρμαρον, marmor. D'un autre côté, du grec au latin l'o se chan=ge quelquefois en a; ainsi: βόσκω, pasco; λόγχη, lancea. Suivant Festus on disait autrefois Fobii au lieu de Fabii: „Fobii qui nunc Fabii dicuntur. On disait aussi Dolo=bella, pour Dolabella (Drak. Epit. 119.)

De l'α en u.

Exemples :

+ Quintilien : « quid o atque u permutatae invicem ? ut Hecoba et notrix. »

α se change en u dans les mots grecs suivants traduits en latin : Ἑκάβη +, Hecube ; (Quintilien, I, 4, 16.) Κραιπάλη, Crapula ; Σκυτάλη, Scutula ; Ἰταλὸς, vitulus ; Πάσσαλος (déjà cité), Pessulus ; Θρίαμβος, Triumphus et autrefois triumpus ; στραγγαλόω, ῶ, strangulo. De même les composés latins, comparés aux simples donnent quelquefois α en u : ainsi : Calco, conculco ; quatio, concutio ; salsus, insulsus ; taberna, contubernium ; assis, decussis : (il n'est pas prouvé que α se change en u, dans cet exemple où Decem (δέκα) α (je pense) peut être modifié sa dernière syllabe, au lieu de l'élider complètement et de laisser subsister l'α d'assis transformé en u.) On trouve encore scalpo et sculpo ; Pedalis (qui a un pied de grandeur, un pied mesure) s'écrit aussi quelquefois Pedulis.

Permutations de la voyelle e.

Examinons maintenant les modifications que subit la lettre e. nous l'avons déjà comparée à la lettre α, en parlant de cette lettre. Comparons donc la lettre e à la lettre o.

Rapports des voyelles e et o. Exemples.

Le rapport de e à o mérite d'être particulièrement remarqué. Dans l'ancienne écriture latine, on représentait en o beaucoup

7 v

Priscien 552.
Antiqui quoque amplocti pro amplecti dicebant, et animadvorti pro animadverti.

de mots qui ont pris depuis la lettre e; on disait amplocti pour amplecti: (Priscien 552; Cassiodore 2283).

Cassiodore 2283
vostra olim ita, per o, hodie per e, ut ad= = vorsum, adversum....
Amploctare, Amplectere.

L'o se trouve fréquemment au lieu de e après le v: on disait voturios pour veturios. (Cas= =siodore 2283; convollere pour convellere; votare pour vetare; volim pour velim; voster pour vester; vorto pour verto; vorsus pour versus; vortex pour vertex. Quintilien (Lib. VIII. cap. 11.) donne cette explication: « vertex est contorta in se aqua, « vel quicquid aliud similiter vertitur: inde « propter flexum capillorum, pars est summa « capitis; et ex hoc, quod est in montibus « eminentissimum. » L'explication est certainement fausse: et celle que nous donnons ici est encore plus probable. — — Quintilien. (l.l.) « Quid dicam vor= =tices et vorsus, cæteraque ad eumdem modum, quæ primo Scipio Africanus in e litteram secundam vertisse dicitur? (ces deux mots sortis du même radical vor ou ver, ont pris deux significations différentes, dans lesquelles on retrouve encore la trace du radical. vor ou ver exprime l'action de tourner, d'où vortex, tourbillon; vertex, sommet d'une montagne, parce que les

Sommet ou tête des êtres animés tourné à volonté.) (Quintilien 1. 7. 2 §.)
D'un autre côté e paraît dans quelques mots plus ancien que la voyelle o adoptée par la langue classique. Festus cite entre autres elus pour olus, hemo pour homo. Si on compare hominis ou heminis avec femina ou hemina, nous aurons pour radical homin: si ensuite nous regardons hoet he comme des articles dérivés de ὁ. ἡ: nous aurons min ou man pour radical; et en anglais comme en allemand man signifie homme. (Nous lirons facilement de la forme hemo, l'étymologie de femina qui paraît si bisarrement évoquée du mot homo.) De même on a dit: compes pour compos: (Priscien §§ 3.) sebrius pour sobrius; secors pour socors. on disait nenu pour non; et terra, fait en composition ex torris.

Priscien §§ 3.
Antiqui compes pro compos, in quo Aeoles sequimur. illi enim ἔδορτα pro ὄδορτα dicunt. /.

La permutation de o en e se rencontre encore dans les mots grecs: γονυ, genu; Κερκυρα, Corcyra; νεος, novus. (le v est le F qu'on intercale en Eolie.) Κηρ, cor. En latin bene donne bonus; tego, toga.

Rapports des voyelles e et u. Exemples:

la voyelle e a aussi quelques rapports avec la voyelle u; ainsi on disait: Auger pour Augur; Augeratur pour Auguratus (Priscien §§4.) Dans de vieilles inscrip=tions on trouve Fulgerat pour fulgurat; et aresPex pour aruspex. Dans les mots grecs changés en latin e a quelquefois la valeur de u: ἀμέλγω, mulgeo; Καταπέλτης, Catapulta; σκόπελος, Scopulus; Σικελὸς, Siculus; τεὸς, tuus; de même quelques verbes aux parfaits prennent l'u: pello, pepuli; percello, perculi. D'un autre côté l'u paraît plus ancien que l'e dans les parti=cipes en dus de la 3e et de la 4e déclinaisons; on disait autrefois faciundus, potiundus; et de même u long se change en e dans les composés: jūro, pejĕro.

Priscien: §§4 (U transit) in e: pondus, ponderis; dejeratet pejerat pro dejurat, pejurat; labrum, labellum; sacrum, sacellum; Antiqui Auger, augeratus pro augur et auguratus; dicebant. /.

2.eme Conférence.

La voyelle e a aussi des rapports un peu moins marqués, il est vrai, avec les diph=tongues oe, ae, au et ou: nous en parle=rons à l'article des diphtongues.

Rapports nombreux des voyelles e et i. mots latins, tirés du grec; composés et dérivés latins. Changements de e en i. /.

Les changemens les plus habituels que l'on remarque dans cette voyelle sont ceux de e en i. On en trouve un grand nombre d'exemples dans la comparaison des mots grecs avec leurs dérivés latins,

tels que: ἕν, d'où in; ἔντος, intus; ἄνεμος, animus: (Les anciens philosophes ne considéraient l'ame que comme un souffle, de là la signification figurée de ἄνεμος, âme, rendue en latin par le mot animus); πέπερι, piper; Σικελία, Sicilia; πλέκω, plico; τέγγω, tingo:

Le changement de e en i se rencontre très fréquemment encore dans les dérivés ou composés latins; par exemple: egeo devient indigeo; (en parlant des prépo=sitions, nous expliquerons l'interca=lation d'un d entre la préposition et le verbe.) teneo, retineo, et contineo; facetus, inficitus; lego, diligo; (lego, je choisis, diligo, je choisis d'entre... j'aime); tenax, per=tinax; tenus, protinus; (on dit aussi prote=nus et hactenus; on dit encore quatinus et quatenus.) de même lenio, delinio; le changement d'ē long en i est ici remar=quable; car il est très rare.

Dans l'ancienne latinité on trouve e dans des mots où plus tard la lan=gue classique a adopté le i: ainsi dans l'inscription de la Columna rostrata, on lit: exemet, pour exemit; cepet,

cepit; ornavet, ornavit; la préposition in garde la forme grecque en; navebos pour navibus. Sur la 2ème inscription des Scipions: Ploirume pour Plurimi; fuet, fuit; dedet, dedit; tempestatebus, tempestatibus; mereto, merito; (mereto serait peut être plus logique et mieux dérivé de mereri.); hec pour hic; dans la 6ème inscription des Scipions tibe pour tibi; dans la 7ème obtenue pour obtenui: dans le Senatus consulte de Bacchanalibus: compromesisse, compromisisse: dans Plaute et Terence: neglego pour negligo. Quintilien, 1, 4, 17, cite Menerva pour Minerva; magester pour magister; leber pour Liber. Festus, dans les fragmens qui nous restent de lui, donne amecus et ameca pour amicus et amica; Leparenses pour Liparenses. il est à remarquer que l'e au lieu de l'i se conserva plus long-tems parmi les paysans qui parlaient la langue latine: speca pour spica; vea pour via; vella pour villa. (Varron: R.R. 1. 48. 2 et ibid. 1. 2. 14. Ciceron, de oratore III, 12. 46.) Les inscriptions de toutes les époques prouvent également qu'on employait plus fréquemment e que i: cureа pour curia;

fesceus, fiscus; soldus, solidus; artefeci, artifici. (ce mot est composé du radical art et de fex; mais comme il eut été trop dur de dire artfex, on a introduit une lettre qui pour toute condition doit être brève et entrer le moins possible dans la prononciation.) on trouve encore dans les inscriptions: spoleis pour spoliis.

Changements de i en e; exemples de l'ancienne latinité.

Le changement contraire de i en e est beaucoup plus rare, on trouve cependant dans Plaute et dans Terence; inico pour eneco. Dans l'ancienne latinité, les dérivés en esco des verbes en eo, s'écrivaient isco; ainsi luceo, lucisco; flacceo, flaccisco; la latinité classique a gardé tremisco; car tremesco est très peu usité. on peut encore citer pour e en i: dius, medius, fidius de deus. Un grammairien, dont nous avons déja parlé, Velius Longus donne pour meus mius (d'où le vocatif mi). on trouve Mircurius pour Mercurius. dans le corps des inscriptions de Grutter page 51, n° 11. Dans le même recueil, on trouve à l'index les diverses formes singulières de l'ancienne latinité. on trouve: sicet pour secet (de seco); cavia pour cavea;

Pronon ciation dou=
= teuse de certains mots
qui s'priment ega=
= lement e et i.

Cinirarium, cinerarium (sépulcre, urne funéraire); criscens, crescens; Melpomi=
=ne, Melpomene. D'après le témoignage des grammairiens la prononciation était souvent douteuse: ainsi ils défendaient ou repoussaient suivant leurs systèmes, les orthographes suivantes: alleum ou allium; palleum ou pallium; doleum ou dolium; sobreus ou sobrius; fereæ ou feriæ; decem ou decim: (c'est cette considération qui nous a empêché de joindre decem d'où undecim, aux uns des dérivés où e se change en i.) compremo, comprimo; (Les uns voulaient faire agir la loi des compo=
=sitions, les autres s'y opposaient); bene=
=ficus, benificus; maleficus, malificus; benevolus, benivolus; malevolus, mali=
=volus; veredicus, veridicus; eliganter, eleganter (plus rare) on trouve très fré=
=quemment encore: Cæremoniæ, cærimoniæ; quæremoniæ, quærimoniæ; Vendico, Vin=
dico; Balearis, Baliaris; Vergilius, Vir=
gilius; Verginius, Virginius; de même dans la finale de quelques nominatifs singuliers de la 3ème Déclinaison: felēs, et felīs; vehēs, vehīs; (charretée) vulpēs, vulpīs (la

quantité est changée.) De même à l'acc. et à l'abl. sing.[r] on dit em ou im, ĕ ou ĭ, on avait également l'option pour quelques verbes composés avec la préfixe de et di ou dis; deminuere ou diminuere; distringere et destringere; divertere (plus rare que) devertere. Il semble démontré qu'il y avait un demi-son entre l'e et l'i; ce n'était complètement ni l'une ni l'autre de ces deux lettres. Quintilien dit en effet (1.4.8.): in here neque plane e neque i auditur. (Quintilien 1.7.22.)

Permutations de la voyelle i./
Rapports assez rares de l'i avec l'o./

Examinons maintenant les modifications que subit la voyelle i; nous l'avons déjà comparée à l'a et à l'e. Quels sont ses rapports avec l'o? Ils sont très peu marqués; on trouve cependant: ὄμβρος, d'où imber; illicò pour illocò (de in et de loco) de vox joint à cum, on forme convicium; de notus, agnitus et cognitus. Dans l'ancienne latinité on trouve ollis et ollic pour illis et illic; d'un autre côté: sisper pour sosper; sispita pour sospita.

La voyelle i a un rapport plus marqué avec les diphtongues ei, ae, oe et la consonne j qui n'était vraisemblablement

11 r

qu'une espèce d'y (voyez plus bas les Diph-
-tongues et les consonnes.

Rapports nombreux des voyelles i et u.

Mais la lettre u et la lettre i ont entre elles de grands rapports; et elles s'emploient très souvent l'une pour l'autre, par exemple, dans les dérivés; similis fait simul, simultas; facilis, facul et facultas; dies, biduum; famulus, familia (réunion d'esclaves); Consulo, consilium; stupesco dans l'ancienne latinité obs-t puis; mais la forme moderne a gardé l' du radical.

En général la lettre u paraît dans l'ancienne latinité dans les mots où les modernes mettent un i. Dans le senatus consulte de Bacchalibus, on lit: Caputa-tem pour capitalem; de même dans la déclinaison caput fait capitis; dans le même monument on lit: nominus la-tini pour nominis. On peut en preuve consulter l'Index grammatical de Grutter, l'endroit où il parle des chan-gemens de i en u et de u en i. La per-mutation de ces voyelles était si fréquente qu'il s'en est formé un son intermédiaire entre l'u et l'i, et c'est pour le représenter

que Claude avait inventé le signe dont nous avons parlé. Quintilien (1. 4. 7.) dit formellement: « Medius quidem u et i litteræ sonus: non enim sic optimum decimus, ut opimum. »
(Velius Longus: Ed. de Putsch. 2216.)

I verò litera interdum exilis est, interdum pinguis; ut in eo quod est, prodit, vincit, condit, exilius volo sonare: in eo verò quod significatur, prodire, vincire, condire, æquè usque pinguescit: ut jam in ambiguitatem cadet, utrum per i quædam dici habeant, an per v, ut est optumus, maximus: in quibus adnotandum, antiquum sermonem plenioris sonus fuisse, et ut ait Cicero, rusticanum: atque illis fere placuisse per u talia scribere et enuntiare. Erravêre autem grammatici, qui putaverunt superlativa per u enuntiari. Ut enim concedamus illis in optimo, in maximo, in pulcherrimo, in justissimo, quid facient in his nominibus æquè manet eadem quæstio, superlatione sublata, manubiæ an manibiæ; lubido an libido? nos verò postquam

12 v.

exilitas sermonis delectare capit, usque i litera castigamus illam pinguitudinem: non tamen ut plenè i litera enuntiaremus et contendamus quoddam alia nomina per u scribere, qui antiquiorum voluntates se=quuntur; nec tamen sic enuntient quomodò scribant./.

Permutations de la voyelle o./.

Passons à la voyelle o; nous connais=sons les rapports qui peuvent exister entre l'o et les voyelles α, ε, ι; ceux qui peuvent exister entre l'o et les diphton=gues αυ, ου, οι et οε seront indiqués plus tard.

Rapports marqués qui existent entre les voyelles o et u./.

Il existe entre les voyelles o et u des rapports si marqués que Priscien (P. 553) dit positivement: " O aliquot Italiæ civi=tates, teste Plinio, non habebant; sed loco ejus ponebant u, et maximè Umbri et Tusci." (les Ombres et les Toscans) Priscien (P. 554) ajoute " u quoque multis Italiæ populis usu non erat; sed è contra=rio utebantur o." Pour connaître les rap=ports de ces deux lettres, comparons les mots grecs avec leurs analogues en latin: ainsi entre les désinences ος, ον ~~ων~~ dans les nom. et Acc. sing. et les genit. pluriel,

qui

qui deviennent en latin us et um, où l'o se change en u, nous avons le même changement dans les mots suivans: ὀδυσσεύς, Ulysses; ὁλκος, sulcus; (l'esprit rude se change en s comme nous le verrons): πορφύρα, purpura; dans quelques composés et dérivés latins: colo, supin cultum, donne occulo (ob et colo, si on en croit l'opinion peu prouvée des étymologistes.) hoc, adhuc (car adhuc vient de ad hoc tempus); solum, exsul; de olesco vient adolescens qu'on écrivait adulescens; on a aussi adultum. La permutation contraire de u en o dans le latin est beaucoup plus rare: cependant ubi donne utrobi; soboles s'écrit aussi suboles (de sub et olesco.) mais si on compare l'ancienne langue latine avec la langue classique, on voit dans la première l'o prédominer: ainsi dans l'inscription de la Columna rostrata, on trouve: exfociont pour exfugiunt; Consol, consul; primos pour primus; captom, captum: Dans la 1ère inscription tumulaire des Scipions; Samnio pour Samnium (nous parlerons plus tard de cette lettre m retranchée: on trouve là un commencement

13 r

des formes modernes de la langue Italienne) on voit dans la Col. Rostr. : hone uno pour hunc unum ; Consentiont, consentiunt ; duonoro optimo viro : bonorum optimum virum (duonus pour bonus : nous l'examinerons plus tard.) ; Luciom pour Lucium ; filios, filius ; Sur la 3.ème inscription de Scipion : Cornelio pour Cornelius. Dans le Senatus consulte de Bacchan. ; tabolam pr tabulam ; aiquom pour aequum ; quom pour quum ; dederont pour dederunt ; probaveront pr probaverunt ; publicom pour publicum ; polcrom pour pulchrum ; colpam pour culpam. Il semble qu'après v on admettait l'o plus volontiers et ancien=nement et du tems d'Auguste jus=qu'à Quintilien (vide Quint. 1.7.26.) : ainsi on disait : volnus pour vulnus ; servos pour servus. De même l'o in=tercalé entre le radical et la termi=naison du pronom relatif qui (quoi) n'appartient pas seulement à l'an=cienne latinité : Quintilien 1, 1, 27) nous apprend que quoi avait duré jusqu'au tems d'Auguste.

La permutation contraire de u en o

se trouve encore dans l'ancienne latinité; mais les exemples sont très rares. ainsi Priscien (Page 554) dit qu'on mettait: huminem pour hominem; funtes pour fontes (on a gardé fundamentum) frundes pour frondes.

3ème Conférence

La voyelle u des latins répond à l'y et à l'ou français. (la réunion des deux lettres o et u dans ou ne forment point une diphthongue. C'est un son unique qui n'est représenté par deux caractères qu'en grec, en français et en anglais.) l'u latin est égal à l'ου des grecs, surtout quand il est long. Dans u bref. la valeur est peut être moins rigoureusement déterminée. nous avons déja remarqué l'analogie qui existe entre la prononciation de l'u et celle de l'i: nous avons dit qu'on pouvait indifféremment écrire maximus ou maxumus. Cependant il ne faut pas en conclure que l'u bref ait toujours cette prononciation flottante: il y a des passages de grammairiens qui prouvent que même dans ce cas la lettre u en latin répond exactement à l'y grec. ainsi Marius

14v

Marius Victorinus (2454)

V, literam quotiens enunciamus, producti et coeuntibus labiis efferamus. Et ne y, commeant graecis vocalibus praetermiserim, cujus frequentem usum quaedam verba seu nomina desiderare noscuntur: ipsam quidem graecis vocalibus, cum inciderint, reservabimus; loco autem hujus V literam, aptam nostris vocibus fiximus, quam nisi.... &c. ./.

Victorinus (De Enunciatione litterarum page 2454) dit en propres termes: " u litteram quam nisi per ου conjunctam graeci scribere ac pronuntiare non possunt. "

L'identité de l'u bref des latins avec l'ου grec, paraît encore dans la manière dont les grecs orthographient les noms propres latins. ainsi dans Plutarque, on trouve Ἀσδρούβας, Asdrubal (ce dernier mot n'étant pas romain, a moins d'autorité.) Lupercalia, Λουπερκάλια; Februarius, Φεβρουάριος. (nous remarquerons ici le changement de l'φ en b du grec au latin; ce qui fait croire que le b des latins pourrait bien avoir eu la même valeur que le nôtre dans la bouche d'un habitant de Bordeaux. Il est à peu près impossible de distinguer s'il prononce un v ou un b) Tibur, Τίβουρα; Albula, Ἄλβουλα.

Il nous reste à examiner la voyelle y, elle est à peu près égale à l'u ou à l'i. C'est à l'υ grec sous la forme capitale (Υ) que le signe de la voyelle (Y) doit son origine. ainsi le v latin dérive de l'υ grec. nous savons en outre que la valeur de V identique par la forme (u) avec l'υ grec était en général

celle de la voyelle ου; mais que souvent cette lettre devait représenter assez exac=
=tement l'u français puisque dans les superlatifs cet u pouvait être remplacé par un i. Ainsi la forme dérivée de l'υ grec avait déja deux emplois. mainte=
=nant lorsque les latins empruntèrent dans les tems relativement modernes. un grand nombre de mots latins à la lan=
=gue grecque, il fallut un signe parti=
=culier pour représenter l'υ des grecs. On supplée au besoin de ce nouveau signe, en prenant l'Y grec sans aucune mo=
=dification. on écrivit dans le courant des mots l'υ capital des grecs. Ainsi très anciennement la forme de l'Y grec s'était allongée, et on en avait for=
mé le V latin. On ignore la date exacte de l'introduction de ce signe dans l'alphabet latin. Un passage de Cicéron (orator, 48-160) d'un autre de Marius Victorinus (2456) prouvent qu'au tems d'Ennius, on ne s'en ser=
=vait pas encore. Ce signe n'était pas employé dans tous les mots latins évidemment dérivés du grec,+ seulement

Marius Victorinus. « Item nec Z literam, nec Y in libro suo re=
=tulit (Accius), quia quæ ante

+ mais

ſecerant nævius et levius, cum longa syllaba scribenda esset, duos vocales ponebant... &c. /.

dans ceux qui en latin avaient conservé le son de l'υ grec. Si dans des mots latins évidemment dérivés du grec on remarque l'emploi de l'ou et non celui de l'y, c'est que vraisemblablement l'u (ou) répond à un son analogue dans le grec. Or on sait que dans le dialecte éolien l'υ grec avait dans un très grand nombre de cas, sinon toujours la valeur de ou. Voici un certain nombre de mots latins qui ont remplacé l'υ par l'u (ou) et non par l'y; ce qui donne lieu de croire que dans ces cas l'υ grec se prononçait à la manière éolienne. (Le dialecte éolien et même le dorien sont généralement ceux qui ont le plus de rapport avec le latin). Angulus, αγκυλος; Bucina ou Buccina, βυκανη; cubus, κυβος; cum, ξυν. (N.B. le mot cum, qui dans les composés se changeait en com, com=ponere, conferre,... prouve assez évidem=ment que la prononciation française de cette préposition se rapproche plus de la prononciation latine que celle des allemands qui prononce coum.) Cupres=sus, +Κυπαρισσος, δυω, duo; fuga, φυγη; gubernator, κυβερνητης; induo, ενδυσις; ju=

+ nous remarque=rons ici que si la

= gum (ιυgυm) ζυγον; Marsupium, Μαρσυπιον, murmuro, μορμυρω; mus, μυς; sub, ὑπὸ; super, ὑπερ; sus, συς; tu, συ et τυ (τυ, forme Eolienne et Dorienne)

Il arrive quelquefois qu'on emploie concurremment dans certains mots dé=rivés du grec, soit anciens, soit modernes, les trois orthographes, l'u, l'i et l'y: On trouve par exemple, Clupeus, Cli=peus, clypeus (évidemment l'u ne se prononçait pas ou dans le premier cas) Lacruma, Lacrima, Lacryma (de δακρυ); Inclutus, inclitus, inclytus. Joignez à cela que l'υ grec que nous venons devoir remplacé par u, i, y en latin, l'est encore quelque fois par o: + ici νυξ, nox (il y a tout lieu de croire que l'υ de νυξ ne se prononçait pas comme notre u en français; mais qu'il tenait un peu de l'ou); φυλλον, folium; ἀγκυρα, anchora. L'υ devient même, quoique très rarement, e en latin: εκυρος, socer.

Des Diphtongues.

La Diphtongue est une réunion de voyelles qui représente un son composé.

16 v

les Diphtongues latines sont ae, ai, au, ei, eu; oe, oi, ou; ui; yi. nous commencerons par ae et ai.

Dans l'ancienne latinité, la Diph=
=tongue ai était employée pour ae (quint. 1. 7. 18.) dans les inscriptions des Sci=
=pions on trouve: gnairod pour gnaero, gnaeo, naeo; on trouve aidiles pour aedi=
les; quaistor pour quaestor; quairatis pour quaeratis. De même dans le Sen-cons. de Bach. on trouve aiquom pour aequum; dans divers monumens: ailius p.r aelius; aimilius p. aemilius; aiternus p. aeter=
=nus, aire p. aere (aes, airain) on emploie fréquemment ai pour ae dans la désinence du génitif singulier et du nominatif pluriel de la 1ere déclinaison. " aulai in medio " Virgilius Aeneid. III, 354. Un passage de Velius Longus prouve que dans l'usage habituel les diphtongues ai et ae se prononcent de la même manière: voilà les termes; " sed nihil obstat quominus hoc (ai) aut illo modo (ae) scribamus in utroque numero (singulier et pluriel) " cette assertion est appuyée sur ce fait

que quelquefois dans la même inscrip=
=tion on rencontre le même mot, écrit de
deux manières différentes: ainsi Caïsaris
et Caesaris. Du temps de Lucrèce, la
diphtongue ai était très employée, mais
elle est devenue plus rare au siècle
d'Auguste, et elle a été successivement
remplacée par ae. Un passage de Te=
=rentius Scaurus (22 f°) nous apprend
que dans la langue latine; le contraire
de ce qui était arrivé dans la langue
grecque, arriva à propos du changement
de ai en ae: voilà ses paroles "pictai ves=
=tis" et aulai in medio." pro pictae et
aulae: " Sed magis in illis e novissima
sonat, et praetereà antiqui quoque
graecorum hanc syllabam per ae scrip=
=sisse traduntur." en latin au contraire
ai fut d'abord adopté; mais ae de=
=vint de plus en plus en usage et fut
remplacé par ai en Grec. Ainsi par
exemple: Caecilius, Καικίλιος; Maecenas,
Μαικήνας. De leur côté les latins rempla=
=çaient par ae l'ai des grecs; ainsi:
Aeacus, Alcaeus, Phaedrus, aenigma,
diaeta, palaestra, sphaera. La diphtongue

Q. Terentii Scauri de orthographia ad Theseum. (22 f°)

17r

ae devait avoir dans l'usage ordinaire
une prononciation analogue à celle de
l' : car dans les inscriptions, on la
voit quelquefois employée pour re=
=présenter même les brèves. C'est une
erreur de ceux qui sculptaient ces let=
=tres; mais cette erreur nous apprend la
prononciation. on trouve par exemple:
præcés pour preces, extærum pour exterum.
La copule que elle même est quelquefois
écrite par un ae (quae) Varron (de
ling. latin. 4. 19) affirme que dans la
campagne on prononce avec e beaucoup
de mots que dans Rome on prononçait
par un ae; ainsi: hedus pour hædus:
« in latio rure hedus, quod urbe hædus,
ut multis locis, addito a. » Par suite
de l'analogie de la prononciation de ae
et de e, il doit résulter que ae se con=
=fondit quelquefois avec oe, qui de
son côté a également une grande ana=
=logie avec e; c'est ce qui arrive dans
les mots suivans: faenum ou foenum;
haedus ou hoedus; caecus ou coecus;
Caeruleus ou Coeruleus; maestus et
maeror, ou moestus et moeror. La

Diphtongue ae a aussi du rapport avec la voyelle i : et cela ne doit point étonner, car les rapports qui existent entre ae, e et ai expliquent ceux de ae et de i dans quelques composés et quelques dérivés, l'i remplace l'ae du simple ; ainsi : aequus, iniquus ; caedo, occido ; laedo, collido ; quaero, inquiro ; aestimo, existimo. Dans l'ancienne latinité on disait : distisum, et pertisum pour distaesum et pertaesum. Ciceron (orat. 48, 159) assure que l'orthographe pertisum était de son tems hors d'usage.

Diphtongue au. — Un passage de Terentianus Maurus (De Syllabis, 2293) prouve que la diphtongue au se prononçait de manière que l'on pouvait entendre distinctement les deux voyelles : car il assure que l'a était plus développé dans aurum et auspices, que dans le mot aut, et le nom de peuple « Aurunci. » La diphtongue au dans les composés ; ainsi ; fauces, suffoco ; plaudes, plodes (Cicer. orat. 49, 154.)

La diphtongue au paraît plus ancienne que dans les mots, auscultum

18 v

pour osculum; ce qui ferait croire que os s'écrivait autrefois aus. Priscien page 562 dit en parlant de cette diphtongue : « transit in o productam more antiquo, ut Clodius per Claudius, plostrum pro plaustrum, cotes pro cautes, sicut etiam contra pro o au, ut austrum pro ostrum, ausculum pro osculum, frequentissimeque hoc faciebant antiqui. » Comme nous le voyons dans ce passage o paraît plus ancien que au dans certains autres mots; et l'usage s'en est conservé dans les campagnes. Festus cite orum pour aurum. Diomède, page 378, cite : clostra pour claustra; coda pour cauda. « Plaudo frequens est; apud veteres plodo, Cicero de gloria, tertio ordine : o miserum vel potius amentem de quo necesse erat pejus existimare eos, qui dederunt, quam eos qui non plodere. » Il cite Ennius (XVI annalium) : « Prandere jubet horiturque ». Idem in X : « horitur induperator. »

De ces comparaisons on pourrait être porté à croire que au en latin avait le même son que o en français, mais un passage de Suétone (Vespasien. 22) prouve évidemment qu'il n'en était pas ainsi, et

qu'il y avait quelque différence entre au et o. On trouve dans certaines inscriptions: Ao-relius pour Aurelius: et c'est, je crois, ce qui doit nous donner la véritable prononciation de la diphtongue au.

La diphtongue au a aussi du rapport avec u; ainsi dans les composés causa, causor, font incuso; claudo fait recludo; (on dit aussi Cludo; voyez Tacite.) Au en composition devient, peut être dans ce seul exemple: audio, obedio.

Diphtongue ei. = Elle a été d'un usage très fréquent dans l'ancienne latinité, dans le corps des mots et dans les désinences au plus tard la voyelle i a été exclusivement adoptée. Ainsi dans l'inscription de la Columna rostrata, on lit: Castreis, socieis, claseis, naveis, numei. Dans le senatus cons. de Bacchan. on trouve: queí, foederatei, oinvorsei (inversi), virei, sibei, ceis, vobeis, sei (si) nisei, ibei, ubei, utei, ceivis, preivatod (privato) deicerint (dixerint) Inseiderenta. /.

4ème Conférence. En comparant la langue ancienne avec la langue du siècle d'Auguste, on peut conclure que la diphtongue ei avait

perdu la valeur et ne représentait plus que l'i long, qui finit par la remplacer partout dans l'orthographe. On rencontre cependant, dans des monuments de date récente l'em=ploi de ei pour i: c'est ainsi que sur un grand nombre de pierres tumulaires, on lit; « heic situm est, » pour hic. Ceci donne lieu à une observation; c'est que le style des inscriptions funéraires perpé=tuait certains archaïsmes, qui ont été rejetés de l'usage habituel: et quand on les retrouve dans quelques manuscrits, on ne doit pas les excuser par l'autorité des colonnes ou des tombeaux.

Diphtongue eu. — Cette diphtongue est d'un usage assez rare en latin. On la trouve dans les mots suivants: ceu, neu, seu, heu, eheu, heus, neutiquè, neutiquam et neuter. Nous ne savons rien de la prononciation de cette diphtongue: il est vraisemblable toutefois que dans les trois derniers mots cités, on faisait peut-être entendre la double lettre (ne-uter). Quant aux mots Deus, Balteus, Or=pheus, &c. nous ne savons rien de certain: se prononçaient-ils eus ou ēus? y avait-

-il diphthongue ou non ?

Diphthongues oe et oi. ces diphthongues ont entre elles le même rapport que nous avons remarqué entre ae et ai : ce rapport vient de la dernière lettre dont elles sont composées : car elles présentent des va=riations d'orthographe plutôt que de prononciation. L'identité des diphthongues oe et oi est prouvée par la comparaison de ces deux mots coetus et coitus (de coire) dans lesquels oi semble avoir la priorité.

Ces deux diphthongues ne sont pas d'un usage très étendu dans le latin, elles étaient plus fréquemment employées dans l'an=cienne langue. elles se sont par la suite des tems changées en d'autres voyelles, de sorte que dans la langue classique, il subsiste maintenant un assez petit nom=bre de mots dans lesquels se trouve oe : nous citerons : foedus, moenia, amoenus.

Se confond souvent avec ae : cepen=dant les grammairiens préfèrent oe dans les mots proelium, coelebs, c pi, poeni=tet, coelum (en tant qu'il vient de κοῖλον, étymologie généralement adoptée, et qui n'est pas démontrée : car si d'un

côté, il semble naturel d'appeler les cieux „le creux, κοῖλον„ de l'autre le mot cœlum est très ancien dans la langue latine, et il se rattache aux premiers temps de la religion. Terra et Cœlum jouent un grand rôle dans le commencement du culte des romains; et alors les communications entre Rome et la Grèce sont moins dé=montrées que du temps des guerres puniques où elles devinrent très fréquentes, aussi y a-t-il tout lieu de douter que Cœlum vienne du grec. Quant aux noms propres on trouve Coelius et Caelius, Camoena, Camaena et Camena. Dans les mots que le latin a emprunté du grec oe répond à oi: ainsi Phoebus, Croesus, Oedipus, Moeris, Phoenix, proemium, poena, (ποινη). La diphtongue oi appartient evidemment à la langue ancienne. ainsi dans le Senatus consulte de Bacchanalibus. on lit foideratei pour foederati. Dans Grutter (page 557 ligne 11) on trouve Coiperit pour Coeperit poinicios punico.

Oi et oe paraissent dans quelques cas avoir précédé la voyelle i, dont le son dominant dans la prononciation de la diphtongue

aura depuis absorbé l'o; ainsi i long et is employés comme désinences du nomi=natif et du datif pluriel de la 2e déclinai=son paraissent dériver de οι et de οις; lesquels répondent aux désinences grecques οι οις: en outre de οἶνος, on a fait vinum, de οἶκος, vicus. Le changement de οι dans la langue ancienne en i dans la langue moderne est constaté par Festus dans ce passage: « Loebesum et loebertatem antiqui dicebant liberum et libertatem. » (vide Festum ad verbum loebesum.) Dans l'ancienne latinité on trouve Ploirume et Plisime, dans la deuxième inscription des Scipions et dans Festus.

Oe et oi se sont aussi changés en u, (toujours prononcé ου) ce qui semble=rait prouver que dans ces cas on pro=nonçait d'une manière plus forte la 1ère partie de la diphtongue. Dans le Sen. Cons. de Bacchanalibus on trouve Comoinem pour Communem: on trouve aussi oinvorsei, p. universi; dans la 2e inscription tumulaire des Scipions. oino pour unum, Ploirume pour plurimi; dans des monuments anciens cités par

Grutter, moinicipio pour municipium, oitule pour utile, oitantur pour utantur. Dans Festus aux mots publica pondera, on lit oitur pour uti. Dans Marcianus Capella: oisus pour usus, loidos pour ludos, Coiraverunt pour curaverunt, coeravit pour curavit. (Vide Cic. de leg. 3.4. Init.) Priscien (p. 553) compare l'ancien mot moerus avec murus, moenio avec munio, moenia avec munia; on peut rapprocher de même pœna de impune et de punio; pœnus de puniens; prudens de providens (l'n se retranche et oi se contracte en u.).

Il n'est pas inutile de remarquer que la diphtongue oi et la voyelle u (ου) ont en grec le même rapport qu'en latin: ainsi le dialecte Dorien met souvent οι pour ου devant un σ: μοισα p. μουσα, ἀκοισω p. ἀκουσω, λαβοῖσα p. λαβοῦσα

Diphtongue ou. dans l'ancienne latinité au lieu de u (ου) on écrivait quelquefois ou, ainsi on trouve: loucetius, pour lucetius, loumen pour lumen, nountius pour nuntius; dans la 1ère Insc. des Scipions: abdoucit, p. abducit;

Dans le Sen. cons. de Bacchanalibus, Noundinum pour Nundinum; Jousisent pour jussissent; plous pour plus. Dans Grutter de la page 202e à la 204e: jou=dicaverit, joudicium, judicem jouserunt, injurias. Il est probable que cet ou avait un son un peu différent de ū (oυ), que l'on entendait les deux lettres o et u; et que par la suite des tems le son s'est fondu en un seul ou, nous avons vu ei changé en i: d'où l'on peut conclure que les diphtongues tendent en général à se fondre en leur dernière voyelle.

On trouve, mais très rarement ou pour ŭ bref; ainsi dans la Columna rostrata: navebous pour navibŭs, dans le Sen. cons. de Bacch. Joubeatis pour Ju=beatis; dans Grutter (p. 307) Soueis pour Suis; Lipsius, de recta pronuntia=tione chapitre 10 cite la phrase suivante comme extraite d'un ancien monument: « Souom mareitom corde dilexit souo. »

Diphtongue ui. Cette diphtongue se trouve dans l'interjection hui et dans les datifs cui et huic. On peut se con=vaincre que l'on ne prononçait pas l'u

comme le v devant i, mais qu'on enten=
=dait le son de l'ou; si on compare cui
avec le génitif cujus: le changement de
la voyelle en consonne portait sur l'i,
de même que dans huic et hujus: la
preuve que l'i seul change, c'est que de
cui on a fait cjus. On peut encore citer
en preuve l'ancienne orthographe de
cui, qui s'écrivait quoi. quant à huic,
il s'écrivait anciennement hoic.

On trouve aussi dans quelques mots
la diphtongue ui résultat d'une syné=
=rèse: ainsi fuit et non pas fu-it se trou=
=ve dans Térence, Andrienne I, 1, 25.
la quantité ne permet d'en faire qu'u=
=ne longue.

Diphtongue yi = elle n'est employée
que dans un très petit nombre de mots
tirés des grecs; elle répond à υι: ainsi
harpyia, Thyias; Ἅρπυια, Θυίας. il nous
est impossible de savoir comment on la
prononcait, quel son elle formait.

Avant de passer aux consonnes,
nous examinerons une lettre qui n'est
ni voyelle, ni consonne, la lettre h,
ou signe d'aspiration chez les

Romains. Ce signe d'aspiration ré=pond à l'esprit rude des grecs, lequel était autrefois représenté par un H capital: plus tard il se partagea en deux parties dont la première et celle de gauche (Ⱶ) ser=vit à marquer l'esprit rude, la seconde ou celle de droite (ⱶ) marqua l'esprit doux; et la totalité du signe (H) fut affectée à la représentation de l'E long ou ita (η). La lettre H des latins, qui a près la forme capitale de l'ita, n'est ni une voyelle ni une consonne: c'est un signe d'aspi=ration que Varron (de R.R. III. ch. 1. §. 6.) appelle afflatus.

Le signe ou lettre H est employé en latin dans deux positions différentes: 1° seul et séparé de toute consonne au com=mencement ou à la fin d'une syllabe; 2° joint à une consonne (ph. ch.)

I. Seul et séparé de toute consonne, la lettre h se trouve fréquemment au commencement des syllabes: ainsi: habeo, et ses composés prohibeo, cohibeo, perhibeo, exhibeo; homo, humanus, inhumanus: de même mihi, nihil, veho, vehes, vehe=mens, halo, anhelo, hic, hæc, hoc, haustus, &c.

h est finale dans les interjections, Ah vah, proh, ahah, oh. La lettre h dans les positions indiquées paraît avoir été d'un emploi moins fréquent dans l'ancienne latinité, que dans la latinité classique. Ce fait est prouvé dans Quintilien (I, 5, 20.): Parcissime ea (h) veteres usi etiam in vocalibus, Oedos, Ircosque dicebant." une épigramme de Catulle (84) sur la pro=nonciation fautive d'un certain Arrius, prouve que l'usage de l'aspiration était devenu un abus dans la bouche de quel=ques romains: "Chommoda dicebat si quan=do commoda vellet dicere, et hinsidias Arrius insidias. &c. L'Aspiration hors de place est réputée fautive, comme on le voit par ce mot de Nigidius Figulus; cité dans Aulugèle, noct. attiq. 13. 6. 3: " Rusticus fit sermo, si aspires perperam.

Au milieu des mots la lettre se sup=primait quelquefois, et les voyelles au milieu desquelles elles se trouvaient pla=cées se contractaient, surtout si elles étaient semblables, ainsi: nemo pour nehemo (ne homo) me pour l'accusatif ancien mehe, vemens pour vehemens,

prendo pour prehendo, mi pour mihi; nil pour nihil.

5eme Conférence

La lettre h se confond aussi très souvent avec l'F. Priscien (360) dit positivement en parlant de cette dernière lettre: « Antiqui Romanorum Aeoles sequentes loco aspirationis eam (F) ponebant, effugientes ipsi quoque aspirationem; et maximè cum consonante recusabant eam praeferre in latino sermone. » Les espagnols aussi mettent l'h au lieu de l'f: ils disent par exemple hijo de filius ou plutôt de vios. Dans l'ancienne latinité et dans le dialecte sabin, on disait Fariolus au lieu de hariolus; fedus pour hoedus; fircus pour hircus. De même fasina pour harena (que l'on a depuis écrit sans h: arena) fostia pour hostia; fostis pour hostis. (Varron de ling. lat. 4, 19. Bip. Ed; quintil. 1.4.14.)

La lettre h présente aussi quelque rapport avec le v, qui n'est le plus souvent qu'une aspiration forte, laquelle répond au digamma grec. Ainsi l'esprit rude dans un certain nombre de mots grecs, correspond au v des latins: εσπερα,

24 v

vespere; ἕνετος, Venetus; ἑστία, Vesta: Cicero de N. D. II. 27.). car c'est évidemment par erreur qu'Ovide (Fast. 299) donne du mot Vesta, l'étymologie suivante: „Stat vi Terra suâ, vi Stando Vesta vocatur.“

Une Remarque générale, c'est que la manière dont nous avons présenté les faits que nous parcourons, pourrait faire croire que les mots grecs avec l'esprit rude sont plus anciens que les mots latins avec le v. or il est évident que le v est plus dur que l'esprit rude: et comme les langues tendent toujours à s'adoucir de plus en plus, on peut avec quelque raison regarder le v comme plus ancien que l'esprit rude. En outre examinons le mot Veneti: il y avait des Venètes sur le littoral de la prusse actuelle, dans les environs de la ville appelée aujourd'hui Venise; il y avait plus bas des Vindelici ou vindes: il est donc probable que les Romains ont gardé la forme du nom de ces peuples plus fidèlement que les grecs, qui en étaient très éloignés: et l'on peut fort bien croire que le mot ἕνετος est une altération de Venetus. (Leand, de Stud. ling. germanica. Consulter Danville

sur

sur les venètes.) Nous en dirons autant pour vesta: si l'on fait attention à l'im=
=portance qu'avait chez les romains le culte de Vesta, tandis que chez les grecs cette déesse avait très peu d'importance, on verra que le Mythe de Vesta est plus ancien dans la Mythologie latine; et on en conclura que le mot ἑστια des grecs n'est qu'une altération du primitif vesta.

On peut encore remarquer que dans la formation d'un certain nombre de mots hs et vs se changent en x: ainsi, traho, traxi; veho, vexi; nivis dont le nominatif est nix (nivs) (νυξ, nuit, night, nakts.)

L'esprit rude des grecs auquel corres=
=pond le h des latins, est remplacé fré=
=quemment dans la langue latine par un s, ainsi: ἁλς, sal (le s de la fin dans ἁλς n'est qu'un signe de terminaison et ce n'est point lui qui passe au commence=
=ment dans sal, par une permutation qui ne serait pas sans exemple.) ἅλλομαι dont le primitif est ἅλω, donne salio; ἅλις, satis; ἕξ, sex; ἑπτα, septem; ἕ, se; ἑος et ὅς, suus; ἕρπω) sisto; ὑπερ, super; ὑπο, sub;

ὁλκός, sulcus; ὕδος, sudor; ὕλη (ὑλFη) silva; ὕπνος, somnus; ὕπτιος, supinus (Voyez Festus au mot suppum. Aulugelle, nuit Attique: 13, 9. §.) Enfin ὗς, sus: il est bon de remarquer que les grecs disent aussi σῦς. (nous ferons ici à propos de l' comparée à l'esprit rude la même remarque que pour le Ϝ comparé à ce même esprit. la forme s est la plus dure et sans doute la plus ancienne. nous remarquerons en outre que les mots que nous venons de comparer se trouvent dans les langues orientales avec la lettre s.

II. Jointe aux Consonnes C, P, T, R, la lettre h servait aux latins pour exprimer les consonnes grecques χ, φ, θ, ῥ (au commencement d'un mot, ou précédé d'un autre ρ) Il ne faut pas conclure de là que toutes les fois qu'un mot grec offrant une des lettres χ, φ, θ, ρ se trouve en latin, il est invariablement écrit par ch, ph, th, rh. loin de là; les mots les plus anciens communs au grec et au latin offrent en place des quatre aspirées de la langue grecque

les changements suivans dans la langue latine; le χ correspond au g dans ces mots: ἄγχω, ango; βευχιομαι, rugio, λειχω, lingo (au quel il faut comparer ligurio, lécher souvent, et ligula, ancienne forme pour lingula); ἔχις, anguis; ἔγχελυς, anguilla; χάριτες, grates. quelquefois le χ grec est remplacé par le c: λογχη, lancea; σχίζω, scindo (scidi): dans l'ancienne lati=nité on remarque le même changement dans les mots suivans: Antioco pour An=tiochum; dans le Sen. cons. des Baccha=nalibus; on lit Bacanalibus; Bacus pour Bacchus; dans Grutter Bracio pour Bracchium.

le χ grec correspondait aussi quelquefois à l'h en latin: χορτος, hortus (gardin, jardin); χηρος, hæres (Vide Schoell.) χυμὸς, humor; χάω et son dérivé χασκω, hio (anciennement hiasco) hisco; χάμοθεν, humi; χειμὰς, hiems.

Enfin le χ disparait même dans quel=ques mots latins comparés au grec, ain=si: Ἀραχνη donne Aranea; λάχνη d'où λῆνος, ou dorien λανος, lana.

Ces permutations ont également

lieu pour le φ ; qui se change fréquem=
=ment en b ; ainsi : φάλαινα, balæna ;
νεφέλη, nebula ; ἀλφὸς, albus ; ὀρφὸς,
orbus ; ἄμφω, ambo, ἀμφὶ, ambi ou
ambo, qu'on retrouve dans les composés
ambire, ambigere, ambedere) ; γράφω,
scribo.

6ème Conférence

φ se change aussi quelquefois en f,
et ce changement n'a rien d'étonnant.
car ces deux lettres sont également
aspirées. Exemples : φηγός, fagus ; φήμη,
Dor. φάμα, fama ; φυγή, fuga ; φὼρ, fur ; φύλ=
=λον, folium ; φράτηρ, Eol. pour φράτωρ (pro=
=prement qui appartient à la même tribu)
frater ; φέρω, fero ; φύω, fuo ; σφάλλω, fallo ;
μορφὴ, forma.

(observons sur les trois mots φέρω,
φύω, φράτηρ ; fero, fuo, frater, qui dans les
deux langues ont une aspirée, que les
idées qu'ils représentent se trouvent expri=
=mées dans les langues Germaniques
par des mots de même racine, mais
sans aspirées. Pour avoir l'explication
de ce fait singulier, il faut se reporter
en Asie. Il y a en Asie deux langues
dont l'une, la langue ancienne des

Persans écrit ces mêmes mots avec une aspirée, et l'autre, la langue ancienne des indiens, sans aspirée.

le ϙ devient quelque fois l'b latin. alors il ne reste plus de cette lettre que l'aspiration qu'elle porte avec elle. exemples: ϙεῦ, heu; ϙερβω, (pousser) ϙὸρβη, herba.

le ϑ se change quelquefois d'une manière à peu près analogue. il devient D. ϑεὸς, deus; et quelquefois t: μινϑα, menta; ϑύος, tus, (et thus) ἐσϑὴς, ves=tis. Dans les radicaux λαϑ et παϑ : ex: ἔλαϑον, ἔπαϑον, lateo, patior; Dans ϑριαμβος, triumpus; Dans le chant des frères Arvales et dans la langue clas=sique triumphus, l'aspirée du ϑ sem=ble s'être reportée sur le p. De même ϙ̔ perd quelquefois son aspiration et est remplacée par r simple; ϙ̔ητινη, re=sina; ϙ̔οδον, rosa; ϙ̔εος, rivus.

---

note sur ΘΕΟΣ

on dérive ϑεος de ϑεω. courir, comme si l'on voulait indiquer par là, la rapidité avec laquel=le les ordres de la divinité ~~sont exécutés. on le fait~~ aussi dériver de ϑεω pri=mitif de τίϑημι. comme pour montrer que ce sont les dieux qui ont posé la charpente du monde, néanmoins il est possible que Deus vienne directement du sanscrit Devos qui se trouve dans toutes les langues de la famille lithuano-slave (en lithuanie on dit divs). Devos est lui même formé de as désinence, comme en grec ος et de div, qui dans l'ancien sans=krit veut dire le Ciel. Devos équivaut donc à habitant du ciel et correspond à Cœlicola.

27 r°

Des Consonnes latines.

Les anciens grammairiens divisaient les consonnes de la langue latine en semivocales, liquidæ, mutæ.
Semivocales: f, l, m, n, r, s, x.

parmi ces semivocales: l, m, n, r. sont liquides,

les muettes sont b, c, d, g, h, K, p, q, t.

Ils considéraient j et v comme des voyelles qui prenaient quelque fois la nature des consonnes jam, vivunt.

quant au z, c'est une lettre empruntée à l'alphabet grec.

Cette classification sur laquelle les anciens grammairiens n'étaient pas tous d'accord est évidemment fautive, l, m, n, r. sont les seules liquides véritables,

Si l'on range les lettres comme cela est nécessaire d'après la partie de l'organe qui les produit la lettre f, appartient à la même classe que b, p. v; s. est une lettre de nature différente, de la classe que les grammairiens

appellent sifflantes. La lettre x est une double formée de ks : ce qui peut justifier les grammairiens latins d'avoir placé l. r. au nombre des demi-voyelles, (et il faudrait plutôt dire des liquides.) c'est que ces lettres se distinguent des véritables consonnes par ce qui constitue le caractère propre des voyelles et des liquides; et ce caractère est que le son en peut être prolongé plus ou moins long-tems, tandis que les consonnes appelées mutæ ont besoin d'une voyelle pour pouvoir être articulées; et que le son ne peut en être prolongé ainsi; quand je dis b (be) c'est le son de l'e qui se prolonge et domine.

S'il fallait classer rigoureusement les consonnes latines en les rangeant d'après la partie de l'organe qui les produit, on aurait:

quatre Gutturales: C, K, q, G. les trois premières fortes, la dernière moyenne.

Trois labiales: P, F, B. les deux premières fortes (la première, simple;

la seconde aspirée) la troisième moyenne.

Deux dentales: D, T. la première forte, la seconde moyenne.

La lettre V, par suite de son analogie avec B, F, pourrait être rangée au nombre des labiales P, F, B. ; mais comme V n'est le plus souvent que la permutation de U devant une voyelle, il semble plus logique de la réunir à la lettre J, qui avait la prononciation de l'y dans les mots français ayeux, yeux; et peut être justement appelée semi-voyelle.

La classe des semi-voyelles se composerait donc de: J, V, L, R. les deux premières semi-voyelles proprement dites, et les deux autres liquides.

Les lettres M, N, doivent former une division à part, celle des Nasales : mais ces deux lettres considérées sous le point de vue de leur origine, ne peuvent être dans une classification rigoureuse présentées isolément; elles doivent se rapporter à deux des classes précédentes dont elles sont les nasales propres; N est la nasale des dentales, comme M est celle des labiales.

Si on tient à conserver la dé=
=nomination des liquides, on appelera
de ce nom l, m, n, r, comme en grec
λ, μ, ν, ρ. mais cette classification qui
en grec est de quelque importance pour
la conjugaison d'un grand nombre de
verbes ne paraît pas avoir la même
valeur en latin; et il vaudrait autant
séparer les nasales des liquides et faire
une classe de semi-voyelles j, v, l, r.
entre lesquelles on distinguerait les
liquides proprement dites l. r.
s doit avec z, former une classe à
part; celle des sifflantes; x doit être
considérée comme consonne double.

Cette classification sera confirmée
par les remarques que nous ferons
sur chaque consonne en suivant l'ordre
de l'Alphabet.

Consonne B. si on s'arrêtait au
rapport de la consonne b avec la
semi-voyelle v, on pourrait croire que
le latin se prononçait plutôt comme
le W allemand que comme le b français.
mais comme dans un grand nombre
de mots latins, cette lettre répond au

29 r°

π des grecs, il est* certain que le b latin avait une valeur analogue à celle que nous lui donnons en français; il est d'ailleurs à peu près démontré que dans certains mots composés d'une préposition, il arrive qu'on écrit b et qu'on prononce p, surtout quand le b tombe sur une des lettres c, p, f. Exemples: subcrudus, subpatere, abpatruus, obfusus, subfusus.

* à peu près

Ce changement de prononciation avait évidemment lieu quand le mot précédé de b commençait par un ‡. ainsi Quintilien (1, 7, 7) dit: « quum dico obtinuit; secundam b litteram ratio (l'étymologie) poscit, aures magis audiunt p. »

‡. « Devant la dure t, il semble nécessaire de prendre la forte de l'ordre des labiales p. C'est ce qui explique le changement constaté par Quintilien. »

De même un grammairien nommé Curtius Valerianus dans Cassiodore (page 2290) dit: « Supter per p scribendum non per b. » Dans cet exemple ce grammairien cède au besoin de représenter la prononciation par l'orthographe, et il suit la règle d'euphonie qui veut que de scrib-ere on fasse scriptus et non scrib-tus, que l'on trouve cependant au pluriel, dans une inscription

de Grutter p. 12. N° 10.

Cette règle à laquelle la prononciation, ainsi que nous l'apprend Quintilien, se conforme en dépit de l'orthographe, exige que quand deux lettres appartenant par leur origine à deux parties différentes de l'organe vocal viennent à se rencontrer on les choisisse autant qu'il est possible de même ordre. Ainsi la dure doit précéder la dure, et la moyenne, la moyenne. De plus il arrive que dans deux consonnes, c'est la seconde qui exerce sur la première cette sorte d'attraction. il suit de là que dans obtinuit, t étant une lettre forte, doit être précédée de la forte appartenant à la classe des labiales dont b n'est que la moyenne, c. à. d. de p. Voilà pourquoi Quintilien affirme qu'on entend plutôt p que b, et que Curtius Valerianus veut qu'on écrive Supter.

7ème Conférence.

Lorsque le b précède la sifflante s Priscien (§37) est d'avis qu'elle doit être changée en p. « huic s praeponitur p et loco χ graecè fungitur, pro qua

Claudius Cæsar antisigma x hâc figurâ scribi voluit, sed nulli ausi sunt antiquam scripturam mutare: quamvis non sine ratione hæc quoque duplex à græcis addita videatur. nam multò molliorem et volubiliorem sonitum habet ψ quàm ps vel bs. hæ tamen, id est bs, non aliàs debent poni pro ψ, h, e. in eâdem syllabâ con=junctæ, nisi in fine nominativi, cujus genitivus in bis desinit, ut urbs urbis, cælebs, cælibis; Arabs Arabis. Sicut ergò ψ melius sonat quàm ps vel bs, sic x etiam quàm gs vel cs, et x quidem assumpsimus, ψ autem non: sed quan=tùm expeditior est ψ quàm ps, tantùm ps quàm bs. » Priscien dit encore plus bas de ordine litterarum page 566: Pris=cien dans ce passage montre qu'il soup=çonnait que le radical devait être cher=ché dans les cas obliques; mais il n'a point secondé ce point de vue. a loco ψ græci bs vel ps scribere pro ratione geni=tivi, ut Arabs, Arabis, Pelops, Pelopis, cælebs, cælibis, princeps, principis. Quibusdam tamen, ut supra docuimus, non aliter videtur ψ græca, nisi pro ps

scribenda. Quanquam enim ratio ge=
=nitivi supradictam exigit scripturam,
tamen cognationem soni ad hoc pro=
=cliviorem esse aiunt. hoc tamen sci=
=endum est, quod principium syllabæ
omnimodo pro ψ, ps debet habere, ut
psittacus, pseudolus, ipse, nubo quo=
=que nupsi, scribo, scripsi faciunt,
quamvis analogia per b cogat scri=
=bere, sed Euphonia superat, quæ etiam
nuptam non nubtam, et scriptum non
scribtum compellit per p, non b, dicere
et scribere.»

Priscien dit positivement « euphonia
superat »; et en effet la lettre s est plu=
=tôt une sifflante dure qu'une douce,
et conformément au principe posé
précédemment la sifflante s doit être
précédée de la forte p. = quant aux rap=
=ports de la consonne b avec les autres
consonnes, on trouve, en comparant un
grand nombre des mots latins, aux
mots Grecs correspondants, et même
en comparant des mots latins pris
aux différens âges de la langue, on
trouve que le b se confond très fréquem=

31v

=ment avec p, de manière que ces deux lettres tiennent réciproquement la place l'une de l'autre; ainsi: χάρπατος, car asus; πύξος, buxus; πυξίς, buxis et pyxis; (I) πύργος, burgus (2) (mot peu employé, qu'on trouve cependant dans la latinité classique) le β grec devient dans les mots suivans: Κάνωβος, Canopus; θρίαμβος, triumpus (ancienne latinité: io, triumpé:) βλέφαρον palpebra (la liquide a été déplacée). dans l'ancienne latinité de la Columna rostrata, au lieu de publicus, on lit poplicus, de poplus pour populus. d'un autre côté on voit dans Terentianus Scaurus (22f2) que les anciens disaient au lieu de publicolam, bobblicolam; de même balatium, pour palatium. Dans Festus au contraire, au mot albus on apprend que les Sabins disaient alpus.

Le consonne β a un rapport très marqué avec f et déjà nous avons remarqué plus haut que φ des grecs devenait très fréquemment b en latin. Voici des exemples de b remplacé par f: βρέμω, fremo; βασκαίνω, fascino. De même en latin d'après Priscien (p. f60)

(I) ce dernier mot est plus employé que l'autre.

(2) ce mot signifie, village au milieu duquel se trouve une tour; le sens primitif est « lieu élevé ». ce sens se retrouve dans les langues orientales, ainsi qu'en allemand où le mot berg « signifie » montagne.

Scaurus (22f2) B cum P etiam con=sentit quoniam origo=rum non sine labore conjunctione revelli à quoquam potest graeci πο᾽ρρίαν nostri Pyrrhiam; eiquam Burrum, antiqui Burrum palatium: item Publicola, Bobblicolam: alii bapillum, alii scabillum dicunt &c. f.

Priscien (p. 60)
« habebat autem haec F littera hunc sonum, quem nunc habet V, loco consonantis posita; unde antiqui af pro ab scribere solebant. »

c'est de cet af que vient le of des langues germaniques.

Menagius, In Diog. Laertii lib. IX. segm. 30.
[ὧς δέ τινες Αὐδηρίτης]

Itaque quoque infrà scriptum est in vitâ Democriti, cùm in omnibus editis, tum in manu exaratis: necnon apud Suidam; atque alibi passim. inde apparet jam diù esse, quod τὸ ἀυ perinde ut τὸ af pronuntiatur: cui tamen pronunciationi immane quantum reclamant delicatuli illi graecae linguae magistelli.

~~on~~ disait af pour ab. on disait: sifilare, pour sibilare (siffler); de rubeo vient ru=fus, et quelques étymologistes dérivent mulciber de mulcere ferrum. les lettres b et v ont entre elles un rapport non moins marqué. le β grec correspond au v latin dans les mots suivans: βούλομαι, volo; βιόω, vivo; βιοτὴ, vita: Varro, Βάῤῥων; Severus, Σεβῆρος; Veii, Βήιοι: Suidas sous le mot « Κορβῖνος » (Corvinus) s'exprime ainsi: Κορβοὺς (corvos) τοὺς κόρακας φάσι Ῥωμαῖοι. le même auteur dit encore: Βεστιάριον (vestiarium) παρὰ Ῥωμαίοις τόπος ἔνθα ἡ ἀναγκαία ἀπόκειται ἐσθής. Suidas donne encore Βετερᾶνος, pour Ve=teranus. Dans les anciens monuments de la langue latine, les deux lettres b et v paraissent plus fréquemment l'un pour l'autre: ainsi vene pour bene; devitum pour debitum; incom=paravilis pour incomparabilis; vasis pour basis; acervus pour acerbus; et on trouve le b pour le v dans les mots suivans: bendidit pour vendidit; bixit, pour vixit; berum pour verum; berna pour verna; serbus pour servus;

32 r°

Dedicabit pour dedicavit; viburt et bibus pour vivus.

Ici doit se placer les changements de la syllabe du en b, qui a eu lieu dans le passage de l'ancienne latinité classique. Ce changement s'explique parce qu'au-lieu de prononcer u comme voyelle, on le prononçait comme consonne, on lui donnait le son de la semi-voyelle v: ce qui est prouvé par un vers de Lucrèce (II, 660) où duellius est pris pour un dactyle dvelliŭs. Le même changement a lieu pour anguis, angvis; suetus, svetus; quis, qvis, par la suite le d a disparu et le v s'est changé en b d'après l'analogie de quelques exemples précédemment cités: ainsi δυίς (duis) devient dvis, puis vis pour bis: dans le grec au contraire l'v a disparu et le a subsisté; on a dit δίς, on trouve la même altération dans les langues orientales. Le sanscrit pour dire „deux„ écrit dui „ le persan qui en est dérivé a fait „ bi „ ./. ainsi encore duidens fait bidens; duellum, bellum; duellona, bellona; duonus, bonus.

Cicéron (orat. 45, 153) cite Bellius pour Duellius.

Les lettres b et m ont entre elles un rapport remarquable quoiqu'on en trouve peu d'exemples : Consultez Varron, de re rustica, 2, 1, 7. De scamnum vient le diminutif scamnellum et en retranchant le n scamellum, qui lui-même se change en scabellum, scabillum et scapillum*. On peut ici rattacher ce qu'on trouve dans l'Epitome de nominum ratione (Valer-max.) « manum antiqui bonum dicebant ».

B s'assimile à la consonne qui le suit : on le voit dans jussi, jussum de jubeo. On le supprime dans omitto (ob-mitto), dans sursum (pour subversum ou subvorsum). Nous avons une suppression analogue du b devant la lettre r, dans le grec Bρυχάομαι qui devient rugio ; tandis que dans d'autres cas le latin fait précéder le ρ grec d'une f, lettre du même organe que b ; ainsi : ῥῖγος, frigus ; le radical ῥαγ (ῥήσσω) donne en latin fregi, fractum de frango.

* c'est de là que vient le mot français « échevins ».

33 r

Consonne C. le signe de cette consonne qui occupe la troisième place dans l'alphabet latin est dérivé du Γ grec qui dans l'alphabet de cette langue est placé au même rang (Γ. C.). Il semblerait naturel de conclure de ce rapport que dans le principe le signe C avait la valeur de Γ grec, et que le son K était représenté par le κ grec; mais l'invention plus récente du G (C légèrement diffé=rencié), dont l'introduction n'eut été d'aucune utilité si le C avait eu dans le principe la valeur de Γ, contredit formellement cette conjecture. Il est plus logique d'admettre que les deux signes C et K, empruntés l'un à l'autre à l'alphabet grec avaient dans la langue latine le son du C dur et de K à une époque surtout où le G (Γ) était sinon tout à fait étranger à la langue, au moins d'un emploi très limité. Car nous verrons plus bas en parlant de la lettre G, que ce fut seulement à une époque plus récente qu'on sentit le be=soin de ce signe spécial. La lettre K ne paraît pas d'ailleurs avoir été d'un

usage très général pour représenter la valeur du G dur, tandis qu'au contraire la lettre C exprime ce son dur (Currus, Kurrus) dans le plus grand nombre de mots.

La lettre C même après l'adoption d'un signe spécial pour le son G garde encore dans quelques mots cette valeur. aussi Quintilien 1, 7, 28, dit-il en parlant des mots qu'on prononce autrement qu'on ne les écrit: « quid? quae scribuntur aliter quam: nam et Caius C littera notatur, quae inversa ↄ mulierem Caiam declarat » Terentianus Maurus (2402): « Caius praenomen, proinde C notatur, sonat ». Diomède dit aussi: (417) « G nova est consonans, in cujus locum C solebat apponi; hodie quoque quum Gaium notamus Caesarem, scribimus C. Caesarem ». Le mot Caius a pour primitif Gaius: on peut voir dans l'épitome De nominum ratione (Val. Max.) ce que les anciens disaient sur l'origine de ce mot; voilà la fin du passage: « Gaii dicti a Gaudio parentum. » on donnait aux enfans le nom de Gaii

à cause de la joie que leur naissance causait à leurs parens. — quant au féminin Caia, il était d'usage que dans la cérémonie des noces, la nouvelle mariée en entrant dans la maison de son mari, prononçait ces mots. „ Ubi tu Caius, Ego Caia. „ Plutarque cite ce fait dans les questions romaines; et voilà l'explication que donne l'auteur de l'Epitome, déjà cité: „ Caia était un nom de femme, que portait C. Cæcilia femme de Tarquin l'ancien: comme elle avait été „ optima lanifica „ une excellente fileuse, les nouvelles mariées promettaient de lui ressembler, quand elles disaient „ ego Caia „ « toute cette explication ne donne aucun éclaircissement sur le „ ubi tu Caius „ ; aussi est-il probable que c'est une fable inventée pour expliquer après coup une ancienne formule. Dans l'Etymologicum magnum, on trouve une explication bien plus satisfaisante. au mot Γαϊος on lit: „ Γαιὸν τὸν ἐργάτην βοῦν Ἰταλιῶται λέγουσιν „ . on trouverait ainsi dans la formule, dont il s'agit, un rapport d'utilité et de fécondité entre le bœuf et l'époux. c'est

d'autant plus vraisemblable que tous les symboles des romains étaient tirés de l'agriculture. le sens des paroles de l'épouse, serait donc : « nous sommes à l'égard l'un de l'autre comme le bœuf et la vache qui fendent la terre ».

Remarquant que le mot Γαῖος se retrouve en allemand dans Kuh et en anglais dans cow où il signifie « bœuf ou vache » *. Rapprochez de tous ces mots, le grec Γαῖα terre ; et vous verrez que ce n'est point sans raison que l'étymologicum magnum a donné à Γαῖος le sens de βοῦς.

* En sanscrit le mot « Gao » signifie « vache ».

9eme Conférence

Le C dans l'ancienne latinité était donc fréquemment employé pour le G ainsi dans la Columna rostrata, lecines pour legiones ; macestratos pour magistratus. Dans le recueil de Grutter ; exfociont pour effugiunt ; Cartaciniensis pour Carthaginiensis ; De même Marius Victorinus (page 2459) cite Cabinus pour Gabinus ; lece pour lege ; acna pour agna. Festus donne acetare pour agitare. D'un autre côté C devient G dans les

mots suivans qui sont communs au latin et au grec: Κράβατος, grabatus; Ακραγας, agri=gentum; Κυβερνητης, gubernator; Τριακοντα, triginta; Μυκάομαι, mugio; Μίσγω, misceo: de même neglego est écrit dans Plaute et Térence nec lego (nec-lego, étymologie); segmentum vient de seco; les noms de nom=bre dérivés de centum, le changent en ginti; quadraginti, quinginti, septem=ginti. negotium est composé de nec et de otium. à l'occasion de ce changement de c en g, on demande si necare, tuer, et negare, nier, ne seraient point des va=riétés d'une même racine: mais il est à peu près certain qu'ils n'ont entre eux qu'une ressemblance accidentelle: necare, tuer, a pour radical le monosyllabe nec, (cette racine existe avec le même sens en [illegible]) qu'on trouve dans nex, mais en latin et en grec dans νεκυς, νεκρος. quant à ne=gare, il est évidemment formé de nec ou de la négation ne.

Devant un t, c est préféré à g: ainsi on dit de ago, actus, de augeo, auctus, de lego, lectus. Ici a lieu l'application du même principe qui de scribo a fait

scriptus, c. a. d. qu'une lettre d'un certain ordre veut toujours devant elle une lettre du même ordre.

Les lettres C et G suivies d'un s se confondent dans la double x, ainsi de dico vient dixi (dicsi), de augeo, auxi, (augsi). nous examinerons plus longuement ce fait, quand nous traiterons de la consonne g.

Les consonnes c et t avaient quelquefois un rapport qu'il est important de remarquer. ainsi Quintilien 1, 2, 5 dit formellement: „ cùm C ac similiter G non valuerunt, in T et D molliuntur". ainsi on disait Tura au lieu de Cura; dalba au lieu de galba. De même dans Grutter, page 589, Sartophagus, pour Sarcophagus; 1051, Vitxit pour vixit. Il semblerait que dans ce mot le son dur du t prédominait, et l'x se prononçait comme s. le rapport de t à c se prouve encore par la comparaison des mots latins que quis quatuor (où la lettre q jointe à la voyelle u a le son de K ou de C), avec les mots grecs correspondants τὲ, τὶς, et le dorien τέττορες.

36 v

Si on compare at et ac suivis de que (atque), on peut croire que ces deux monosyllabes étaient primitivement le même mot. Enfin comme dernière preuve on peut comparer le participe nixus (pour nicsus) avec nitor, où le t est devenu s devant s. D'un autre côté, on ne pense pas citer en preuve de cette analogie les verbes traho, traxi, tractum; veho, vexi, vectum; struo, struxi, structum; fluo, fluxi et fluctus, substantif; parce que dans tous ces exemples, il n'y a autre chose que la permutation régulière de la dernière consonne du radical avec les diverses formatives qui s'y joignent. dans traho, par exemple, c'est le parfait ou le supin qui doivent donner le radical, trac ou trag: mais ce radical a été adouci au présent de l'indicatif et de l'infinitif. Dans struo, il y a eu suppression complète d'une lettre du radical, qui est véritablement struc. Il est important de remarquer que les lettres retranchées aux radicaux sont des gutturales, qu'il est facile de remplacer par l'aspiration, tragsi, traho; l'aspiration est à son tour très souvent oubliée.

La consonne C est quelquefois ajoutée

à la fin de quelques particules terminées par la nasale dentale n : de sorte que n et c se trouvent répondre à la nasale labiale m ou même à la nasale dentale du grec, la seule qui dans cette langue puisse terminer un mot. Ainsi νῦν, fait nunc en latin, etiamnum et etiamnunc dans les composés. le grec τὸν répond au latin tum et tunc* ξῦν qui fait ordinairement cum en latin est cunc dans Grutter, page. 31ſ.

Grotfingue 146 explique l'addition de cette lettre c d'après l'analogie de neque venant de nec : Cette explication ne ferait de c qu'un reste de que.

On s'est demandé si la lettre c devant les voyelles e, i et y, et les diphtongues ae et eu, gardait la valeur ordinaire du c ou bien se prononçait comme le ξ des grecs. Schœler, dans la grammaire développée a exposé en détail les faits qui démontrent que c devait avoir la prononciation du K. Voici le résumé de ses preuves :

1° quand les grecs ont eu à transcrire des mots latins, dans lesquels se trouvaient

* les adverbes de lieu ne sont autre chose que les désinences de certains mots ; ils se forment ordinairement de l'accusatif du pronom de la 3e personne : comme par exemple hic, hic, huc ; Ille, illic et illuc, iste, istic et istico. guillaume de humbolt a fait sur ce sujet des recherches très curieuses, et partout, dans toutes les langues, il a trouvé à ces adverbes le même mode de formation : il a même rencontré dans une des langues des adverbes formés des pronoms de la 1ere et de la 2e pers. ce qui prouve dans le peuple qui l'a fait une singulière capacité d'intelligence. c'est comme si les latins de me avaient fait mic et muc, de te, tic et tuc.

37 ro

les syllabes ce et ci, ils ont employé constamment le K et non de Ξ : ainsi ils écrivaient Κικερων pour Cicero; nous verrons plus tard que la prononciation latine de sc n'égalait certainement pas le σx des grecs; dans lequel le son se prononcée aussi deux syllabes (σ-x) : la preuve de Σxιπιων est donc bien moins concluante que celle de Κικερων, qu'on écrivait pour scipio; Πρινxιπια pour principia. *

2°. D'un autre côté les romains représentaient le x des grecs au moyen de leur c; ainsi: xητος, Cetus; xηρος, Cora; Κιμων, Cimon; δεxα, decem. on n'est pas en droit de dire que les romains ne pouvaient faire autrement que d'employer le c parcequ'ils n'auraient pas eu des caractères propres pour représenter le Ξ : car leur alphabet leur fournissait ts et ds dans adsum et etsi.

3° les anciens romains employaient le c ou plus tard on fit usage du g. nous en avons cité des exemples. est à peu près impossible d'admettre que ci ou ki remplacé par gi eût jamais

* le son que nous donnons à la syllabe n'existait certainement pas en latin; on ne le retrouve en aucune langue de l'Europe, et sur toute la surface du globe, il y a à peine trois peuples qui l'avaient adopté; pour le retrouver il faut aller jusqu'en chine.

pu les prononcer ts.

4°. Comme les romains ont dans beaucoup de mots permuté entre elles les 2 syllabes cu et ci, il faut en conclure que pour eux c avait dans ces deux cas la même prononciation : ainsi on disait decimus ou decumus, decumæ ou decimæ : il semblerait peu naturel que les romains aient prononcé d'une part dekumus et de l'autre detsimus.

5° La dérivation appuie cette dernière remarque : si on avait prononcé decem comme detsem, comment eût-on dérivé decumus et decuria : en partant de la prononciation de decem (dekem) il n'y a plus de difficultés : doceo, fait docui, doctum. il ne serait pas aussi facile de dériver ces formes de la prononciation dotseo, dotsere. Il en est de même de capio, cepi, captum, accipio, accepi, acceptum. la même irrégularité se fait remarquer dans la déclinaison du latin parcus, ca, cum, parci, cæ, ca. (Il est vrai qu'il peut être loisible à la prononciation

38 v

d'adoucir le radical.)

Toutes ces raisons de Schæler, qui n'ont qu'une force très peu concluante, appuyées qu'elles sont sur la difficulté du passage d'une prononciation à une autre, ont été confirmées et augmentées par Schneider, tome 1, page 246. Il établit d'abord que si la lettre c avait eu une prononciation différente de celle du K, Terentianus Scaurus (p. 2253) n'aurait pas pu dire: « Ego autem contenderim magis supervacuam esse c quam K, quoniam K, ut apud Græcos, satis vim etiam c literæ exprimat. » Les mots, anceps, ancilla, ancilia, que l'on trouve, dans quelques monuments, écrits aγceps, aγcilla, d'après la méthode grecque, prouvent que c avait bien dans ce cas la valeur du K grec. Enfin comme dernière preuve de la prononciation uniforme du c, on peut faire valoir le silence des grammairiens anciens, qui malgré les soins qu'ils prennent pour noter jusqu'aux nuances les plus délicates de la prononciation, n'ont pas parlé d'un changement aussi

frappant qu'eût été celui de la pro=
=nonciation tse, du c.

Il y a cependant un cas dans lequel il est permis de croire que la syllabe ci suivie d'une voyelle pouvait avoir la valeur de dsi ou tsi (ζι). c'est dans les mots où ci peut être presqu'indif=
=féremment remplacé par ti: or nous devons que ti suivi d'une voyelle se prononçait quelquefois tsi. Toutefois le seul passage formel qu'on puisse citer en preuve de ce fait, est un texte des origines d'Isidore (Isidorus his=
=paniensis, lib. I; Cap. 26.) de Séville; qui démontre qu'au moins au com=
=mencement du septième siècle de notre ère, la syllabe tia avait la prononciation de tsia: voici le passage:
« y et z litteris sola græca nomina
« scribuntur: nam quum justitia z lit=
« =teræ sonum exprimat, tamen quia
« latinum est, per te scribendum est,
« sicut militia, malitia, nequitia,
« et cætera similia. » Il est assez remarquable que quand nous pro=
= nonçons ces mots nous gardons

une grande partie du son tsia. Dans les monuments, nous voyons ces mê=mes mots écrits ici avec la suffixe tia, écrite par un c, cia: or comme la prononciation de ces syllabes était tsia, (ζια), il semble nécessaire de conclure que la prononciation de cia était semblable à celle de tia et se rap=prochait beaucoup de l'italien moderne. On peut répondre que ce fait, si l'on est forcé de l'adopter, ne prouve rien pour la prononciation générale du c; on en conclurait seulement que mis à la place du t, il en a dans ce cas gardé la valeur.* ajoutons à cela que dans tous les manuscrits anciens, il est impossible de distinguer le c du t. Leur forme est sensiblement la même; et c'est pour cela que dans les premières éditions on a hésité en=tre l'orthographe du t et du c.

*. le c est ainsi re=présenté C et le t ainsi Ⅽ: plus tard le t a pris une forme plus distincte et il a été formé de cette manière Ⅽ: il est devenu de plus en plus distinct. /.

Consonne D. = Le signe du D latin est à peu de chose près celui du delta grec. Ce=lui ci était en effet représenté par un triangle Δ que l'on trouve même dans les monuments, placé

dans cette position ᗡ ; les latins n'ont fait qu'arrondir deux des côtés; et ils ont eu leur D.

Cette consonne joue à l'égard du t le même rôle que le b à l'égard du p, c. a. d. qu'elle est la douce correspon=dante à la dentale t.

D est en général final: par exemple dans les mots quid, quod, id, istud, aliud, ad, apud, sed, haud. Il est vrai=semblable qu'à la fin des mots, D se prononçait durement et à peu près comme un t: dans les anciens manus=crits, ils sont tous écrits par un t: Quintilien 12, 10, 22, dit de ces mots qu'ils se prononçaient „ asperè " (Putt sch: 87.) Charisius affirme le fait d'une manière positive (Inst. Gram. liber I p. 87.) Dans les anciens mo=numens (index de Grutter, recueil de monumens) on rencontre fréquemment t pour d à la fin d'un mot et en com=position: ainsi at pour ad; aput pour apud; set pour sed; aliut pour aliud; ⁜ it pour id ; quit pour quid, quot pour quod; at-fines pour ad-fines ; at-lectus

⁜ Cette orthographe rat=tache les mots à leur origine orientale; en indien, on trouve it,

pour ad-lectus (d'où allectus); it-circò pour idcircò. — „ De même on trouve des exemples de la permutation contraire dans ed pour et; adque pour atque; adtamen pour attamen; quodannis pour quotannis; liquid et reliquid pour liquit et reliquit. Ces exemples prouvent entre t et d une relation intime; mais ce ne sont pas des changemens qu'on pourrait appeler organiques. Ce qu'ils prouvent c'est que le t était ce qu'il y avait de plus dominant dans la prononciation du d; pour prouver leur analogie, il faut citer mentior et mendax; quatuor et quadraginta; quater et quadrare.

La consonne D présente aussi un rapport remarquable avec la liquide R. ainsi la proposition ad dans l'ancienne latinité était fréquemment écrite ar surtout devant f, v et les lettres douces, ainsi Priscien (Lib. I, p. 559), dit: „ antiquissimi verò pro ad frequentissimè ar ponebant, arvenas, arventores, arvocatos, arfines, arvolare, arfari dicentes pro

△ comme pronom de la 3e personne: et cette forme a vieilli; on ne la trouve plus que dans l'ancien dialecte. — Les anglais ont gardé la forme it dans le même sens que le latin: it, cela. /.

(Nous remarquerons qu'il est assez naturel dans les langues de terminer les mots par des dures. En terminant par une douce, il nous est impossible à nous autres français de ne pas mettre une espèce de muette, un soupçon de voyelle; de même en prononçant scando par exemple, nous mettons un son muet, son très bref, très court il est vrai, entre l's et le c. Il en est de même pour les russes: mais comme leur alphabet est plus moderne, il est plus complet que le nôtre, et il possède un signe particulier pour représenter ce son muet: le petit signe qu'ils emploient s'appelle Schéva.)

advenas, adventores, advocatos, ad=
=fines, advolare, ad fari. „ Dans
Valius longus, on lit: arvorsus et
arversarius. Dans le Senatus con=
=sulte de Bacchanalibus: arfuerunt
et arfuisse pour adfuerunt et adfuisse.
Caton de R.R. (138, 1) cite: arvebant
et (138, 7) arvectum, pour advebant
et advectum. Priscien (loc. cit.) conti=
=nue en ces termes: „ Unde ostenditur
arcesso dici, ab arcio verbo, quod
nunc accio dicimus quod et ex ad et
cio compositum arger quoque dicebant
pro agger*. „ il cite également arbiter,
de ar pour ad, bitere pour petere. Plaute,
(Trucul. Act. II. Sc. II, V. 17): ar me ad=
=venias: aussi le nom de l'Armori=
=que vient de ar qui veut dire vers et
morique de mor qui signifie mer: Pays
vers la mer ad mare. Dans Festus S.
V. on trouve apor pour apud: medi=
dies: ainsi Varron de linguâ latinâ f. 2.
dit en parlant de ce mot: „ Meridies
ab eo quod medius dies, d antiqui
non in hoc loco dicebant, ut Prænestæ
incisum in solario vidi, quod Cornelius

* dérivé de ad et de gero: entasser. f.

in basilicâ Aemiliâ et Fulviâ inum=
=bravit. » Les mots auris et audio ap=
=partiennent certainement à la même
famille. Ainsi Velius Longus (2232)
dit : « pro audiculis ab audiendo, au=
=riculas dicimus, et meridiem pro me=
=dio dies loquimur.

(Il est très remarquable que le
changement de d en r ait également
lieu en Sanscrit.)

Le rapport de d avec l n'est pas
moins frappant : mais il est facile à
comprendre si au contraire on compare
l à r toutes deux liquides et faciles
par conséquent à permuter entre
elles. Dans l'ancienne latinité on
trouve le D ou δ grec dans les mots
où plus tard paraît le l : ainsi,
ὀδυσσευς, éoliquement ὀδυσσεὺς,
ὀδυσσεὸς, en latin Ulysses ; δακρύ
et δάκρυμα (dans Livius Andronicus
cité par Festus s. v.) dans la latinité
moderne, lacryma ; δαὴρ et avec le
digamma δαFὴρ, en latin levir (c'est
pour une femme le frère de son mari) ;
Cadamitas pour Calamitas ; Capitodium

pour capitolium; dingua pour lingua *
(Marius Victorinus 2457 et 2470)
Voici le passage de Mar. Victorinus (2470):
" Novensiles sive per l, sive per d
scribendum: Communionem enim habue=
=runt litteræ apud antiquos, ut, dinguam
et linguam, et dacrimis et lacrimis,
et capitodium et capitolium, et sella
à sede, et olere ab odore. est et commu=
=nio cum græcis: nos lacrimæ, illi,
δάκρυα; olere, ὀδωδέναι; meditari μελετᾶν."
Terentianus Scaurus (2252) dit qu'on
prononçait seddam au lieu de sellam. So=
=lium vient également de sedeo; et alfa=
=cit se disait autrefois adefacit; (Festus
s. v.)

D'un autre côté l'emploi de l pour
le d paraît avoir été anciennement
dans la langue: quelques monuments
portent delicare pour dedicare, Im=
=pelimenta pour impedimenta. ces
formes respectaient très peu l'Etymo=
=logie, car dicare vient de dicere; et im=
=pedimenta est tiré de pes, pedis: (Fes=
=tus s. v.) Varron, de linguâ latinâ
(Lib. III, cap. 3. 19) s'exprime ainsi sur

* En anglais tongue et en allemand Zunge le résument tous deux dans le dingua latin.

Marius Victorinus: 2457. Sed nos nunc, et adventum, et apud per d potius quàm per t scribamus atventum et caput: et linguam per l potius quàm per d: præsidium per d potius quàm per l.

ce changement : « ... Gallinis quam me-liam appellant falso ; quod antiqui ut Thetin, Thelim dicebant, sic Medicam Meliam vocabant. »

Il résulte de ces exemples que le changement de d en l est très fréquent : on doit d'autant moins s'en étonner que le t lui-même d'après le passage de Varron devient quelquefois l : Thelis pour Thetis, ἅλις, devient latin, θώρηξ. orica.

La lettre d est quelquefois en rapport avec la sifflante s, dans μέσος, medius*, ῥόδον, rosa ; le nom sabin Clausus est en latin Claudius.

La lettre D disparaît par l'assimilation, ainsi cedo fait cessi (cedsi), iccirco pour idcirco ; quippiam pour quidpiam ; quicquam pour quidquam ; quicque pour quidque. L'assimilation a lieu surtout dans la préposition ad en composition.

D est supprimé dans risi de ridere, dans le supin tensum de tendo, dans idem pour iddem, dans hauscio pour haud-scio.

D est ajouté dans un grand nombre de mots composés avec la particule re

* Cette dernière forme est sans doute la plus rapprochée de l'Etymologie. on le voit en consultant l'analogie du langage ; car les formes mit et mid se retrouvent dans l'allemand et dans les langues de l'Asie, pour exprimer le milieu. — de même le mot Claudius paraît plus près de l'Etymologie que la forme Clausus, si toutefois ces noms viennent de Claudere, ou de claudicare.

Priscien (889)

transit in c, ut accidit, quicquam. In g ut aggero, in l, ut allido, in p, ut appono. in r, ut arrideo, meridies. anti=

pour éviter l'hiatus. Redarguo, redeo, redigo, redordior, et redulcero. mais cette addition n'a pas lieu dans tous les cas, comme on peut le voir par l'exemple des verbes reassuro, rehalo.

D paraît ajouté dans seditio, pour seorsum - itio, (action de se transporter hors d'un centre); dans pro es, pro est, pour pro- est et pro-es. de même encore dans les formes vieillies anti eo. pour anteo, antid hac pour ante hac (ou la préposition ante était devenue antid.)

Enfin dans l'ancienne latinité la lettre   était ajoutée à la fin d'un grand nombre de mots terminés par une voyelle, non seulement longue, mais encore brève; et soit que le mot suivant commençât par une consonne, soit qu'il commençât par une voyelle. Quintilien (1, 7, 12) indique ce fait de la manière suivante: „Latinis veteribus   plurimis in verbis ultima adjecta, quod manifestum est etiam ex columna rostrata quæ est C. Duellio in foro posita." ainsi on lit dans l'inscription de cette colonne: pucnando epet pour pugnando cepit;

=quissimi vero pro ad frequentissime ar ponebant; arvenas; arventores, arvocatos, arsines, arvolare, arfari; dicentes, pro advenas, adventores, advocatos, adfines, advolare, adfari. Unde ostenditur recte ab arcio verbo, quod nunc accio dicimus quod est ex ad et cio compositum, arger quoque dicebant pro agger. Transit etiam in s ut assideo, rado, rasi, suadeo, suasi. In duas quoque ss ut cedo, cessi, fodior, fossus. In t, attineo, attamino, attingo. hæc eadem tamen frequenter interponitur in compositionis hiatus causa prohibendi, ut redigo, redarguo, prodest. Subtrahitur etiam cum sequens syllaba ab s et alia consonante incipit, ut aspiro, aspicio, ascendo, asto./.

43v

marid consol pour marid consul; dicta=
=tored altod marid navaled praedad: Dans
les Senatus consulte de Bacchanalibus,
Sententiad pour Sententia; sed pour se;
in oquoltod pour in occulto; in poplicod
pour publico; preivatod pour privato;
extrad urbem pour extra; suprad dictum,
pour suprà; ead pour ea; facilumed
pour facilumè d'où facillimè: Dans la
première inscription des Scipions, gnaivod
pour gnavo.

Le grammairien charisius (p. 87)
donne sur cette particularité des détails
intéressans: „ antiquis mos erat d liter=
=am, omnibus pene vocibus, vocali litterâ
terminatis adjungere; ut Plautus: „ quo
„ sed hoc noctis diiam profisisci forad „.
Dans Plaute en effet on rencontre quel=
=quefois med pour me; ted pour te, sed
pour se. On croit également que dans
la particule adversative sed, le d ne fait
point partie du radical, qui alors serait
le même que dans seorsum, seclusio,
sejungo, seus. Se serait alors une par=
=ticule de séparation et aurait un grand
rapport avec sine: le sens de sed n'est

par un effet très éloigné de celui de sine et de seorsum. L'addition du d est d'autant plus possible que dans les monosyllabes latins ceux qui sont terminés par une voyelle sont beaucoup moins nombreux, que ceux qui sont terminés par une consonne.

Si nous résumons les exemples dans lesquels nous avons remarqué la présence du d final, nous trouverons ce d ajouté dans trois circonstances : 1° aux ablatifs et datifs de toutes les déclinaisons ; 2° à des prépositions qui ont la forme du datif ou de l'ablatif. 3° aux pronoms me, te, se, et au neutre ex. — Les grammairiens qui ont constaté cette particularité, n'en expliquent pas la cause générale, ils se contentent de l'attribuer dans certains cas à la nécessité d'éviter l'hiatus, comme cela paraît dans l'exemple de Plaute : mais on voit clairement que cette explication ne rend pas compte de tous les cas que nous avons constatés plus haut. Car si le besoin d'éviter l'hiatus était

44 v

la seule cause de cette addition, on ne la remarquerait que dans les mots suivis d'un mot commençant par une voyelle : or c'est ce qui n'est pas ; puisque nous trouvons des exemples où le d est suivi d'un mot commençant par une consonne, et même par une lettre dure, comme dans marid consol. Comme les grammairiens n'avaient pas donné une explication suffisante de ce fait, on a donné au d le nom de paragogicum ou de ἐφελκυστικὸν. mais cette dénomination n'explique rien de plus sur la valeur propre de ce d ainsi ajouté. Dans l'état de nos connaissances, il n'est peut être pas possible avec le peu de matériaux que nous possédons, d'en donner une raison satisfaisante. Toutefois la circonstance remarquable que ce d se trouve presque exclusivement ajouté aux datifs et ablatifs, porte à croire que le d pourrait bien faire partie d'une ancienne désinence, comme caractère du datif ou de l'ablatif : ce ne serait pas le seul exemple d'ancienne terminaison qui

aurait disparu dans la langue classi=
=que: on trouve dans des impératifs an=
=ciens estod et estot pour esto. cette con=
=jecture est appuyée par la comparaison
de la déclinaison latine avec celle de
plusieurs idiomes appartenant évi=
=demment à la même famille de lan=
=gue. Car dans l'ancienne langue
indienne, et l'ancienne langue persane,
le t est la désinence de l'ablatif; or
d'après les rapports bien reconnus de
ces deux langues avec la langue latine,
on peut en conclure avec quelque proba=
=bilité à la vérité de notre hypothèse.

Consonne **F** Cette consonne res=
=semble pour la forme au signe du
Digamma Eolique **F**. Dans l'ancienne
latinité elle avait également la même
valeur; laquelle se rapprochait plus
du son du v que de celui du F: com=
=me cela résulte d'un passage de
Priscien (p. 560). "**F** multis modis
muta magis ostenditur, cum pro
et aspiratione; quae similiter mu=
=taret, accipitur, de quo sufficienter
superius diximus quanquam

4 F

antiqui Romanorum Aoles sequentes, loco aspirationis eam ponebant, effugientes ipsi quoque aspirationem, et maxime cum consonante recusabant eam proferre in latino sermone, habebat autem hæc F litera hunc sonum, quem nunc habet V, loco consonantis posita; unde antiqui af pro ab scribere solebant. Sed quia non potest Vau, id est, digamma, in fine syllabæ inveniri, ideo mutata est in b. Sifilum quoque pro sibilum, teste Nonio Marcello de doctorum indagine, dicebant."

Dans les beaux tems de la langue latine F ne se prononçait plus seulement comme v, mais d'une manière rapprochée de la prononciation du φ grec. Quintilien XII, 10, 27 a écrit un passage intéressant sur la prononciation du F. En même tems un texte de Priscien (p. 543.) nous apprend le degré de ressemblance que le f latin avait avec le φ grec: "Φ locum apud nos F obtinet, quod ostenditur in his maxime dictionibus, quas à græcis sumpsimus, hoc est fama, fuga, fur....

hoc tamen scire debemus quod non tam fixis labris est pronuntianda F quomodo ph; atque hoc solum interest inter F et ph. » Cependant la différence a dû être assez peu sensible, puisque les grecs représentent le F latin par leur Φ : Φάβιος, Fabius; ποντιφικες, pontifices; φερῖρε, afferire. Les rapports de la lettre F avec h et b ont été indiqués en traitant de ces lettres.

F par suite de l'assimilation remplace les consonnes b, d, s et x, dans les verbes composés, d, dans affero, b dans offero, s dans differo, x dans effero; de même p dans officina pour opificina, d'ou opficina en retranchant l'i, et officina par l'assimilation.

Consonne G. nous avons déjà établi sur la consonne c que dans l'ancienne langue latine, il n'existait pas de signe particulier pour le g et que le c en tenait lieu, dans les cas peut-être assez rares où la prononciation en exigeait l'emploi; je dis rares : car si l'usage du g avait

46v

été alors aussi fréquent que dans la la=
=tinité classique, on aurait de suite senti
le besoin d'un nouveau signe. Il est
évident que le G doit son origine à une
différence légère subie par la consonne
C. l'absence de la consonne G dans
l'inscription de la columna rostrata,
tandis qu'elle se présente dans le sé=
=natus consulte de Bacchanalibus
l'an de rome 568, avant J.C. 186,
semble indiquer que l'usage du G
fut introduit vers le temps de la se=
=conde guerre punique, ou pendant
la durée de cette guerre. la seule lettre
avec laquelle la consonne G ait du
rapport, est le C; nous l'avons exa=
=miné en traitant de cette consonne.

Consonne J. Le témoignage des
anciens grammairiens prouve que
la lettre J avait la valeur d'une con=
=sonne; ainsi Priscien (544) se
sert de ces expressions: " i vicem con=
=sonantis obtinere " . . . " loco consonan=
=tis posita " . " . . pro consonante. "
Chez les anciens cette consonne n'avait
d'autre signe que la voyelle I; et nous

avons vu plus haut que c'est aux modernes qu'est due la modification légère que l'i a subie dans sa forme pour distinguer la consonne de la voyelle. Il est à peu près constant que le J avait la valeur de l'iod hébreux ou allemand. Les anciens grammairiens donnent sur quelques particularités de la prononciation de cette lettre, des détails intéressans. Ainsi Priscien (page 541) distingue la prononciation du J suivant qu'il commence un mot ou qu'il est médial entre deux voyelles. Voici le passage: " Et I quidem modo pro simplici, modo pro duplici accipitur consonante. Pro simplici quando ab eo incipit syllaba in principio dictionis posita subsequente vocali in eadem syllaba Juno Juppiter pro duplici autem, quando in medio dictionis ab eo incipit syllaba post vocalem ante se positam, subsequente quoque vocali in eadem syllaba, ut major, pejus, ejus: in quo loco antiqui

47 r°

* Dans Grutter p. 106. on lit: EIIUS (ei-ius) CVIIVS (cui-ius) Cette habitude de doubler l'i était assez fréquente pour que dans les an=ciens monumens on rencontrât quel=quefois CVII (cui-i)

Solebant geminare eandem i * litteram et maiius, peiius, eiius scribere, quod non aliter pronunciari posset, quam si cum superiore syllaba prior I, cum sequente altera proferretur, ut pi-ius, ei-ius, mai-ius, et duo ii pro duabus con=sonantibus accipiebant. Nam quamvis I sit consonans, in eadem syllaba jungi non posset. Ergo non aliter quam tellus, mannus proferri debuit. Unde Pompeii quoque geniterum per tria i antiqui scribebant: quorum duo superiora loco consonantium accipiebant, ut si dicas Pompei-ii, nam tribus iii junctis qualis posset syllaba pronunciari? nam postremum i pro vocali est accipiendum; quod Cæsari doctissimo artis grammaticæ placitum fuisse, à Victore quoque in arte grammaticâ de syllabis comprobatur. Pro simplici quoque in mediâ dictione invenitur, sed in compositis est injuria, adiungo, eiec=tur, reice. Virgilius in Bucolicis: " Tityre pascentes à flumine reice capellas "; procelcus matrium posuit

pro dactylo. //.

Tout ce que nous venons de dire sur la prononciation de l'i employé comme consonne justifie le nom de semi-voyelle et semi-consonne, que nous lui avons donné dans notre classification des lettres latines.

Consonne K. Isidore dans ses origines (Livre 1, ch: 4) et Petrus Diaconus *; (p. 1582) attribuent l'invention du K à un certain Sallustius ou Salvius grammairien, qui voulut par là marquer une légère différence de prononciation entre le C et le Q. mais il vaut mieux admettre avec ** Marius Victorinus (2468) que la lettre K faisait partie des seize anciennes lettres grecques. Très anciennement déjà le C avait pris la place de K dont il représente le son avec celui du G qui n'eut que plus tard un signe spécial. – Le témoignage des grammairiens atteste le peu d'utilité ou du moins l'emploi très borné du K dans les notes latines,

* Sane literam Salvius magister primus romanis adjecit, ut in sono duarum litterarum discretionem faceret et quae adeo supervacuae dicuntur, quod excepta Kalendis superflua videantur. /.

** Repertores literarum Cadmus ex Phaenice in graeciam et Evander ad nos transtulerunt a, b, c, d, e, i, K, L, m, n, o, p, q, r, s, t, literas numero XVI. /.

Quintilien (I, VII, 10) dit: « K in nullis verbis utendum puto, nisi quæ signi=ficat, etiam ut sola ponatur. hoc eo non omisi, quod quidam eam, quoties a se=quatur, necessariam credunt; cum sit C littera quæ ad omnes vocales vim suam perfe=rat. » Ce passage établit de la manière la plus formelle qu'à l'époque du plus grand développement de la langue latine, la lettre K n'était utilisée que dans les mots dont employé seul il était le si=gne abrégé. Le grammairien Diomède ⁜ (417-419) établit la même théorie; et Martianus Capella (III. p. 57) limite l'usage du K aux trois mots Kalendæ, Kaput et Kalumnia. Il faut ajouter Priscien (543, 544 et 560); de même Ve=lius Longus (2218); Terentianus Mau=rus (2252), Valerius Probus (1486) Donatus (1737), Sergius (1828) et Ma=ximus Victorinus (1945) établissent l'usage d'ailleurs restreint du K devant la voyelle a./

(Priscien 543, 544, 560)

543. « K enim et Q, quamvis figura et nomine videantur aliquam habere diffe=rentiam,

✻ L'abbé Gedoyn traduit: « Pour le K je crois qu'il ne faut jamais s'en servir, si ce n'est lorsqu'étant seul, il signifie tout un mot: je fais cette remarque, non parce qu'il y a des gens qui croient le K nécessaire devant l'a quoique nous ayons le C dont le pouvoir s'étend sur toutes les voyelles, mais pour avertir que....

Quintilien semble faire allusion à la théorie de quelques grammairiens qui voulaient qu'on fît pour le K ce qu'on faisait quelquefois pour ꟻ que les romains nommaient ła. Dans les mots qui commençaient par cette voyelle, comme Laquear, on écrivait ꝉquear — on se servait du K seul pour signifier les quatre mots Kalendæ, Carthago, caput et columna, l'usage s'en était perpétué pour ces mots seulement./

⁜ Diomède: 417.
« Supervacuæ videntur K et Q; quod C littera horum locum possit implere; sed invenimus in Kalendis, et quibusdam similibus nominibus, quod K necessario scribitur » —
Id. 419. « K consonans muta supervacua, qua utimur quando a correpta sequitur, ut Kalendæ, Kaput, Kalumniæ./

=rentiam, cum C tamen eamdem tam in sono vocum quam in metro contineat potes=tatem; et K quidem penitus supervacua est: nulla enim ratio videtur cur A sequente K * scribentur; nullam faciunt, nec in sono, nec in potestate, ejusdem consonantis differen=tiam." ——— fo 44. "Sicut enim, quam=vis in varia figura, et vario nomine sint K et q etc; tamen quia unam vim habent tam in metro, quam in sono, pro una li=tera accipi debent". ——— fo 60. "K su=pervacua est, ut suprà diximus: quæ quamvis scribatur, nullam aliam vim habet, quam C." ———

* Scribi debeat. Car=thago enim et ca=put, sive per C si=ve per K...

(Veterum Langue: 2218.)

2218. "Supersunt ex mutis K et C et Q, de quibus quæritur an scribentibus sint necessaria: et qui K expellunt, notam dicunt esse magis quam literam, quâ significamus Kalumniam, Kaput, Kalendas, hâc eâdem nomen Kæso no=tatur. non magis igitur in numero litterarum esse oportere, quam illam notam, quâ centuria, et quàm Ɔ con=versum, quo Caia significatur; quod notæ genus videmus in monimentis,

quàm quia libertas mulieris ostenditur.
Caias enim generaliter prisci has omnes
mulieres accipere voluerunt. atqui illam
esse literam definimus necessariam putan=
=tes nominibus, quæ cum a sonante hanc
literam inchoant. Unde etiam religiosi
quidam epistolis subscribunt Karissime
per K et A."

(Scaurus, de Orthographiâ, 2252 et 2253.)

2252 — 2253. "K quidam supervacuam
esse literam indicaverunt, quoniam vice
illius fungi C satis posset, sed retenta est,
ut quidam putant, quoniam notas quas=
=dam significaret, ut Kæsonem, ut Kaput,
et Kalumniam et Kalendas. hac tamen
antiqui in connexione syllabarum ute=
=bantur, ubi A litera subjungenda erat
quoniam multis vocalibus instantibus,
quoties id verbum scribendum erat, in
quo retinere hæ literæ nomen suum
possent, singulæ pro syllaba scribe=
=bantur tanquam satis eam ipso nomine
explerent, ut puta decimus d per se
indicimus: item Cera, C simplex et
ra; et bene, b et ne: ita et quoties Ka=
=nun et Katun scribendum erat, quia

50 r

singulis literis prima syllaba notabantur; K prima ponebatur, quae suo nomine continebat; quia si C posuissent, Cenus et Cerus futurum erat, non Canus et Carus. Ego autem contenderim magis supervacuam esse C quam K, quoniam K, ut apud graecos, satis vim etiam C litera exprimat; sed quosdam figurâ deceptos, quâ non solum apud nos, verùm etiam apud antiquos graecorum haec litera notabâtur, ut testatur faedus graeciae camelo aereo in hortis Caesaris caedi fortiu fortunae incisum, ubi proposita haec forma posita sit. &c.a &c.a
(M. Valerius Probus: 1486-1487.)

1486. Ko, non invenitur verbum hâc syllaba terminatum rationabiliter. nam K litera non scribitur, nisi ante a literam in principiis nominum, vel verborum consequentia syllabae, et consonans principium sit, sicut in institutis artium, hoc est in libro primo monstravi, Kamenae, Kaleo, Kareo, et si qua talia."
(Aelius Donatus: 1737.)

1737. " Ex his duae supervacuae quibusdam imperitis esse videntur; K

4 500

et q, qui nesciunt quotiès a sequitur, K literam præponendam esse non c." &c.ª

(Sergius: 1828.)

1828. " K verò et Q, quæ nonnullis superfluæ videntur, hanc habent rationem, ut K tunc præponatur, quando eam a sequitur; sed hoc in paucis nominibus observatur, Kalendæ, Kartago."

(Marius Victorinus, 1941.)

1941. " Duæ ex his supervacuæ videntur K et Q; quia c litera eorum locum possit explere. Verum has quoque necessarias orthographiæ ratio efficit, quotiès a sequitur, ut per K scribendum sit, ut Kanna, Kalendæ, Karthago. ".

Consonne L. Cette consonne est dérivée du Λ grec par le renversement de la forme: on trouve dans les anciens monumens la consonne L latine ainsi représentée V; à mesure que les monumens se rapprochent de notre époque, la forme s'évase comme cela est établi par les monnaies et les médailles romaines. (Voyez Spanheim de usu et præstantia numismatum, Tome I,

page 82.) les anciens grammairiens donnent des détails curieux sur la prononciation de la liquide L. Priscien (page 555) donne trois valeurs différentes à la liquide L: L triplicem, ut Plinio videtur, sonum habet; exilem quando geminatur secundo loco posita, ut ille Metellus: plenum, quando finit nomina vel syllabam, et quando habet ante se in eadem syllaba aliquam consonantem, ut Sol, Silva, flatus, Clarus: medium in aliis, ut lectus, lecta, lectum." (Consentius, in arte de Barbarismo. XII.)

Isidore (origin. I, 31.) confirme les notions données par Priscien: "lambdacismus est si pro uno L duo pronuntientur, ut Afri faciunt, sicut colloquium pro conloquium; vel quoties unum L exilius, duo largius proferimus: quod contra est; nam unum largius duo exilius proferre debemus."

Nous avons déjà constaté le rapport de L avec T et D.

La liquide L est en rapport avec

la nasale dentale N, par exemple dans le grec νύμφη, qui devient en latin Lympha et Nympha. D'après Varron, on disait germalus pour germanus; Messala pour Messena. au sujet de ce dernier mot, voici ce que dit Sénèque. (De brevitate vitæ, ch. 13.): „ Valerius Corvinus primus Messanam vicit, et primus è famí=lià Valeriorum, urbis captæ in se translato nomine, Messana appel=latus est, paulatimque vulgo per=mutante litteras, Messala dictus. „

Priscien (page 561) s'exprime aussi sur le rapport de la liquide L avec la nasale dentale N, Sole=bant vetustissimi græcorum Λ pro N scribere. Undè quinquaginta quoque numeri signum quod illi per N scribunt, nos per Λ more illo=rum antiquissimo scribimus. „

La liquide L se confond natu=rellement aussi avec la liquide R: ainsi le grec λείριον devient en latin Lilium; παῦρος, Paulus: le changement inverse a également et aussi souvent

lieu: Βάτος, vericus; χελιδών, au=
=quel on rattache le latin hirundo.
De même les grecs rendent le mot la=
=tin flagellum par φραγέλλιον. En la=
=tin, on disait également Palilia et
Parilia (les fêtes de Palès); de sorte
qu'on ne sait pas si ces mots vien=
=nent de Parco ou de Palès, déesse de
la fécondité.* Lemuria, d'après Ovide
(Fastes 5, 479) dérive de Remuria.
De même les désinences alis et aris de
certains mots paraissent primiti=
=vement identiques.

La liquide L remplace un grand
nombre de consonnes au moyen de
l'assimilation et en partie après
la suppression de la voyelle: ainsi
villum diminutif de vinum (en pas=
=sant par vinulum et vinclum) on
dérive de même ullus unus (unulus,
unlus). Une dérivation plus dé=
=montrée est celle de Libellus, Liber,
(Liberulus, Liberlus); de même tenel=
=lus de tener (tenerulus, tenerlus): de
plus alligo de ad-ligo; colligo de
con-ligo; illigo de in-ligo; intelligo* de

*: nocturni Lemures.
Voyez le dernier volume
publié de la traduction
de Plaute par M. Bur=
=nouf: voyez les notes. —
Ovide dit
Romulus obsequitur, lucemque Lemuria dixit
Illam quâ positis justa feruntur avis.
Aspera mutata est in lenem tempore longo
Littera, quae toto nomine prima fuit.
Ovide. Fastes 5. 479.

* Ce mot intelligo est

parfaitement composé; il signifie comprendre, saisir; et pour comprendre, pour saisir une idée, il faut la séparer de toutes les autres, l'en extraire, inter-legere./

inter-lego; per-lego: il n'y a pas eu d'ici d'assimilation; velle pour velere: ici l'assimilation est renversée et porte sur la seconde consonne: ordinairement elle s'effectue dans la première consonne nous dirons plus tard un mot sur cette particularité.

Consonne **M**. Les passages des grammairiens latins, que nous allons citer, jettent quelque lumière sur la prononciation de la nasale des labiales. Priscien (page 555) s'exprime ainsi: „M obscurum in extremitate dictionum sonat, ut templum: apertum in principio, ut magnum: mediocrem mediis, ut umbra.„ Quintilien (XII, 10, 31.) dit aussi: „ quid? quod pleraque nos illa, quasi mugiente, littera cludimus m, qua nullum græce verbum cadit? At illi n, jucundum, et in fine præcipue, quasi tinnientem illius loco ponunt, quæ est apud nos rarissima in clausulis.„

Quand **M** tombait sur un mot commencé par une voyelle, ou bien

il était complètement supprimé, ou bien il était si légèrement prononcé qu'on l'entendait à peine, de sorte qu'un grammairien * Verius Flaccus propose dans ce cas de n'écrire que la moitié de la lettre M.).

* Cf. Velius Longus 2238. Nonnulli synaloephas quoque observandas circa talem scriptionem existimaverunt, sicut Verrius Flaccus, ut ubicumque prima vox M littera finiretur, sequens a vocali inciperet, M. non tota, sed pars illius prior tantum scriberetur; et appareat exprimi non debere. /.

Ce fait est établi par le texte suivant de Quintilien 9, 4, 40. „ M littera quoties ultima est et vocalem verbi sequentis ita contingit, ut in eam transire possit, etiam si scribitur, tamen parum exprimitur, ut multum ille quantum erat: adeo ut pene cujusdam novae litterae sonum reddat; neque enim eximitur, sed obscuratur, et tantum aliqua inter duas vocales velut nota est ne ipsa coeant. „ Cf. XI, 3, 34, et Priscien, l. c. (p. ppp.)

Cette particularité de la suppression du m devant une voyelle est confirmée par ce qui se passe dans plusieurs compositions de la préposition cum et d'un mot commençant par une voyelle. ainsi: Coeo, Coire, Coegi, Coactus, Coerceo (ou de plus l'a de arceo se change en e) Circuago,

53v

pour circumago; circuitus pour circum-
-itus; circumeo, circeo; veneo, de venum-eo;
(mais s'il y a quelque chose de plus
que la suppression du m, puisque l'u
aussi disparaît: on peut en dire au-
-tant de animadverto pour animum-ad-
-verto: ce sont deux exemples qu'il faut
citer avec précaution.)

La suppression du m a même lieu
quoique très rarement devant une
consonne: quasi pour quamsi; vendo,
de venum-do (même remarque pour
vendo, que pour veneo et animadverto.)
c'est par une suppression semblable
que l'on peut expliquer une orthographe
très fréquente dans le latin des pandec-
-tes: datu iri, debitu iri pour datum et
debitum iri. Schneider pense que ces
mots ne sont qu'une ancienne ortho-
-graphe pour datum, debitum iri:
mais cela n'est pas encore prouvé.
nous savons en effet que l'infinitif
dare et le supin datum ne sont que
des cas de l'infinitif: ne pourrait-il
pas arriver que datu ne soit un cas
irrégulier de ce même supin?

la nasale labiale M se change très fréquemment en la nasale dentale n. Ce changement a fréquemment lieu dans la composition et la dérivation, surtout pour les prépositions ou pré=fixes circum et am (amb, ἀμφ, ἀμφὶ). M se change en N devant les guttu=rales c et q, les dentales t et d. Priscien (page 555) exprime ainsi ce changement: „ M transit in N, et maxime d, vel t, vel c, vel q sequen=tibus, ut tam, tandem, tantum, tan=tundem; idem, identidem; num, nuncubi, et, ut Plinio placet nunquis et nun=quam. Ces faits étaient notés par les romains; mais ils n'en avaient pas la loi.

Priscien dit aussi page 946: „ mu=tatur m in n, ante d, euphoniæ causa, ut eundem, eandem, quod in aliis quoque compositis fieri solet, propter eandem consonantem, ut quendam, quandam, quorundam, quarundam. D'un autre côté un grammairien (Cf. Cassiodor. De Orthograph. p. 2286.) pense qu'il faut toujours écrire tantus

52 v

et quantus : « Tantus et quantus in medio n habere debent : quam enim et tam est, unde quantitas, quantus, tantus : nec quosdam moveat si n non sonet, jam enim supra docui non sonare debere tametsi in scriptura n posita sit. » Il résulte de ce passage que ce grammairien voulait que l'on représentât l'étymologie par l'orthographe ; mais il n'en reste pas moins établi par ce texte même, que la prononciation ou l'euphonie modifiaient le mot ; et que d'autres grammairiens pouvaient également s'autoriser de cette modification pour changer euphoniquement l'orthographe des mots, — ajoutons quelques exemples du changement de M en N ; devant C clanculum, nuncubi, sinciput (qui Velius Longus 2237 dérive de semi-caput) princeps (primi-ceps) ; devant q : unquam, nunquam, tanquam, quanquam, devant d (vide supra) quondam, quando, clandestinus, nundinæ (de novemdinæ.) Cependant cette règle du changement de m en n n'était pas tellement générale que m ne subsistât jamais devant

Cf. Vel. Longus (2236)
« Necnon et ipsa n littera in locum m sedit, ut cum dicimus clandestinus, cum ab eo trahatur quod est clam ; item sinciput quod est semi-caput. » /.

q et d: ainsi on trouve quanquam, tantumdem: mais alors on se conformait à l'étymologie.

Devant v et f, m devient n: convolvo, confero, anfractus; de même devant s: conservo, consors, consonans, constans, consensus.

D'un autre côté n se change en m, ou plutôt le N grec a pour correspondant un m en latin (Vide Quintil. XII, 10, 31): ainsi dans les accusatifs singuliers des noms masculins et féminins et dans le génitif pluriel le m latin répond au ν grec: * ainsi: ἄντρον, antrum; μοῦσαν, musam; βάσιν, basim; βοῶν, bonum. n dans in devient m, devant p, b, m: ainsi imprimis, imberbis, imputo, immuto. Il en est de même dans la langue grecque pour ἐν quand il est composé, ainsi: dans ἐμβάλλειν, ἐμπίπτειν, ἐμμένειν.

L'euphonie est très exigeante dans le corps des mots: mais elle a très peu de pouvoir sur les mots séparés. En grec cependant elle a force quand un mot terminé par un N précède un mot commençant par Π: εἰς τὴν πόλιν: quoiqu'on garde cette orthographe, on prononce

*: Dans cette circonstance la langue latine est plus conforme aux idiomes antiques dont elle dérive que la langue grecque, et paraît la plus ancienne. Le V est une exception au milieu de toutes les langues anciennes qui gardent le m.

= Il existe certaines langues de l'Inde où toutes les phrases ne forment pour l'écriture chacune qu'un seul mot. On doit voir alors que l'influence de l'euphonie devient beaucoup plus grande. les mots étaient alors soumis à l'influence de l'accent tonique et à celle de l'accent oratoire.

55 v

Le système devient alors plus compliqué, mais il n'en n'est pas moins logique. — Figurons nous un vers français ainsi écrit, nous qui connaissons la langue, qu'y reconnaîtrons-nous? „Trucatapastardissum pénible sillon" „Fuyezvos ennemisz et suivez votre époux."

cependant ὡς τιμβόλιν. Dans ce cas si l'on voulait représenter la voix aux yeux, il faudrait joindre les mots, les réunir en un seul τιμβόλιν. Ce cas est très rare même en grec où l'on trouve dans les anciens monuments les mots séparés par des points.

Consonne N. Suivant Priscien (556), la prononciation de la nasale dentale variait suivant qu'elle était placée soit au milieu, soit au commencement et à la fin des mots: „N plenior in primis sonat et in ultimis partibus syllabarum, ut nomen, stamen; exilior in mediis, ut amnis, damnum."

N devant C, ch, g, q, et x, en un mot devant toutes les gutturales était prononcée de la même manière que le γ grec devant χ, x, γ ξ: ainsi ἀγχίσης, Anchises; ἄγγελος, angelus; ἄγκυρα, anchora; φάλαγξ Phalanx; λόγχη, lancea; ἔγχελυς, anguilla. Dans l'ancienne latinité au lieu de n, les romains employaient un g suivant l'usage des grecs: c'est ce qui prouve le passage suivant de Priscien (556):

« sequente g vel c pro eâ (n) g scribunt græci, et quidam tamen vetustissimi auctores romanorum euphoniæ causâ bene hoc facientes, ut agchises, agceps, aggulus, aggens; quod ostendit Varro primo de origine linguæ latinæ (libro), his verbis: aggulus, aggens, agguila, iggerunt, in ejus modi græci et Accius noster binam g scribunt; alii n et g, quod in hoc veritatem facile videre non est, similiter agceps et agcora. »

La consonne N a aussi du rapport avec la semi-voyelle R, comme le prouve la comparaison des mots aveus et areus; murus, et murio, muria; donum et δῶρον.

Consonne P. La forte de l'ordre des labiales, la consonne dérive de l'ancienne forme (Γ) du Π grec par l'arrondissement de la partie inférieure.

Nous avons vu les rapports de P et de B. Un rapport nouveau qu'il est bon de constater, c'est celui de la labiale P avec les gutturales C

Il y a un ancien idiome de l'asie la langue (ou des forts) parlée à la cour d'Artaxerxe, laquelle changeait en n toutes les R des mots qu'elle empruntait aux peuples voisins; ainsi le mot Mtr (mitra) est changé en Mtn (mitna, mitan, on ne peut trop prononcer le mot, les voyelles n'étaient pas écrites.)

56v

et G, c. a. d. avec la forte et la douce de l'ordre des gutturales. ainsi on trouve Mapalia et Magalia; lupus et λύκος; jecur et ἧπαρ: Ajoutons les rapports de la lettre p avec la lettre q suivie de u, laquelle n'est autre qu'une gutturale pour le son. ainsi l'Eolie πεμπε répond au latin quinque le radical λιπ (λείπω, ἔλιπον) donne linquo (liqui) de même encore le radical ἑπ (ἕπομαι) répond à sequor (sequ-or) ἵππος, à equus. quatuor, (qui répond au Dorien τέττορες), était en Eolien πέσσυρες et dans le dialecte osque Pittora: De même quidquid dans le dialecte des osques devient pirpit: ainsi encore quisquam est le même que quispiam.

La labiale P, a également de l'analogie avec le T: ainsi le grec ταὼς, en latin Pavus ou Pavo; σπουδή, studium; στάδιον, Eolien σπάδιον, latin spatium.

Consonne Q. le grammairien Velius Longus regarde cette consonne comme formée de la réunion du et du . Voici ses paroles: (p. 2218.)

„ Ipsa quoque nota qua scribitur, si modo antiquam literæ figuram spectes; ostendit C esse et V pariter literas inde confusas." — Toutefois cette opinion est moins vraisemblable que celle de Quintilien I, IV, 9, et des autres grammairiens qui pensent que la consonne latine est dérivée du signe du Κοππα grec. (Ϙ):

De plus 1° on a remarqué que les variantes du Cappa grec (Ϙ Ϟ) s'accordent parfaitement avec la lettre latine minuscule (q).

2° Dans les anciens monumens de la langue grecque le Κοππα était employé pour Κ, ut été plus tard et universellement adopté.

3° Enfin la minuscule latine dérive du Kaph hébreu* ק comme le K dérive du Kaph; Ajoutons que la place de ce signe entre le Ρ et le R dans l'alphabet prouve jusqu'à l'évidence qu'il répond au Κοππα, puisque ce signe dans la numération grecque a la valeur numérique de 90, et qu'il est placé par conséquent entre Π = 80 et Ρ = 100.

57r

La prononciation de la lettre Q répondait à celle du K et du C, et la première de ces trois gutturales n'était distincte des deux autres que parcequ'on l'employait au lieu du C et du K dans certaines circonstances: on faisait l'usage de cette gutturale lorsque le son K tombait immédiatement sur le V (v ou u) suivi de l'une quelconque des voyelles: ainsi: qua, quæ, que, qui, quoi, quum; et de plus il fallait encore que la consonne gutturale avec la voyelle qui la suivaient ne constituassent qu'une seule syllabe.

Cette consonne est considérée par quelques grammairiens comme superflue; par d'autres comme nécessaire; et l'une et l'autre des deux opinions peut également se soutenir suivant le point de vue dans lequel on se place. ainsi en supposant que l'on emploie dans l'endroit où l'usage a voulu que l'on mît le q dans aqua par exemple: si on convient de lire en deux syllabes (a-cva) l'emploi du c ne présente aucune difficulté et par cela même le Q devient superflus mais

si l'on considère cette consonne com=
=me destinée spécialement à cet usa=
=ge, c. à. d. à représenter le son de
la gutturale dure suivi de u et d'une
autre voyelle dans le but de constituer
une syllabe unique, la consonne Q
n'est plus inutile, restreinte à cet usage
spécial. C'est ainsi et en excluant le Q
devant une seule voyelle que Charisius
(p. 83) a pu dire avec exactitude:
„ Pecunia per c et non per Q scriben=
=da est, quoniam a pecore* dicta est
et quoniam Q litteram nusquam vo=
=lunt poni aliàs, nisi et duæ vocales
sequantur quarum prior sit V. „ —
La consonne latine Q suivie de V
répond en grec et en latin dans les
flexions et dans les compositions
à K ou à C avec le son de la gut=
=turale K. ainsi QVA, QVOTUS, QVOIUS,
(qui dans le dialecte attique sont
πῆ, πόσος, ποῖος) répondent aux formes
doriques κᾶ, κόσος, κοῖος; Equus (qui
est ἵππος dans le dialecte attique)
répond à ἴκκος, suivant l'Etymolo=
=gicum Magnum. En latin neque

* L'Etymologie est ridicule: et on doit se méfier des Etymologies toutes les fois qu'elles ne sont que des jeux d'esprit. /.

devient nec; sequor, devient sector; Re=
=linquo, relictus; quatio, concutio; ali=
=quis, alicubi et alicunde: quotus joint
au mot dies fait Cotidie. Dans l'an=
=cienne latinité on écrivait avec QV,
un grand nombre de mots qui plus
tard prirent un C: ainsi ArQVus, Co=
=QVus, oQVulus, QVur. De même encore
dans le Senatus consulte de Baccha=
=nalibus on lit ocqvoltod, pour occulto.

Des exemples précédents, il ne fau=
=drait pas conclure rigoureusement
que Q suivi du V n'avait d'autre
valeur que celle du K; ce qui pourrait
le faire considérer avec raison comme
tout à fait inutile. Rien ne dé=
=montre en effet que dans la pronon=
=ciation de quatuor on ne fît pas
entendre le son de la voyelle V. Car
si pour prouver l'identité de pro=
=nonciation de QV avec la gutturale
K, on peut dire que dans une langue
dérivée de la langue latine, dans la
langue française, on prononce (Katre)
quatre (Kand) quand (cinKante) Cin=
=quante: on peut opposer à cet usage de

notre langue, celui d'un autre dia=
=lecte également dérivé du latin,
l'Italien, qui dans quatro et quan=
=dò fait entendre le son de la voyelle
V. Mais un fait qui démontre que
le v ou si l'on veut, la semi-voyel=
=le V se faisait entendre, c'est que
quand les grecs ont eu à traduire des
mots latins comme quintus, quar=
=tinus, ils n'ont jamais écrit par
un K seul Κίντος, Καρτινος. Au con=
=traire les textes prouvent qu'ils es=
saient de représenter le V : ainsi qua=
=drantia est écrit en grec Κουαδραντία;
de même Κουάρτινος: le peuple nommé
quadi était écrit Κουάδοι; Sequana,
Σηκουάνα; quintus Κοίντος; quiri=
=nus Κυρίνος; Aquilius, Ἀκυλιος;
Tarquinius, Ταρκύνιος. Pour ces trois
derniers mots, la preuve est moins con=
=vaincante, parceque les partisans de
l'Iotacisme dans la prononciation grec=
=que peuvent dire que Κυ, ne repré=
=sente autre chose que qui, prononcé
comme Ki. Cependant ce ne serait point
une réponse bien concluante.

59 v

Consonne R. Le signe de cette consonne est par suite d'une addition peu impor=tante dérivée du grec. Cette lettre a du appartenir au plus ancien alphabet latin, quoiqu'un fragment célèbre de Pomponius, (Digeste, livre I, titre II fragment (loi) II §.36 en attribue l'invention à Appius Claudius, vers la fin du 4.ème ou le commencement du 3.ème siècle avant notre ère; „ Appius Claudius R literam invenit, ut pro Valesiis valerii essent, et pro Fusiis Furii.„ Toutefois l'existence de la liquide R dans les mots*. Roma, Ro=mulus, Remus qui appartiennent à l'état le plus ancien de la langue latine, prouve qu'on ne peut admettre ce texte dans toute son étendue. Il démontre uniquement qu'Appius Claudius étendit l'usage de la con=sonne R à des mots où primitivement se trouvait un S.

Quant à la prononciation de cette liquide, il faut remarquer que Perse (Satire I. V. 109) l'appelle litteram caninam; „ sonat hic de nare canina

*. (Dans l'ancien dialecte, on trouve le mot Ruma, qui si=gnifie „ mamelle „; de là on a formé le mot Roma; et non pas, comme on le prétend, du grec Ῥώμη, force.)

littera. » Ce qui démontre qu'elle a=
=vait une prononciation plus forte
que celle que nous lui donnons. Les
Consonnes R et S ont un rapport
intime l'une avec l'autre: aussi
Terentianus Scaurus (p. 22 § 3)
dit-il: « qui R exprimere non pos=
=sunt, aut L dicunt aut S. » nous
venons de voir ce rapport dans
Fusii et Valesii: il en résulte que
dans l'ancienne langue latine on
écrivait avec S beaucoup de mots qui
plus tard prirent la liquide R. Dans
Quintilien on trouve la forme vieil=
=lie lases pour lares; dans Festus
au mot « R pro S » Majosibus,
Meliosibus, lasibus, Fesiis,
Arbosem, pignosa, plisima.
(Plurima) Varron (l. l. 6. 3) donne
encore Casmena (pour Carmena),
et il ajoute: « inde R postea extrito
Camena factum. » on rattache à ce
changement les nominatifs des
noms en or et en os, comme labor,
labos; honor, honos. mais il n'est pas
démontré que dans ce cas, le S ne

soit par la marque du nominatif devant laquelle disparait le R du Radical. (honor-is, honors, honos.)

Le rapport de R avec S est encore prouvé par le changement que subit R devant la désinence du supin tum; gero, gestum; uro, ustum; haurio, haustum; torreo, tostum. R devient également S devant la désinence si du parfait en vertu de l'assimilation: ainsi gero, gessi; uro, ussi. L'assimilation exige également le changement de R en L devant cette liquide: ainsi, intelligo pour interlego: pellego pour perlego; libellus de liber (liberulus, liberlus); tenellus de tener (tenerulus, tenerlus); velle, (résultat de la syncope de velere, velre) la liquide R est supprimée dans rubesco, pour rubresco; crebesco pour crebresco; pejero pour perjero (sans doute à cause de la dureté du son que produisait le concours de R) Les grammairiens pensent que cette liquide est également supprimée devant la désinence si du parfait

parfait et du supin, dans haesi, haesum, de haereo; hausi de haurio; mais il n'est pas démontré que ici S n'appartienne pas au radical et que ce ne soit pas au contraire la sifflante de la désinence qui avait disparu. Il est assez remarquable que dans ce cas la voyelle qui précède la sifflante est longue, ce qui dispense du doublement de la consonne.

D'autre part la liquide R est ajoutée dans flagro pour le grec φλάγω, dans labrum qui dérive vraisemblablement du radical grec λαβ, qui se retrouve dans Labium.

Consonne S. Le signe de la sifflante S est le même que celui de la consonne correspondante dans l'alphabet grec Σ=S. Le sigma grec est sur plusieurs anciens monuments avec la forme propre au S latin.

Presque tous les grammairiens anciens plaçaient la sifflante au nombre des semi-voyelles. Mais Diomède (p. 417) remarque que: „S suae cujusdam potestatis est, ideo quae apud graecos Μοναδικόν appellatur." Comparez

61 v

le même auteur, p. 420) on voit par là que le caractère grec distingue la sifflante et en fait une lettre à part, n'était pas inconnu des anciens grammairiens. Te=
=rentianus Maurus p. 2403, s'explique ainsi sur la prononciation de la sifflante: Après avoir remarqué qu'elle a le son du Σ grec, il ajoute: „ Vivida est hæc inter omnes atque densa litera. „ Il semble résulter de ce texte que le S latin avait dans tous les cas même entre deux voyel=
=les le son dur que nous lui donnons par exemple dans le mot sur, et non par le son du Z que nous lui donnons fréquemment en français; ainsi on di=
=sait „ Rosa „ et non pas Roza. On nous objectera peut être que Rosa ayant été formé de Ῥόδον, en admettant pour l'époque de la formation la même valeur de δ que celle qui existe aujourd'hui dans l'Alphabet des grecs modernes, il s'en suivrait que Ῥόδον se permute=
=rait plus facilement en Roza, comme nous le prononçons, plutot qu'en Rosa avec un s dur, mais d'abord nous pou=
=vons répondre qu'il n'est nullement

prouvé que les grecs dans l'antiquité aient prononcé le δ comme leurs descendants ; et qu'en outre les grammairiens anciens n'ayant fait aucune mention de deux sortes de prononciation pour le ς , on peut conclure qu'il n'existait aucune différence dans la prononciation de ce mot, dans tous les cas possibles.

A la fin des mots, il paraît que la sifflante avait une valeur moins arrêtée ; car nous la voyons fréquemment supprimée. ainsi les plus anciens poètes la retranchant très souvent dans les désinences us et is , quand le mot suivant commence par une consonne. Marius Victorinus (p. 1963) cite ce vers d'Ennius.

„ Tum lateralis dolor, certissimis nuntiu' mortis. „ On trouve un grand nombre d'exemples de ce genre dans Ennius, Lucilius, Lucrèce et chez les comiques. Cicéron dans un ouvrage de sa jeunesse, la traduction des phénomènes d'Aratus fait également usage de cette licence : ainsi au vers 23, il dit. „ Pulverulentus uti de terra lapsu' repente. „

62 v

vers 92: « lustratu' nitore »; Vers 263. « Magnu' Leo. » Mais cet usage commençait à tomber en désuétude de son temps. Dans l'orator Ch. 48. §. 161; il dit positivement; quin etiam quod jam subrusticum videtur, olim autem politius, eorum verborum quorum eædem erant postremæ duæ litteræ quæ sunt in optumus, postremam litteram detrahebant, nisi vocalis insequebatur; ita non erat offensio, quam nunc fugiunt poetæ novi: ita enim loquebamur: qui est omnibu' princeps, non omnibus princeps, et vita illa dignu' locoque, non dignus, » tous les renseignemens tendent à limiter l'exemple de cette licence aux anciens poëtes et même dans ces auteurs les exemples de s supprimé après une longue sont très rares: tecti' fractis est cité dans Cicéron, orator, ch. 45 §. 153. Plaute, (Trinummus: Acte IV. Sc. II, V. 96.) fournit un autre exemple de cette espèce dans le mot, miri' modis. (l'i devient brève miri.) A ces exemples de la suppression de la sifflante finale dans les anciens poëtes, se rapportent ceux que l'on peut tirer des tombeaux ou des médailles, où les

désinences des noms masculins de la deuxième déclinaison en us, anciennement os, étaient en o : ainsi dans la 3e et la 4e inscription des Scipions, on lit Cornelio pour Cornelios qui lui-même est la forme ancienne de Cornelius. les médailles nous offrent des exemples nombreux des mots Albino, Liciniu, Nisidiu, captu, &c.a Il résulte de ces citations que la sifflante, comme nous l'avons dit se prononçait très doucement dans les désinences, puisqu'elle a pu même disparaître.*.

Cette suppression de la sifflante S se retrouve encore dans quelques verbes composés avec la préposition dis : par exemple : diduco, dilabor, disipio : de même dans Trevir pour tres viri, dans multimodis, satin pour satisne ; viden pour videsne, abin pour abisne ; scin pour scisne. mais il est bon de remarquer, quant à cette suppression de la sifflante, qu'elle ne paraît pas avoir lieu en vertu de la loi que nous avons précédemment constaté pour la suppression de is et de us ; mais qu'ici

* Il n'est pas inutile de remarquer que dans une langue d'Asie qui a le plus d'analogie avec le latin, S, qui est le signe du nominatif se change dans certaines circonstances rigoureusement déterminées en un autre signe qui a la valeur du H latin, et de plus dans d'autres positions non moins arrêtées le signe S (ou H) disparaît complètement. ainsi le fait du changement de la sifflante comme signe

63 r°

du nominatif, en une lettre d'une prononciation beaucoup plus douce; puis le fait de la suppression de ce signe est un exemple qui peut aider à comprendre, comment dans le latin vetus, le caractéristique de la désinence a pu disparaître complètement. en grec même dans certaines désinences adverbiales le σ est supprimé; mais c'est plus rare; et le fait ne paraît pas déterminé par des lois rigoureuses comme en latin; quoiqu'en latin déjà cette suppression particulière à la langue ancienne et loin d'être aussi bien fixée que dans l'idiome de l'asie, dont nous parlons, c. à d. le sanscrit.

c'est uniquement le résultat d'une contraction.

Nous avons indiqué précédemment le rapport de S avec D et R. la sifflante a en outre une analogie marquée avec le t. Dans beaucoup de mots S a remplacé le T primitif. quintilien (I, 4, 14.) cite comme des formes anciennes mertare pour mersare; pultare pour pulsare. Festus cite de même; mertat pour mersat; exfuti pour effusi; aggretus pour aggressus. cette analogie de S avec t est également prouvée par la langue grecque, où dans le dialecte attique, on dit également, τεσσαρες et τετταρες. Ajoutez que σύ dans le dialecte attique, devient τὺ dans le dialecte Dorien, où les latins ont emprunté leur pronom de la seconde personne tu. de même σε devient τε; σεὸς, τεὸς.

Nous avons montré ci dessus comment dans beaucoup de mots S tient la place de l'esprit rude des grecs. fréquemment aussi la sifflante répond à l'esprit doux: par exemple Εἰ devient si; anciennement sei; ἔρεω (ἐρῶ), sero; εἰμὶ, sum.

l'assimilation fait disparaître S dans
difficilis, differo; ou d'un autre côté au mo=
=yen de l'assimilation, la sifflante rem=
=place B, M, T, D, R: ainsi jubeo, jussi,
jussum: cedo, cessi, cessum; premo, pres=
si, pressum; pando, (pandsum) (par=
=sum) passum; gero, gessi; adsumo,
assumo.

Consonne T. La dentale t suivie
de i accompagné lui même d'une au=
=tre voyelle, se prononce comme si
elle portait avec elle une sifflante:
ainsi gratia se prononce à peu près
comme gratsia. Cette règle souffrait
exception, quand t était précédé d'un
autre t, d'une s, d'un x et dans
les anciens infinitifs passifs en ier;
par exemple dans Attius, Bruttii,
Molestia; justior, mixtio ou mistio,
quatier pour (quati), admittier,
(admitti). Ce fait est suffisamment
établi par le passage d'Isidore et de
Seville que nous avons cité plus haut.

Nous avons examiné en détail
le rapport de T avec les lettres suivan=
=tes D, B, P, C, L, R, S. La dentale

t est retranché dans usus de utor, mi=
=si de mitto, fluxi et flexum de flecto.
Dans les nominatifs comme dens (pour
dents); mens (pour ments). T disparaît
par suite de l'assimilation dans
quassi, de quatio, fassum de fateor,
missum de mitto.

Consonne V : quoique les anciens
se servissent pour représenter v du signe
de la voyelle u, la consonne v n'en
était pas moins très-distincte de la
voyelle : ce fait résulte d'un grand
nombre de passages de grammairiens
anciens ; et entr' autres un texte de
Marius Victorinus (P. 2461).

" Item consonantes inter se (quæ=
dam cognatæ vocantur : sed propriè
sunt cognatæ, quæ simili figura=
=tione oris dicuntur, ut est b, f, m, p,
quibus Cicero adjicit V, non eam quæ
accipitur pro vocali, sed eam quæ con=
=sonantis obtinet vicem ; et ante posita
vocali fit ut alia quæque consonan=
=tes. " Le V au milieu d'un mot entre
deux voyelles semble avoir un son
plus doux que quand il commence

un mot: c'est ce qui résulte de la fa=
=cilité avec laquelle v disparaissait
dans les contractions: ainsi, amavis=
=ti, amāsti (v n'est dans ce cas qu'une
liaison entre le radical et la termi=
=naison isti: il disparaît, l'a et l'i
se contractant) amaverunt, amārunt;
delevisti, delesti; deleverunt, delērunt;
novisti, nōsti; audivistis, audistis; sciveris,
sciris; mavelim, malim; nevolo, nolo;
(Jovi-pater, Jupiter- Juppiter;) (movi=
=mentum), momentum; (bovibus) bo=
=bus, bubus; providens, prudens; uvidus,
udus; divitior, ditior; juvenior, junior: de
même prorsus, vient probablement de
proversus, divis devient dis; si vultis de
sultis. V seul disparaît dans certains
cas sans entraîner avec lui la voyelle
qui l'accompagne: audivi, audii, audiverunt,
audierunt; (bovum), boum; (de novo) denuo.
La consonne V devient u dans les circons=
=tances suivantes: solvo et volvo ont dû faire
primitivement au supin solvitum et volvi=
=tum, qui prononcés soluitum et voluitum,
ont pu facilement devenir solūtum, vo=
=lutum. Des anciennes formes cavitio,

fautor, navita, s'est formée par la suppression de la voyelle suivante V, et par le changement de cette dernière consonne en u, cautio, fautor, nauta: de même de aviceps est venu auceps, de avicella[#] aucella ou aucella; neve devient neu; sive devient seu; et on trouve sur les anciens monumens Cauneas pour cave-ne-eas.

\# C'est de là qu'est venu le vieux mot français oiselet./.

Nous avons parlé précédemment du rapport de la lettre v avec la labiale B. ce rapport est encore prouvé par les mots où B est remplacé par u, puisque dans ces cas u est le représentant de V. ainsi aufero et aufugio, sont pour les primitifs Abfero et Abfugio. sur ce changement de ab en au, voyez Cicéron: orator: 47, § 158; et comparez quintilien I, V, §. 69. Aulugèle au contraire nuits attiques l. XV. ch. 3. compare à tort le au des latins avec le mot grec αὖ. Comparez aussi le passage de Priscien (p. 560), cité à propos des rapports de B, F, V, dans l'article de la consonne B.

le V se trouve en latin dans des mots qui en grec n'ont pas le digamma, ce qui ferait supposer que dans l'antiquité

de la langue grecque, ils étaient précédés
de ce signe qu'ils ont gardé dans le la-
-tin. Ainsi: ἦρ, ver; ἴς* vis; ὄϊς, ovis;
βόες, boves; οἶκος, vicus; οἶνος, vinum;
ἐσθής, vestis; ἔντερον (dans Callima-
-que γέντερ), venter; νέος, novus;
ἰταλός vitulus; ἔξος, visus (p. vixsus
vexsus les lettres ont été déplacées.)
ὄχλος, volgus et vulgus; ὕλη, sylva;
ἴον, viola; εἴκατι en Dorien, vigenti
(en insérant une nasale) le radical
grec ἰδ, en latin video (et dans l'an-
-cien dialecte des goths, vers la moi-
-tié du 4e siècle: veitad); ἐμῶ, vo-
mo; ὠὸν, ovum; αἰὼν, ævum; ἐρύκω,
verrunco; νᾶες, naves; κληΐς, clavis;
ταὼς, pavus et pavo; δαὴρ levir; δῖος,
divus; λαιὸς, lævus; λεῖος, levis; ῥέος
(ῥεῖος), rivus; βιῶ, vivo; Δάος, davus;
Ἀργεῖος, Argivus; Ἀχαιὸς, Achivus.
les latins dans ces mots ont gardé une
forme plus ancienne que le grec; mais
il n'est pas prouvé que les grecs n'aient
point eu un signe pour représenter ce
1er. Voyez dans le cours de gramm.
grecq. l'article Digamma.

* Odyssée. ch. 11. v. 409: « ἱερὴ ἲς Τηλεμάχοιο. »

66v

Dans notre prononciation, nous donnons au v latin, la même prononciation, qu'au v français. Mais plusieurs passages des anciens grammairiens semblent établir que la prononciation du v se rapprochait davantage de celle du u. cette assertion paraît prouvée par le changement si fréquent de u ou v, de v en u, et par la comparaison des mots grecs suivans dans lesquels le v latin est écrit ου: ainsi Varron-is, Οὐάῤῥων; venusia, Οὐενουσία; lavinium, Λαουΐνιον; Octavius, ὀκταουΐος; Scaevo=la, Σκαιουόλας: D'où on pourrait con=clure que le v latin avait au moins dans les exemples cités un son ana=logue à celui du W Anglais, Ce=pendant si on se rappelle d'autres passages des anciens grammairiens qui attribuent à V le caractère d'une consonne forte, et si on pense de plus que V et B se confondent très fréquemment et qu'enfin le V latin n'est pas représenté moins souvent en grec par B (prononcé sans doute à la manière des modernes),

que par οὐ, par exemple : dans βάῤ=ῥων, βέῤῥης, λίβρος ; on sera conduit à reconnaître que la prononciation la plus fréquente du v latin était celle que nous lui attribuons nous mêmes dans notre langue ; mais il faudra en même tems admettre qu'il pouvait se trouver des cas où elle se rappro=chait de celle du double W des Anglais.

Consonne X. Quelques gram=mairiens anciens pensent que la forme du X latin est dérivé du Ξ, par le renversement des lignes qui composent cette lettre, de sorte que le X en latin se trouve représenté par le signe qui en grec est appelé χι : s'il en est ainsi, on peut remar=quer qu'il y a entre le X latin et le X grec, la même relation qu'en=tre le P latin et le P grec. D'un autre côté le grammairien Grote=finque considère le X latin, com=me emprunté au signe X, qui exprime le nombre dix dans la numération des Etrusques. De

67v

même que le ξ grec appartient à la partie moderne de l'Alphabet; de même X dans l'alphabet latin est une lettre récente comparativement, et elle est la dernière de toutes puisque Y et Z sont des lettres véritablement grecques. Toutefois c'est à tort que Priscien (p. 5410) paraît conclure de sa position à la fin de l'Alphabet qu'elle est d'invention moderne. "X novissimè à latinis assumta, post omnes ponitur literas, quibus latinae dictiones egent." Car le X latin est au moins plus ancien que le G qui ne se trouve pas dans la columna rostrata, tandis que "x" y paraît dans "exemet, maximos, exfociont." Par là se trouve se trouve suffisamment réfutée l'opinion d'Isidore de Séville (orig. I, 4.) et de Petrus Diaconus (p. 1582) qui pensaient que le X n'avait pas été employé avant le siècle d'Auguste. on peut citer comme dernière preuve du peu d'exactitude de cette opinion qu'on lit dans la

cinquième inscription des Scipions
„ saxsum „ dans le Senatus consulte de
Bacchanalibus „ exdeicendum, exdeica-
-tis „. Varron, de L. L. VIII, 31, Ciceron,
Orator XLV, §, 153, la considèrent com-
-me une consonne proprement latine;
et Ciceron, de Natura Deorum XI, §, 37,
pour trouver 21 lettres dans l'Alpha-
-bet latin doit y donner nécessaire-
-ment place à la consonne X. Cette
consonne est considérée par tous les
grammairiens anciens comme une
double; et il n'y a aucun doute que
la seconde partie dont elle est compo-
-sée ne soit une s; quant à la pre-
-mière partie, l'étymologie fait re-
-trouver dans le plus grand nombre
des cas un c ou un G. ainsi dixi,
dico; lux, lucis; pix, picis; rexi, rego;
anxius, ango.

Consonne Z. cette consonne se
distingue de toutes les autres, en ce
qu'elle ne se trouve dans aucun
mot, originairement latin, mais
seulement dans les mots grecs et
dans quelques noms empruntés

à des langues étrangères, comme Zama, Mezentius. Il n'est pas facile de déter=
=miner l'époque de son introduction dans la langue latine suivant Velius Longus (2217) elle aurait été employée dans les chants des saliens. Il est très vraisemblable que vers la fin de la république, on en faisait généralement usage. On peut consulter sur cette lettre le passage de Cicéron, orator, 48, § 160. La valeur de cette consonne était en grec identique à ce qu'on obtient en français par la réunion du dz, ou du d avec une sifflante adoucie. Il est également à peu près démontré que Z devait avoir le son très doux du Z français après la suppression du d; cette dernière opinion résulte d'un passage de Ve=
=lius Longus page 2217, suivant Martianus Capella livre III p. 57. le Z était le résultat de la réunion de t et de s; ce qui semble appuyer cette opinion, c'est le passage suivant du même auteur: „ Z idcircò Appius Claudius detestatur, quod dentes mor=
-tui, dùm exprimitur, imitatur. „

le plus grand nombre des grammairiens considère Z comme une lettre double, et il devait en être ainsi lorsqu'en pro=nonçant on faisait entendre d et s, ou t et s. Cependant Velius Longus dans le passage cité plus haut, refuse à cette consonne la valeur d'une lettre double : c'est ce qu'on ne peut admettre qu'en supposant que Z avait en latin, le son du Z français, son simple et qui n'est qu'une nuance de la sifflante. De même que dans les divers dialectes de la langue grecque on voit deux con=sonnes dont se compose Z se diviser et s'écrire à part, de même Z latin est dans les anciens monumens sou=mis aux mêmes changemens : ds ou sd remplacent Z ; ainsi on trouve, Mesdentius et sdephorus (Zephirus) : Z est également remplacé par s ; suivant Priscien (page 561) Setḥus (pro Ζῆθος) aurait été le nom pri=mitif du Z ; et l'on sait que Sa=guntum est dérivé de Ζάκυνθος ; dans Plaute zona est écrit sona.

répond souvent à un double

ss, ainsi qu'on peut le reconnaître en com=
=parant un grand nombre de mots latins
avec les mots grecs correspondans. Velius
longus (p. 2216.) cite, pour Mezentius,
Messentius. Les verbes grecs en ζω pren=
=nent sso en latin et dans les Dialectes
Dorique et Eolique: μύζω, musso; ἀττικίζω,
atticisso βαδίζω, badisso κροταλίζω, Cro=
=talisso μαλακίζω, malacisso. Le Z latin
a une analogie marquée avec d; ainsi on
peut comparer: βάζω, vado; σχίζω, scindo;
τρίζω, strido; ἕζομαι, sedeo. Priscien (page
561) dérive avec raison « odor » de ὄζω,
de même que le latin « oleo » de la forme
ancienne « odeo ». Plusieurs des mots grecs
que nous venons de citer ont même des
formes où le Δ se rencontre, ainsi:
καθεδοῦμαι, ἕδος, ὄδωδα, βάδος, πέφραδον
(de φράζω.) On peut rapprocher de ces
faits, l'observation qu'en Eolien Z et A
(Zα) étaient employés pour Δια, ainsi:
καρζά, attiq. καρδία; ζαβάλλω, pour
διαβάλλω, et plusieurs autres mots dans
lesquels la syllabe initiale ζα ne doit
s'expliquer que par δια. Ce changement
de δια en ζα s'explique facilement, si on

admet que le za avait le son du français ze; par exemple au lieu de Diaconus, dire Zaconus ou Saconnus. D'un autre côté, il paraît que ce changement de dia en za n'avait pas lieu absolument, ni dans tous les cas; car Servilius sur Virgile, georgiques II. V. 216 dit positivement en parlant du mot Media: „ di sine sibilo proferenda est: graecum enim nomen est et Media provincia est." Il résulte évidemment de cette remarque que de même que ti devant une voyelle perdit avec le temps sa prononciation propre, et admit une sifflante; de même D dans la syllabe di devant une voyelle (au moins devant a) prit la valeur du Z: ainsi dans Media (de Medius) (grec μέση, Italien Mezo), le D était vraisemblablement prononcé avec un son sifflant que le Δ a encore dans le grec moderne. En outre il y a entre dia (grec moderne) et tia; le même rapport qu'entre D et T: l'un est la douce de l'autre.

Le Z a également une analogie marquée avec le J: et cette analogie s'explique par celle qu'on reconnaît

70v

le Z et le S français. Diomède (p. 417) cite comme exemple du rapport des deux lettres entre elles, le grec Ζεύς, qui joint à πατήρ dont en latin Jupiter: nous avons ajouter Ζάνω et juno.

Changemens des Prépositions en Composition.

Lorsque les prépositions sont jointes en composition avec d'autres mots, substantifs, adjectifs ou verbes, elles subissent des changemens qui en dénaturent les finales, ou qui modifient le commencement des mots auxquels elles sont jointes. Les observations suivantes sont destinées à faire connaître les plus importans parmi ces changemens. Nous examinerons successivement chacune des prépositions et par ordre Alphabétique.

1. AB, A, ABS.

1° La forme primitive de cette préposition celle qui se rapproche le plus du grec

ἀπὸ est AB : devant les voyelles et devant le plus grand nombre des consonnes cette préposition ne subit aucun changement ; ainsi on dit : abavus, abeo, abire, abominor, abundè, ab hinc, abbrevio, abdico, abgrego, abjudico, abluo, abnuo, abmitto (Plaute) abpatruus, abrado, absolvo, absumo. La préposition ab subsiste également dans abfui, abfore, abfuturus, que l'on trouve quelquefois écrits, Afui, Afore, Afuturus. Mais le B de la préposition se change en u dans Aufero, Aufugio.

2° La seconde forme de la préposition, A est employée devant m et v : amens, āmando, amolior ; aveo, averto, avoco : on cite, il est vrai dans les lexiques les formes abveo, abverto, et abvoco ; mais il y a tout lieu de croire que ces formes appartiennent à la langue ancienne : c'est au moins ce qu'on peut conclure de Quintilien XII, 10, § 22 ; où il cite comme forme ancienne abversus (abvorsus,) pour aversus.

3° La troisième forme ABS est usitée devant C, Q, T : ainsi abscondo,

absque, abstergeo. ABS, perd le B devant P, dans aspello et asporto, formes qui sont confirmées par Priscien (page 99.) nous remarquerons plus bas la même suppression de b dans os et sus, pour obs et subs.

II. Préposition AD.

Cette préposition subsiste devant les voyelles sans aucun changement: ademo, adæstuo, adeo, adibo, adoro, adurgeo, adhæreo: à l'exception du mot atavus pour adavus: ce qui prouve que c'est la préposition ad qui forme la première partie de ce mot, c'est l'existence de la même préposition dans adnepos qui exprime dans la ligne descendante le même dégré de parenté que atavus dans la ligne descendante; et de plus c'est que les grecs le traduisent par ἐπίπαππος (ἐπὶ correspond parfaitement à ad) AD subsiste également sans changement devant D, J, V dans adduco, adjuvo, adveho. Devant les autres consonnes C, F, J, L, M, N, P, R, S, T. AD peut rester sans changement: mais le plus souvent D s'assimile à lettre suivante. Les

grammairiens varient seulement sur le plus ou moins d'étendue qu'il faut donner aux cas d'assimilation.

III. AMBI, AMB, AM.

Ces diverses formes d'une même préposition dérivent du grec ἀμφώ. leur forme primitive est ambe. ainsi Varron (De l. l. VI. 3.) dit en parlant des mots ambages et ambiri: " profectum à verbo ambe, quod est in ambitu et ambitioso. "

De ambe vient am; et am suivant la consonne qui suit se change en an: il paraît que dans l'ancien latin ces deux formes étaient employées comme prépositions isolées. Charisius (page 204) compte am au nombre des prépositions qui régissent des cas, et donne pour exemple: " am segetes " mais d'après le texte de Festus * au mot amsegetes, on peut croire qu'il faut réunir am à segetes et n'en faire qu'un seul mot, comme amplector. De même dans Macrobe, (Saturn. I, 14) on lit: " Cato in originibus an terminum, id est circa terminum. " mais on trouve

* C'est ainsi que dans le 18e chant de l'Iliade, vers 278. " στησόμεθ' ἀμ πύργους " il faut nécessairement écrire d'un seul mot ἀμπύργους. voyez du reste la note suivante.

dans Festus en un seul mot antermini. le changement de la nasale m, selon la nature de la consonne suivante semble prouver que an ou am devait s'unir intimement avec le mot

Ambe avec le changement de e qui se trouve dans ambidens et quelques autres mots anciens.

Amb est usité devant une voyelle dans ambigo, ambarvalis. quelques grammairiens regardent à tort ces mots comme formés de am avec l'insertion de b euphonique comme cela a lieu pour D dans Redeo.

Am ou an est très rare devant une voyelle. On trouve an devant h dans anhelo. Am devant une consonne se trouve dans amplector et amputo dans amburo*. Devant C, Q, F, le m de am devient n, par exemple dans anceps, anquiro, anfractus.

IV. Antè ANTÈ.

Cette préposition reste sans changement devant une consonne excepté peut être dans anticipo et dans antisto. Dans les anciennes formes antidhac, antideà,

* Pour le verbe amburo, on n'est pas d'accord sur la manière dont il est formé. Doit-il se décomposer en amb-uro ou bien en am-buro: cette dernière décomposition n'est pas la moins probable: le verbe buro, quoique il ne se trouve plus dans le simple est assez confirmé par l'analogie de buro avec le πυρ des grecs et surtout par le mot bustum qui est resté en latin.

antideà, e est changé en i après l'in=
=sertion du D: dans antea, l'E de la
préposition disparait par l'Ellision.

V. CIRCUM: Circum.

D'après Papianus ad Cassiod. (p. 2294.) circum perd son m dans la prononciation, mais non dans l'écriture.* Priscien (p. 567) dit de même que dans la prononciation circumeo et circumago perdaient leur m. Devant les consonnes m ne subit aucun changement.

*" Praterea circumeo et circumago, et similia non paterentur elisio=nem m à pronuncia=tione, si transiret in sequentem syllabam m." Priscien. liv. II. De Syllabâ.

VI. CUM: cum.

La préposition cum qui dans un grand nombre de monuments anciens s'écrit com, était toujours employée sous cette forme en composition.

Devant les voyelles le m de com dis=paraît fréquemment: ainsi coacervo, coeo, coopto, coire, coegi, cohæreo, cohibeo. L'hiatus qui résulte de cette réunion de voyelle est dans un grand nombre de cas sauvé par la contraction, ainsi cogo (coago), cogito (coagito). Cependant le m de com subsiste dans comedo, comitia, comes, comitor. Dans comburo,

Priscien (p. 556) considère le b* comme attiré par la nasale labiale; et il analyse comburo en com-b-uro. Mais comme nous l'avons fait remarquer pour le mot amburo, il ne serait pas impossible que le primitif (inusité) fût réellement buro (de πῦρ) et conservé dans bustum.

M reste sans changement devant les consonnes P, B, M (c. à. d.) devant les lettres de même ordre qu'elle: combibo, compono, commuto. Devant L, N, R, M se change en vertu de l'assimilation, dans colligo, connecto, corrumpo. Cependant on trouve fréquemment sur les monuments M changé en N devant L et R: conligo et conrumpo. Devant les autres consonnes M devient également N, considero, conduco, confero, congero, conjungo, conquiro, conseco, contraho, convinco.

Dans les cas où cum change son M en N, cette dernière nasale disparaît souvent devant S: ainsi dans la troisième inscription des Scipions,

*: Et ce fait qu'une nasale peut souvent attirer une lettre de l'ordre auquel il appartient est prouvé par beaucoup d'exemples, et entre autres par le grec ἀνήρ ἀνέρος, où l'ε disparaît et est remplacé par un δ, ἀνδρός. Le Δ ne fait point dans ce mot partie du radical; car le mot Nero, qui signifie dans le vieux dialecte Sabin « homme brave » (vir) et nara qui a la même valeur dans les langues orientales, prouvent que dans ἀνήρ le seul ν fait réellement partie du radical; les grecs ont seulement ajouté un préfixe.

Consul est écrit Cosol : Dans le Sen. cons. de Bacchanalibus, on lit cosolo=retur pour consuleretur. Dans les inscriptions de Grutter, on trouve co=sentia pour consentia, costitit pour cons=titit.

Il faut remarquer qu'en Italien la même suppression a lieu devant sc, st, sp : dans coscienza, coscripto, cos=pecto, cospirar, costar et costructo.

La même suppression de n a lieu dans cognatus et dans cognoscere. Car en latin chaque fois qu'une pré=position se joint au mot natus, le radical primitif gna reparaît : ainsi dans agnatus ce n'est point le d de ad qui est changé en g ; on ne saurait comment en rendre compte : le d a disparu et le g de l'ancien gnatus a reparu. Dans Plaute, capteivei, v. 870 : « meum gnatum. tuom gnatum. » ce radical gna vient du grec γέν (ος) γίγν (ομαι) : de même pour cognoscere, gnoscere vient du grec γιγνώσκω : Port Royal cite gnovi dans Ciceron.

VII. DE; dē.

Cette préposition subit les changemens suivans: Devant une voyelle elle s'a=
=brège, Děundè - děhisco - děorsum; (après la suppression du r de devor=
=sum; devant un i, de subsiste, et i: et i disparait, demo de De-imo, Debeo de de-hibeo pour habeo, "avoir en moins" de-habeo)

VIII. DIS. DI: dis: dī.

Cette préposition usitée seulement en composition change son s en R dans dirimo pour disimo. Devant les conson=
=nes l'usage admet à peu près indiffé=
=remment tantôt dis tantôt di. Suivant Priscien (page 871) dis doit s'em=
=ployer devant C, J, P, S, T, dans discondo, disjectus, disputo, dissentio, dis=
=traho. S s'assimile devant f dans differo, diffundo, diffido. Di est employé devant les autres consonnes: diduco, digero, diluo, dimitto, dinnumero, dirno.
Les observations qui semblent résul=
=ter des nombreux passages des grammairiens, relativement à cette préposition peuvent se résumer comme

il suit :

1° dis est employé devant C, P, Q, T, et devant S suivi d'une voyelle, comme dissilio, dissocio, excepté dĭsertus pour dissertus, mais quand le S du mot suivant est suivi d'une consonne di est préféré : discindo, dispergo, dispicio, disto, distinguo.

2° L'assimilation fait disparaître S de dis devant F.

3° di est employé devant b, d, g, l, m, n, r, v.

4° dis se trouve devant S dans disjicio et disjugatus.

IX. E. EX : e. ex.

la forme ex s'emploie devant les voyelles dans exaspero, exedo, exigo, exoro, exuro, exibeo, exhortor.

Devant les consonnes ex s'emploie dans les mêmes cas que dis, c. à d. devant C, P, Q, S, T ; et avec assimilation devant F ; E, comme Di, est usitée devant les autres consonnes, B, D, G, S, L, M, N, R et V : exemples : excolo, expendo, exquiro, exsequor extendo ; effingo ; ebibo, edito, ejicio, egero, elido, emitto, emarro, erigo, evoco.

75 v

X. In, Indu et Endo. IN.

La préposition In ne souffre aucun changement devant les voyelles: inabruptus inæquo, inebrio, inoculo, inuro, inhabito, inhio: il en est de même de négatif, dans inæqualis, iners, inimicus. In reste également sans altération devant les consonnes C, D, F, G, J, N, Q, S, T, V. N se change en M devant P, B, M, dans imprimo, imberbis, immitto. L'assimilation a lieu devant L et R, illudo et irritus. N disparaît devant gn dans ignosco. ignobilis, ignominia, ignavus, ignoro et ignarus.

Les deux formes vieilles Indu et Endo sont employées en composition pour in: on trouve Endo et indu sans changement dans les mots anciens Endoitium, pour initium, endoceptus pour inceptus, endogredi pour ingredi, endojacio pour injicio, endoperator pour induperator pour imperator. (in-parator, parare.) Festus au mot industrius, lui donne pour forme ancienne Endostruus, et dérive ce mot de endo et de struere: étymologie très vraisemblable. Le u final de indu se change en i dans

indigena pour indugena: u élidé dans indigeo pour induegeo (à moins que l'u ne soit changé en i, et que le e soit élidé) indipiscor pour induapiscor; indoles qu'on écrit aussi indules, que les grammairiens dérivent de indu et de oleo; Induciæ de indu et otium.

XI. INTER. Inter.

Cette préposition subsiste sans changement devant les voyelles et les consonnes excepté dans le mot intelligo ou intellego pour interlego.

XII. NE. ne.

Ne reste sans changement dans nefas, nequeo, neque. L'e est supprimé dans nunquam, nusquam. Ne entraine la suppression de la consonne et de la voyelle qui la suit dans nemo pour nehemo.

XIII. OB. OBS.

Devant les voyelles, ob ne souffre aucun changement obambulo, obeo, obitor, obovior, obumbrat, obhœresco. ob reste sans altération devant D, J, L, N, R, S, T: obdo, objicio, obligo, obnitor, obrepo, obsequor, obtero. B dans

75v

OB est souvent assimilé à la lettre suivante devant C, F, G, P : plus rarement devant M, exemples : occido, occumbo, offundo, offero, oggero, oggannio, oppono, opprimo, ommentans (dans Festus, de ob et mantare pour manere). OB subsiste devant V dans obvius, obversus, obvolvo, obvenio, obversatio ; B disparaît dans omitto pour ommitto, obmitto.

La seconde forme OBS qui se rattache à OB, comme ABS et EX se rattachent à AB, et ex, est limitée à un très petit nombre de mots : par exemple obsolesco que Priscien (p. 872) dérive avec raison de obs et oleo ; et dans ostendo pour obs-tendo. Avec la suppression du B ; comme dans asporto pour abs-porto : obscenus qu'on dérive de obs-cano ou de obs-cœnum suivant le sens qu'on y donne

XIV. PER.

Cette préposition ne souffre d'autre changement que celui de l'assimilation devant la lettre L : par exemple, suivant Priscien (p. 871), dans Pellego, Pelluceo,

Pellicio. R est supprimé dans pejero pour perjuro.

XV. POST.

Cette préposition ne subit aucun changement en composition soit devant les voyelles, soit devant les consonnes. le ST est retranché dans un petit nombre de mots anciens avec allongement de la voyelle O. ainsi Pomœrium ou pomerium est suivant la dérivation exacte de Varron (de ling. lat. IV, 32.) et de Tite-live (1, 44 des extraits), composé de post et de murus. de même Cicéron (orator 47) cite le mot pomeridianus, qui n'est autre chose que le mot plus usité post-méridianus.

XVI. Cette préposition ne subit devant les voyelles d'autres changements que l'abrégement de la diphtongue. Dans quelques exemples, et notamment dans Prœhibeo usité avec cette quantité dans Plaute.

XVII. PRO.

Cette préposition qui n'est autre chose que le grec πρὸ, abrège quelques fois la voyelle en composition dans les

77v

car déterminée par les passages suivants des grammairiens: Autugelle, N. A. 11, 17. Priscien p. 996. Valerius probus 1429. „ Alibi enim longa, alibi brevis invenitur, est opera pretium edocere, quando brevis debeat, quando longa constitui, si hanc praecedentem syllabam secuta fuerit altera syllaba natura longa; necessario prior corripitur, ut in lucretio: (de R N. VI, 6.) „ Omnia veridico qui quondam ex ore prŏfudit. „ At quum positione syllaba longa fuerit consecuta, frequenter producitur, in verbis sine participiis: — (Aen. XII, 280.) „ Prōcurrunt Laurentum: hinc densi rursus inundant. „ Papirianus apud Cassiodorum: 2294. „ Pro praepositio, quum sit naturaliter longa, interdum in compositione corrumpitur: partim correptione, ut proavus, partim assumtione literae D, ut prodest, proditur, prodigus interdum integra est et ipsa, et pars cui conjungitur, ut procuro: sequentibus i et v, cum pro consantibus sunt, nonnunquam literam perdit, aut mutat; ut providens; aut adsumit, aut corripitur

=ripitur, id, profertur." — Beda p. 2342.
(c'est le même texte que le précédent.)
Devant les voyelles l'hiatus qui résulte de la rencontre de o avec une voyelle est sauvé, la plupart du temps, par l'insertion d'un d : ainsi prodeo représente pro-d-eo; prodigo de même pro-d-ago. Ajoutez les formes prodest, prodesse. PRO entraine quelquefois en composition une modification dans le mot qui le suit : ainsi prorsus est pour proversus; prudens est pour providens.

XVIII. RE.

Cette préposition quand elle est jointe en composition avec un mot commençant par une voyelle, reçoit l'addition de la lettre euphonique D, à l'exception d'un petit nombre de cas, exemples : redarguo, redeo, redintegro, redoleo, redundo, redhibeo. C'est par suite d'une contraction que rursus est dérivé de revorsus. Dans un grand nombre des cas la consonne initiale du mot qui suit re, est redoublée; ainsi : reddo, reppuli (de repello.) rettuli, relliquiae (de relinquo), repperi (de reperio).

78 v

XIX. SUB.

Cette préposition subsiste sans changement devant les voyelles: subabsurdus suberro, subigo, subhorridus, suboriot; suburbanus. Le B disparaît dans sursum, pour subversum et subvorsum. Sub reste sans changement devant les consonnes B, D, J, L, N, S, T, V, R. Subbibo, subdolus, subjicio, sublimis, subnixus, substerno, subrigo, subvebo. L'assimilation a lieu devant C, F, G, M, P: succedo, succumbo, succurro, sufficio, suffero, summitto, summoveo, supparo, suppono, suppeto. B disparaît, et est remplacé par s dans sustineo. B disparaît également devant s dans les mots suivans: suspicio, suspicor. Il subsiste toutefois dans d'autres mots, comme subscribo, substruo, substractus.

XX. SE.

Dans l'ancienne latinité cette préposition était séparable, par exemple dans les locutions se fraude, pour sine fraude, et même avec l'addition d'un D, sed fraude. Se, se trouve devant une voyelle, après la suppression du V dans

seorsum pour seversum. Dans seditio, le d est inséré pour éviter l'hiatus entre se et itio. SE est d'un emploi très fréquent devant les consonnes: securus, sejungo, semoveo, separo &c.. Se reste sans changement à quelques exceptions près, comme socors pour secors (sine-corde), que l'on trouve au reste dans Festus, ainsi que sobrius pour sebrius (se-ebrius)

XXI. TRANS.

Cette préposition ne subit aucun changement devant une voyelle: transadigo, transeo, transigo. Devant la consonne elle perd le plus souvent n et s, et allonge l'a de tra, ce qui a lieu comme nous l'avons remarqué dans Po au lieu de Post. ainsi on dit traduco pour transduco, trado, trajicio, trano. Devant une s, le n subsiste, mais le s disparaît par l'élision: ainsi transilio (trans et salio), transcribo (pour trans-scribo).

XXII. VE.

Ve subsiste sans changement dans le petit nombre de mots où elle se trouve: vecors, vesanus, vejovis.

Chapitre III.

Des Noms.

Nous diviserons les observations que nous présenterons sur les noms en trois sections :

I. Genres.

II. Déclinaisons régulières ;

III Déclinaisons irrégulières

I Sect. Des Genres.

§. 1. Masculins. Règles générales.

Tous les noms qui désignent exclusivement des êtres du sexe mâle sont masculins ; cette règle comprend :

1°. les noms propres d'hommes : comme Scipio, Marius.

2° les noms appellatifs qui ne conviennent qu'à des hommes ; tels que pater, frater.

3° les noms de nations et de peuples, Persa, Tros.

4° Certains noms qui quoique comprenant l'un et l'autre sexe, ne se joignent cependant jamais qu'à un adjectif masculin ; par exemple homo, signifiant un individu de la race humaine, fur, voleur. le nombre de ces mots est assez considérable

en latin, voici les principaux:

Terminaisons en a: advena, accola, indigena, scriba, agricola, verna.

— en o. Capo, homo, latro, prædo.

— en l. Pugil, exul.

— en r. Fur.

— en s. Cocles, Eques, pedes.

— en x. Opifex, Artifex.

Tous ces noms peuvent s'employer en parlant des femmes. Cependant on ne les trouve jamais avec un adjectif féminin, cette observation n'est point contredite par les exemples suivans, tirés l'un de suppliciis, In Cicer. ad famil. IV. 5: " quoniam homo nata fuerat ". l'autre de Plaute, Penul. V, IV. 67: " Fures estis ambæ "; le troisième de Térence, Eunuch. II, III, 23 (V. 261): " si quæ est paulò habitior, pugilem esse aiunt ". Dans ces exemples homo, fures, pugilem, sont employés comme des attributs, dans lesquels l'esprit ne considère pas le genre, et on n'est pas en droit d'en conclure qu'ils soient du genre féminin.

6.° les noms des Dieux payens, comme Jupiter, Mercurius, &a. Il faut remarquer que les noms de Dieux, gardent leur

80 v

genre propre, même lorsqu'ils sont employés figurément pour exprimer la chose à laquelle ils président, par exemple; Mars pour bellum, Bacchus pour vinum, Vulcanus pour ignis. — Il en est de même des noms de Déesses: Cérès pour frumentum, tellus pour terra, Laverna pour fur.

6°. Les noms des animaux du sexe mâle, tant les noms appellatifs que les noms propres, comme equus, Bucephalus. Il faut remarquer que certains mots qui désignent des actions ou des états propres à l'homme, gardent, lorsqu'ils sont employés figurément (τροπικῶς) pour l'homme même, le genre qu'ils avaient auparavant. ainsi operæ au lieu de operarii; vigiliæ pour vigiles; copiæ pour exercitus, restent féminins. Servitia pour servi, matrimonia pour matronæ ou uxores (dans Justin III. 8.) restent neutres. Il faut regarder comme rentrant dans ces observations les mots mancipium, scortum, postibulum, qui quoique s'appliquant dans un sens détourné aux hommes et aux femmes, gardent cependant leur genre primitif qui reste neutre.

§. Féminins. Règles générales.

Tous les noms qui ne conviennent qu'à des individus du sexe féminin ou qui peuvent s'y rapporter par analogie, sont du genre féminin.

1° Les noms propres de femme, comme Cornelia, Andromache.

2° Les noms appellatifs qui ne conviennent qu'à des femmes, mater.

3° Les noms substantifs de nations et de peuples, qui désignent les femmes comme Troas, troyenne; Sicelides, siciliennes.

4° Les noms des déesses de l'antiquité, des Nymphes, des Muses, des grâces, des furies, des monstres représentés avec des figures de femmes: Venus, Arethusa, Clio, Aglae, Alecto, Siren, Sphinx.

5° Les noms des animaux du sexe féminin, tant appellatifs que noms propres: Equa, Thoe (la coureuse, nom d'une Cavale.)

§. 3. Genre commun.

Tous les noms qui avec une terminaison unique conviennent aux deux sexes, de manière qu'appliqués à un être mâle, ils sont masculins, à un être femelle, féminins, sont appelés

87v

du genre commun; ainsi hic et hæc parens, père et mère; hic et hæc canis, chien et chienne. Les noms communs sont: conjux, parens, infans, patruelis et hæres, affinis, vindex, judex, dux, miles et hostis, augur et antistes, juvenis, conviva, sacerdos; adolescens, Munique-ceps, vates, civis, auctor; custos, nemo, comes, testis, sus, bos, canis, interpres, cliens, princeps, præs, martyr, obses, satelles (qui est féminin dans Cicéron, De divinat. 1, 47. c'est le premier vers de la comparaison si connue du combat de l'aigle et du serpent:

„ Sic Jovis altisoni subito pennata satelles
„ Arboris è trunco serpentis saucia morsu....")

et index." (qu'on trouve également fémi=nin dans Valère maxime II. 5.
„ Antiquorum simplicitas certissima index„) ——

Quelques observations sont nécessaires sur les noms ci-dessus énumérés. plu=sieurs de ces noms sont de leur nature des substantifs, comme bos, sus, canis; d'au=tres sont plutôt des adjectifs, comme patruelis, adolescens, conviva, princeps; lesquels ne paraissent pas naturellement

susceptible du genre féminin, mais qui le reçoivent par suite de l'ellipse du mot féminin on doit de plus distinguer l'usage de la poésie de celui de la prose. ainsi Stace. Theb. IX. 629, a pu dire: „ Sémque augur cassa futuri! „ et Ovide, hérod. XI. 48: „ et nova miles eram. „ mais il est douteux que de pareils exemples puissent faire loi dans la prose. ajoutons que les anciens grammairiens tels que Charisius, Priscien, Nonius, ont mis au nombre des noms communs, puer, socius, nepos et Deus.

Un grand nombre de noms d'animaux qui comprennent dans un seul mot le nom des deux sexes, reçoivent leur genre de leur désinence. ainsi hic elephantus, hæc vulpes, hic passer, hæc aquila, hic salmo, hæc balæna. les grammairiens appellent promiscua, „ ἐπίκοινα „ les noms de cette espèce qui comprennent un grand nombre de dénominations d'animaux sauvages, plusieurs noms d'oiseaux, presque tous les noms de poissons et d'insectes, espèce d'êtres dans lesquels on reconnaît difficilement ou on remarque

Juvén. S. VI. 7n. „ Turbavit nitidos extinctus passer ocellos „. Ausone, „ Lorîceto squamosus pectore salmo. „ le saumon —.

rarement la différence des sexes. Chaque fois que l'on veut désigner d'une manière précise l'un et l'autre sexe, on emploie le plus souvent les mots mas et femina.

Les noms des mois et des vents en latin sont masculins Aprilis, aquilo: Il faut remarquer que tous les noms des mois et plusieurs noms de vents sont plutôt des adjectifs que des substantifs.

Le plus grand nombre de noms de fleuves et de montagnes sont masculins comme Tiberis. Cependant plusieurs noms de fleuves et de montagnes terminés en a, e, um, x, reçoivent le genre de leur désinence matrona, la Marne, Lethe, Styx, Aetna, Rhodope sont féminins: Plemmyrium est neutre.

L'as et ses divisions à l'exception de uncia sont masculins. Il en est de même des composés de l'as: ainsi, bes (les 2/3 de l'as ou 8 onces): semis ou semissis (1/2 as ou 6 onces); triens (1/3 as, ou 4 onces); quincunx (cinq onces); Decussis (dix as) Centussis (cent as). Uncia seule est du féminin avec ses composés et entr'autres semuncia (demi-once).

En général sont féminins les noms de villes, de pays et des Iles, parceque pour ces deux espèces de mots le nom générique terra est sous entendu : ainsi Roma, Carthago, Persis, Britannia. Dans ces mots ainsi que dans un très grand nombre d'autres, la terminaison est d'accord avec le mot sous entendu. Cette règle s'applique surtout dans sa plus grande généralité aux noms de pays et de villes qui paraissent masculins, quant à la désinence, et tout en réalité féminins : De ce genre sont plusieurs noms en us et en os, 2ème déclinaison et en n de la 3ème... Exemples : Aegyptus, Corinthus, Samos, Pylos, Trezen, Eleusin et Lacedaemon.

Les autres noms de villes et peut-être de pays, s'il en existe, prennent le genre de leur désinence, au moins dans le plus grand nombre de eux ; ainsi, Masculins : hippo, Taras, Adragas ; neutres : Lundinum, Zeugma, Praeneste, Coere, Albion, Ilium. Cependant Ovide, heroïde 1, 1, et Métam.

XIV. 466, emploie Ilionwau féminin. la même observation doit s'appliquer aux noms qu'on ne peut employer qu'au pluriel: Parisii, Athenæ, Gades.

On peut donner comme exception à la règle tirée de la désinence quelques noms neutres comme Argos. les noms Marathon, Pharsalus, Abydos sont le plus souvent féminins. par exemple, Ovide Métamorph. VII, 434. Lucain VI. 350. Ovide heroïde XVIII. 127. On trouve cependant quelques uns de ces noms au masculin. Ainsi, Stace Theb. V 421: „ hic et ab asserto nuper Marathone superbum Thesea.„: le même, ibid. XII. 617. „ et nondum Eoo clarum Marathona triumpho.„ Tite Live XXIII. 34. „ Pharsalo excepto„ Virgile, Georgiq. I. 207. „ et ostriferi fauces tentantur Abydi„. Ausone, Epist. IX. 29: „ hellespontiaci Abydi„

„ Vel Suame Sestos, vel tumes Sumat Abydos.„ —

Les noms de villes en us de la troisième déclinaison sont presque tous masculins comme „ Pessinus, Selinus. Ciceron de harusp. respons. 13: Pessinuntem violatum„. Tite-

- live XXXIII. Chap. 20: " Selinunte recepto ". Silius Italicus: VIII. 634. " Calaber Sipus ". Pontus nom de pays en Asie et en Europe; Jason, nom d'une petite île sur les côtes de la Calabre. ainsi Lucain II. 627. " Spumoso Ca=laber perfunditur Aequore Jason. " Silius Italicus VII. 470. Cunes dans Tite-live XXX. 9. " Occupat relictum Cuneta "; il ne se rencontre guère qu'au masculin. Canopus employé au fé=minin par le seul Pomponius Mela II. 7. Dans cette phrase: " parva Canopos, (mais il a gardé la dési=nence grecque) Nili ostio quod Canopicum vocant obvia ". Virgile, georgiq. IV. 287. Ovide, Métam=morph. XV. 828. Lucain VIII, 543. Juvenal XV. 46. Stace: Silv. II. 7. 70. Silius Italicus XI. 433. et passim alibi.

Enfin pour terminer ces remarques auxquelles on pourrait donner plus de développemens, on doit observer que quand les noms de villes sont pris au féminin, c'est qu'on sous-entend le terme générique urbs: comme

" pulcherrima morbo " — " Præneste sub ipsa " Æneid. VII. 561. —

le mot arbor est féminin, ainsi que le plus grand nombre des noms d'arbres, quelle que soit d'ailleurs la désinence qui même est le plus souvent masculine, ainsi Pomus, Pyrus: on excepte Oleaster, Citysus, et quelques autres; Rubus souvent masculin; mais qui quelquefois reprend le genre primitif des noms d'arbres: Cu=pressus, Lotus, quelquefois masculins; mais le plus souvent féminins. les noms d'arbres terminés en um sont neutres; buxum, ligustrum: Robur et quelques noms en r sont également neutres.

Sont encore féminins les noms de navires et de compositions poétiques. ainsi Argo, Centaurus, Ilias, æneis: Eu=nuchus même comme titre de comédie est féminin.

Mais les noms propres d'homme qu'on donne à des navires ou à des compo=sitions littéraires gardent le genre qui leur appartient primitivement; ainsi Python, Undivagus, Triton, Capstirus, noms de vaisseaux dans Silius Italicus; de même

même Ajax, Orestes, titres de tragédies restent masculins.

Remarquons en outre que les titres de poëmes qui n'ont pas de singulier, prennent le genre de leur désinence: Adelphi est masculin, Nebulæ, Phœnissæ sont féminins; Bucolica, Georgica sont neutres; quelques noms indéclinables comme nefas, fors, les verbes et autres parties du discours employées substantivement, comme: „ Scire tuum nihil est. „ Scientia tua „; Cras istud, pour „ iste dies crastinus „; les noms des lettres dans le langage des grammairiens — a parvum —, — i longum —; et les mots considérés en eux-mêmes et comme partie du discours, indépendamment de tout rapport avec la signification; comme „ Lux est monosyllabicum. „.

En général, et comme résumé des faits précédemment exposés, on peut dire que les noms génériques ou les noms communs à un grand nombre d'êtres donnent leur genre aux noms des êtres individuelles. ainsi bubo est le plus souvent masculin parceque il

se termine en : mais cependant Vir=
=gile, Enéide IV 462, a pu dire au fé=
=minin : „ sola bubo „ à cause du mot
générique avis ou volucris, auquel se
reportait son esprit. Cette règle est si uni=
=verselle que, c'est seulement en l'admet=
=tant dans sa plus grande extension,
que l'on peut rendre presque complè=
=tement raison de la variété en appa=
=rence irrégulière que l'on remarque dans
les faits précédemment observés. On peut
dire que presque toujours la raison du
genre d'un nom substantif se trouve
dans celle d'un nom plus général sous-
-entendu, ou seulement auquel se
reporte l'esprit.

§. 4. Noms Adjectifs.

Les adjectifs sont en général des
trois genres, quelques uns n'ont au=
=cune désinence comme felix, hebes, ve=
=tus, prudens ; d'autres avec deux dési=
=nences, comme : mollis - molle, Durior -
Durius ; Enfin d'autres ont trois désinences,
comme albus, alba, album ; acer, acris, acre.

Quoique les adjectifs doivent être
par leur nature de tous genres, on en

trouve pourtant quelques uns qui en vertu de l'usage ou par suite de l'influence des substantifs auxquels ils sont joints, ne peuvent être employés que dans deux genres, quelquefois même dans un seul: ainsi Cæter ne se dit pas au nominatif singulier masculin; victrix employé adjecti=vement ne se trouve jamais au masculin, rarement au neutre, si ce n'est au pluriel; Plus* n'est que du neutre: parmi les adjectifs en er, is, e comme alacer, alacris, alacre, ce=ler, celeber, acer, saluber, volucer, campes=ter, paluster, silvester, équester, pedester, il en est quelques uns qui prennent au masculin: ainsi „ Acris vomitus „ dans Celse VIII. 4. „ vir alacris „, Æneid. V. 380. „ volucris somnus „, Silius Italicus X 352. „ silvéstris ager „. columelle III. 2. „ campes=tris locus „. Idem. III. 13.

* au singulier

les adjectifs employés seuls, et pour un substantif sous entendu, prennent le genre de ce substantif; ainsi „ hic molaris „ — ce moulin — (lapis); „ hæc patria „ (terra); „ hoc triste „ (negotium).

§. 5. Regles particulières sur les gen=res d'après les désinences (en suivant

l'ordre des désinences).

Désinence A

Tout nom en a de la première décli=
=naison est féminin. On excepte hadria,
Planeta, Cometa, qui est plus fréquemment
écrit Cometes. — Talpa et dama: ces der=
=niers sont masculins dans Virgile, et
féminin dans les autres Auteurs.

— Tout nom en a de la 3eme déclinai=
=son est neutre, comme dogma.

Désinence E

Tout nom en e de la première dé=
=clinaison est féminin: " Epitome "

Tout nom en e de la troisième décli=
=naison est neutre. ce sont des règles gé=
=nérales.

Désinences I et U.

Les noms en i et en u sont neutres,
comme, " sinapi, Cornu.

Désinence O

les noms en O sont généralement
masculins " Sermo " Il faut en excepter
" Caro, Echo, et halo " (ce dernier si=
=gnifie un cercle ou tour du Soleil et
de la lune.) ces trois derniers mots
sont féminins.

87 r

Prenons maintenant la désinence o précédée de i, io; de d, do, et de g, go.

— Les noms en « io » désignant une chose incorporelle, soit qu'ils dérivent des verbes comme « oratio, opinio », soit qu'ils dérivent d'un substantif ou d'un ad=jectif, comme « perduellio, communio, rebellio », sont féminins. Mais les noms en io qui désignent un objet ma=tériel ou des nombres, sont masculins et rentrent dans la règle des noms en o. Exemples: « pugio, scipio, papilio, ves=pertilio, unio »: de même les noms de nombres « ternio, quaternio, senio, » — Les noms en do et en go sont généra=lement féminins comme « arundo, imago, ». Il en est toutefois quelques uns qui font exception à cette ob=servation et sont masculins comme « Ordo, Margo est le plus souvent masculin: cependant Juvenal et Apulée le mettent au féminin.

Désinences C, T, L, M. —

Les noms terminés en C, T, L, M, sont neutres comme « lac, caput, ani=mal templum » excepté « Sol et

87 v

Mugil (Poisson) Sal est souvent mas=culin, et très rarement neutre. Au pluriel — Sales — (jeux d'esprit), est toujours masculin. Il n'y a au=cune exception pour les désinences en V et en M.

Désinence N.

Les mots en N sont généralement masculins: " Pæan, Delphin, Canon ". Mais les noms en men, sont neutres et de plus les noms suivans en en, comme " gluten, inguen, unguen, pollen ". Ajoutez les mots grecs en on de la deuxième déclinaison, comme " Symbolon, Symposion ". Ces mots deviennent le plus souvent en latin terminés en um. Les seuls noms peut être en on, qui soient fé=minins sont " Syndon, ædon, Alcyon " et il faut remarquer que ce sont des noms étrangers.

Désinence R.

Les noms en ar sont neutres com=me " Calcar " — les noms en er sont masculins, comme — Liber.

Cependant les noms de fruits ou

88 r

Les plantes sont généralement neutres: „piper, cicer, papaver„: ce dernier est quelquefois masculin dans Plaute, Caton et Varron. — Sont neutres et font exception à la règle des noms en er, „ver, iter, uber, linter, verber„. Les noms en or sont masculins. Exception unique pour le féminin: „arbor„. quatre sont neutres: „cor, æquor, marmor, ador„. Le grammairien Nonius cite des exemples qui prouvent que dans l'ancienne latinité, un certain nombre de noms en or étaient neutres, ainsi: „nec calor, nec frigus metuo„; dans Plaute; mercator, V. II, 7. — Les noms en ur sont neutres comme „murmur„; trois sont masculins: „vultur, turtur et furfur„. Nonius affirme que: „guttur et murmur„ étaient masculins dans l'ancienne latinité, entr'autres dans Plaute, Nævius et Varron. (cf. Milit. glorios, III. II. 22.) Maintenant ils sont neutres.

88v

Désinence S.

Les noms en **as** sont féminins: „ pietas, voluntas „: il faut en excep=ter „ Vas (vasis) „ au neutre et „ Vas (Vadis), as (assis) au masculin, sont de même neutres les noms en as, adis empruntés au grec, les noms grecs en as, antis, sont masculins: „ Ada=mas, Elephas „. Sont aussi masculins quelques noms de la première déclin=naison „ Chiaras (Chièvre) Pareas (Serpent tacheté) „, puis des noms étran=gers d'animaux. —— Les noms en es sont généralement féminins, excepté ales, qui à proprement parler est un ad=jectif comme „ Volucris „, employé substantivement pour désigner un oi=seau en général, et au pluriel il est pres=que toujours féminin. Pour désigner un Dieu ou un personnage ailé, il est masculin. ainsi, en parlant de Per=sée: „ Aureus ales „ dit Stace, Theb. I. 544. En parlant de Mercure: „ Cyllenius ales „ dit Claudien XXXIII, 177. Employé pour désigner un oiseau en particulier de l'un ou de l'autre sexe,

89 r

Il est tantôt masculin et tantôt féminin; ainsi: " Ales Phœbeius " pour Corvus " dans Ovide, Metam. II, 544. " Albus ales " pour Cygnus ": horace, Carmin. II. XX. 10. " Cristatus ales " pour Gallus ", Ovide faste I, 455. Il est féminin dans les exemples suivans: " ales famelica " pour Milvus " Pline X. 10. " Longæva ales, pour Phœnix ". Claudien XXXV. 83. " Ales superba " pour pavo " Martial XIV. 67. Enfin employé pour désigner un oiseau dont le nom dans la langue est féminin " Ales " est également féminin: " Daulias ales " pour " Philomela ", Ovide, héroïd. XV. 154. " ales exterrita " pour Columba ", Virgile, Aeneid. V, 505. — " Palumbes " est employé au masculin, dans Pline X, 35; de même dans Lucilius et Pom= =ponius cités par Nonius. Il est au féminin, dans Virgile, Eglog. I. 58. Id III. 69. — " Dies " est éga= =lement des deux genres. Dans les Prosateurs, il est le plus souvent

83v

au masculin. Désignant une partie fixe et déterminée du temps, il est féminin. Ainsi Tite-Live a dit: „ hesterna dies „: XXVII. 13. – XL. 9 XLIV. 38; et le même auteur a dit „ crastinā die „: XXVI. 36. XXVII. 13. — Employé pour désigner une longue période de temps, il est toujours féminin, quoiqu'on le trouve masculin dans les deux exemples suivants: „ longum que in seula digne promeri=tur diem. „ Stace, Theb. I. 638; et: „ non usque adeo permiscuit imis longus summa dies. „ Lucain; III. 138. Au pluriel le mot „ dies „ est toujours masculin. — „ Meridies de medius-dies „ est toujours masculin. — Font exception à la règle des noms en ĕs les mots suivants qui sont masculins: „ paries, paries, palmes, limes, stipes, trames, termes (branche d'arbre avec les feuilles, les fleurs et les fruits), gurges, cespes, et ames (pieu fourchu pour tendre les fi=lets), pes, et ses composés semi-pes, sesquipes „. Cependant „ compes „ qui ne se trouve guère qu'à l'ablatif est fé=minin: „ durā compede „ Juvénal

Horace: „ aut amitē levi tendit retia. „ —

XI. 80. « quadrupes » est à proprement
parler mi-adjectif; et il reçoit son genre
des noms auxquels on le rapporte. Em=
=ployé pour désigner le cheval, il est
masculin: « curru succedere sueti qua=
=drupedes », dans Virgile, Aeneid. III,
541; pour désigner un cerf: « saucius
quadrupes », Id, ibid. VII. 510; pour
désigner un animal quelconque, consi=
=déré comme quadrupède, il est féminin,
ainsi: « nulla neque amnem libavit
quadrupes »; Virgile, Eglog. V. 25.
Cicéron, De natura deorum, II, 44: « vas=
=ta quadrupes ». mais on le trouve aussi
au neutre, sans doute parcequ'on sous-
-entend le mot « animal »: ainsi Pline.
VIII. 25 « malum quadrupes ». le même.
XI, 36: « pennatum et volucre quadrupes ».
Au pluriel, Columelle XI, 2 a employé
« quadrupedia ». « Cornipes, sonipes »
ne sont employés qu'au masculin. —
Sont masculins les noms en es dérivés
du grec soit de la première déclinaison
comme « Cometes, Achates (agathe) »;
soit de la troisième déclinaison « lebes,
lebetis; magnes, magnetis, et acinaces »;

Les noms en **is** sont moins généra-
lement féminins que les noms en **es**:
les suivants sont masculins " piscis, lis,
axis, vermis, callis, vectis, mensis, cucu-
mis, mugilis (le même que Mugil), hos-
tis, orbis, sanguis, fascis, fustis, collis,
caulis, ensis, lapis, unguis, vomis. "
Les mots " æqualis, mortalis (pour homo),
popularis, sodalis, affinis, familiaris,
consularis " doivent être considérés comme
de simples adjectifs qui reçoivent leur
genre du substantif que l'on sous-entend. "
Sont masculins les noms en **is**, " panis
et crinis ", ce dernier cependant est fé-
minin dans Plaute: " capiendas
crines ". " funis " était aussi féminin
dans l'ancienne latinité: " funis aurea ",
dans Lucrèce II, 1154. Sont masculins
et féminins les mots " finis, torquis,
scrobis, anguis, corbis, pulvis, cinis,
amnis ". Les quatre premiers, quoique
souvent féminins, s'emploient encore
plus souvent au masculin: " fines " pour
" limites " n'est que masculin: " corbis "
est plus souvent féminin: " pulvis, cinis
et amnis " sont presque toujours masculins,

Les noms en os sont masculins: " flos, ros ": quatre sont neutres " chaos, Melos, os (oris), os, (ossis) "; trois sont féminins: " Arbos (Arbor). Cos (pierre à repasser), Dos. " il en est de même des mots suivans empruntés au grec: " Eos, Abeton, Diametros, peri=metros ". —

Les noms en us de la 2ème et de la 4ème déclinaison sont masculins: " Alvus, humus ", " Domus " est de la 2ème et de la 4ème..... sont neutres dans la deuxième déclinaison: " Virus et pelagus ". Les noms grecs en os qui deviennent us en latin, gardent pour la plupart le genre masculin: " Cyathus, gyrus, dialogus, bolus (bon morceau) ". plusieurs toutefois sont féminins à l'imitation du grec: " abyssus, Eremus, Antidotus, pharus, diabetus, Carbasus, periodus, Methodus, Diphtongus. " De même sont également féminins quel=ques noms de pierres précieuses avec lesquels on sous-entend " gemma ", quelques noms de plantes ou de fruits avec lesquels on sous-entend " planta ";

91v

comme: « papyrus, biblus; nardus, cro=
=cus » — les noms en us de la troisième
déclinaison sont neutres: « litus, onus;
frigus. » Cependant quelques noms en
us de cette déclinaison sont féminins,
« palus, salus, senectus, juventus, ser=
=vitus, virtus »; sont masculins: « le=
=pus, mus. » — Les noms suivans en
us sont douteux: « specus »; ovide,
Métamorph. III. 29: « specus den sus. »
tite-live VII. 6: « vasta specu ». tacite
Annal. XII. 57: « effossi specus », au
féminin: « specus ultima », dans silius
italicus, VI. 276. « specum remotam
latebrosamque », Aulu-gel. V. 14: ce=
=pendant ce mot est plus souvent mas=
=culin. — « Phaselus » au masculin,
dans Salluste, Catilina IV. 1. Cicero ad
atticum XIV. 16. Ausonne, Idylle X.
221. au féminin, Stace, Silves V. I. 245.
Lucain V. 518. Martial X. 10. — « Bar=
=bitus » masculin, dans horace, Carm.
I. I. 34. féminin, dans ovide, héroïd.
XV. 8. « grus, atomus, » sont souvent
féminins, rarement masculins. « Vul=
=gus » est du masculin dans Jugurtha.

76. Æneide II. 99. Silius Italic XIV, 129, 284. quinte Curce IX, 1. 20. ho=race, Satir. II. III. 62. Toutefois le neutre est plus fréquemment usité.

Les noms en ys dérivés du grec sont féminins: „ Chelys et chlamys.

Les noms terminés en s précédés d'une diphtongue sont féminins: „ laus, fraus „; nous avons déja remarqué que „ æs „ était neutre.

Les noms suivans en s précédés d'une consonne sont féminins: „ hiems, mens, ars, puls, traps, stirps, plebs „. Mais ceux-ci sont masculins: „ Pons, mons, fons, gryps, rudens. „ Ce dernier masculin dans Catulle Virgile, Ovi=de et Lucain, est féminin dans Plaute et dans Vitruve: on peut le considérer comme un adjectif avec lequel on sous entend „ funis „. Les mots suivans sont douteux: „ serpens; adeps; stirps, masculin dans Virgile, georg. II. 379. Æneid. XII. 208. 770. 791. Ennius et Pa=cuvius l'emploient avec ce même genre; mais il est féminin dans

32 v

Cicéron, Tusculan. III. 6: „ altus stir=
=pes stultitiæ „. horace. Carm. III.
XXIX. 37: „ stirpe alter „; Caton R.R.
40. „ stirpem præcttam „. Columelle
II. 2, „ præfractae stirpes „. Le mot
„ animans „ est employé à tous les
genres; fréquemment au féminin et
au neutre, rarement au masculin. Il
se trouve au masculin dans Cicéron de
Universo: „ Reliquos animantes „.
Dans horace, Satir. II. I. 40. „ quem=
=quam animantem „. Comme exemple
du féminin, on peut citer Cicéron, de
natura Deorum II. 47: „ animantium
aliæ coriis tectæ sunt, aliæ villis
vestitæ, aliæ spinis hirsutæ „. Au
neutre, Cicéron de Universo, et
Pline.

Désinence x.

Les noms terminés en x sont fé=
=minins: comme „ pax, lex, vox, pix,
lux, falx, lanx, arx, nix, crux, nex, nox,
cicatrix. „ Mais les polysyllabiques en
ax et en ex sont le plus souvent mas=
=culins, comme „ thorax, frutex „:
sont féminins „ fornax et supellex „.

Les noms suivans en ix, yx, ex, ux sont masculins : „ Calix, phœnix, bom=byx, fornix, onyx, tradux, grex „ qui est employé au féminin dans Lucrèce II. 661. — Sont douteux les noms suivans en x : „ calx, imbrex*, silex „. Les prosateurs emploient ce dernier mot presqu'exclusivement au masculin, les poëtes indifférem=ment. Pline XXXVI. 22 : „ Silices nigri „. Suetonne, Caligula 37 : „ Du=rissimi silicis „. Lucrèce I. 572. — V. 314 : „ avulsos silices „. Catulle LXI. 5. „ acuto silice „. Ovide, métamorph. II. 706. Ibid. V. 199. Juvénal III. 271. Ce mot est au féminin, dans Virg. Eglog. I. 15 ; Æneid. VI. 471. 602. Ibid. VIII. 233. Georg. II, 189. Ovide, métamorph. IX. 613, Manilius I. 354. Claudien XXXIII. 201. — Cortex est féminin dans Virgile Eclog. VI. 62 ; Culex. 281, Ovide, métamorph. IV. 375. VIII. 762. X. 512. XIV. 630. Le même mot est au masculin, dans Virgile, Æneid. VII, 742. Georg. II, 74 ; Ovid. métamorph.

* On nomme ainsi la tuile qui déborde le toit en sert de gou=tière.

93 v

I. 554. Fastes II. 649, IV, 128, 608. Héroïde, V, 28; Amours I. XIV. 12. De même « obex, pumex, limax, lynx, perdrix », sont des deux genres. — Le genre d'un certain nombre de mots terminés par x, paraît avoir varié depuis les premiers monuments de la langue latine: « Crux » était masculin dans Ennius: « malo cruce »; suivant le grammairien Nonius « lux » était aussi du masculin, non seulement dans Varron, mais dans Plaute « luce claro »; Térence, Adelph. V. III. 55: « cum primo luce ». —

Remarque. — Parmi les noms qui ne sont usités qu'au pluriel la désinence détermine le genre. Les noms en i sont masculins « liberi »; en æ, féminins « cunæ »; en a neutres: « arma ». Sont également neutres quelques noms grecs en e employés seulement au pluriel: « tempe ». —

Dans d'autres noms qui manquent soit du singulier tout entier, soit du nominatif seulement, il faut supposer un nominatif d'après l'ana=

=logie des autres cas, et en chercher le genre dans les règles précédemment exposées. Par exemple "precis" sera du féminin parceque si ce mot avait eu un nominatif, l'analogie nous apprend que ce nominatif était "prex", nom qui sera féminin d'après l'observation sur les noms en x. De même "injussu" sera masculin, "fores" féminin, "feminia" neutre. Il faut excepter les mots suivans : "casse" masculin, "impete" masculin, "verbere" neutre; "vesprem" accusatif sing. masculin; "pendis", gén. sing. féminin; "Idus", nominatif pluriel féminin. —

II Sect. Déclinaisons régulières des Noms.

Le mot Déclinaison dans le langage des grammairiens se prend dans plusieurs sens. Dans un sens très général, il comprend toutes les inflexions des mots quels qu'ils soient, noms ou verbes. Plus spécialement il désigne toute variation de désinence, soit sous le rapport du genre, comme

34v

« justus, justa, justum », et que les an=
=ciens grammairiens appelaient « motio »;
soit sous le rapport des degrés, « justus,
justior, justissimus », ce qu'on nomme
« Comparatio, Comparaison ». Enfin dans
un sens plus restreint le mot déclinai=
=son désigne ces variations spéciales
des noms substantifs et adjectifs,
qu'on nomme cas et nombres; c'est dans
ce sens que le mot est pris dans ce
chapitre.

Les cas sont les diverses formes que
prend un nom pour exprimer les divers
rapports sous lesquels il est employé dans
le discours. Les cas sont au nombre de
six en latin, les cas étaient divisés par
les anciens grammairiens en cas oblique
et cas direct. Les cas obliques sont tous
les cas à l'exception du nominatif. on a
conservé cette dénomination.

Le nombre exprime le rapport de sin=
=gularité ou de pluralité sous lequel on
envisage les noms substantifs et adjectifs.
La langue latine ne connaît que deux
nombres, singulier et pluriel.

D'après les désinences, on peut

95 r

compter cinq déclinaisons dans la langue latine. La première déclinaison comprend les mots qui ont le génitif en æ avec quelques noms d'origine grecque en e, génitif es. La seconde a le génitif en i; la troisième a le génitif en is. Elle comprend quelques noms grecs en o, génitif us; la quatrième a le génitif en us; et la cinquième en ei. Aussi il sera nécessaire, surtout pour les mots qu'on a placés dans la déclinaison irrégulière de distinguer les déclinaisons non seulement par le genre, mais encore par l'ensemble des autres cas. Nous distinguerons avec tous les grammairiens les noms réguliers des noms irréguliers. Dans la déclinaison régulière, nous exposerons d'abord quelques règles générales communes aux cinq déclinaisons; puis nous passerons aux règles spéciales, qui sont propres à chacune d'elles. —

Observations générales.

Les noms composés se déclinent de la même manière que les simples, ainsi bipes, bipedis, se déclinent comme

95 r°

pes, pedis. Il faut excepter exsanguis, qui fait le génitif comme le nominatif, quoique le simple fasse « sanguinis ». De même « Capricornus » fait au génitif « Capricorni », quoique « Cornu » soit de la quatrième déclinaison. c'est que ce mot est devenu par la composition un véritable adjectif comme « multicomus » formé de « Coma ». Dans Cicéron et dans Horace « angiportus » est de la 4.ème déclinaison comme « portus ». Dans Pline il est de la seconde, dans Vitruve il est de l'une et de l'autre. Il existe encore quelques composés de « manus », qui se déclinent sur la seconde, quoique manus soit de quatrième. Cette particularité s'explique de la même manière que la déclinaison de « Capricornus », nous aurons occasion sur chaque déclinaison de remarquer les exceptions comme « pater-familias » de « familia » ; Ambiens, Ambientis » de « euns, euntis ». De même l'adjectif « par » fait i à l'ablatif ; mais les composés « impar, compar, dispar », font e et i. nous aurons du remarquer de la même nature à

faire sur « puter » dont les composés la=
=tins sont de la troisième déclinaison;
tandis que les composés grecs sont de la
deuxième. il est une autre espèce de com=
=position dans laquelle le rapport qui
existe entre les deux parties composantes
est exprimé par une désinence. juris=
= peritus, jurisperiti », et « respublica,
reipublicae ». C'est le sens qui indique
si une partie seulement du composé ou
toutes les deux à la fois sont déclinables.
Dans « alteruter » la première partie
subsiste le plus souvent sans être
déclinée. ainsi « alterutrum », « alterutri »;
c'est que dans le pronom, « alter », est
le terme antécédent du rapport exprimé
par les deux mots « alteruter », et comme
le sujet d'une proposition elliptique.
De même dans « jusjurandum », on
trouve quelquefois sous la forme «
jurejurando ».

Les noms du genre neutre dans
quelque déclinaison que ce soit ont
trois cas semblables dans les deux
nombres, le nominatif, l'accusatif
et le vocatif. Dans les noms déclinables

36v

ces trois cas sont en a au pluriel: nous disons déclinables, parcequ'il y a des adjectifs numériques comme " mille, tot, quot ", qui peuvent se joindre à des substantifs pluriels de tout genre, et même du genre neutre, et qui cependant ne prennent pas la désinence. c'est d'après la même observation qu'il faut excepter de la règle relative au pluriel neutre, les adjectifs " ambo, duo ". les mots d'origine greque Cete, Mele, Pelage, ne sont que de simples transcriptions des pluriels grecs " χητέα, χητῆ ", " μέλεα, μέλη ", " πελάγεα, πελάγη ". En général le vocatif des deux nombres est semblable au nominatif. nous parlerons tout à l'heure dans les règles particulières des vocatifs de la deuxième déclinaison en " us ". Souvent les noms grecs terminés par ς rejettent cette lettre au vocatif: cela a lieu pour les noms en eus et en us du grec ευς et ους: " Θησεὺς, Θησεῦ; Theseus, Theseu " — " Πανθοῦς, Πανθοῦ; Panthus, Panthu ", " Μελαμποῦς, Μελαμποῦ; Melampus, Melampu "; pour les noms en is et en ys, comme " Paris,

„Paris, Pari"; „Capys, Capy". mais les noms en de la troisième déclinaison gardent le plus souvent le s ou prennent ad libitum e; ainsi: „Achilles, Achille"; „Socrates, Socrate". —

On remarque quelquefois au génitif pluriel de toutes les déclinaisons, excepté la cinquième des syncopes comme „cœlicolum" pour „cœlicolarum", „Deum" pour „Deorum"; cœlestum" pour „cœlestium"; Currum" pour Curruum". A la première déclinaison la syncope ne se trouve guère employée principalement que dans les noms patronymiques „Æneadum, Dardanidum", et dans les composés „Ruricolum", „terrigenum" Dans les neutres de la deuxième déclinaison la syncope n'est employée généralement que par les anciens auteurs. Cicéron en cite quelques exemples, Orator 46. „meum factum pudet": „exitum examen": „concilium Augurium atque extum interpres": „prodigium horrificum": „de judicio armum". Plaude rudens. III. VI. 28: „Verbum sat est". Curculio, I. II. 5: „unguentum odor." Dans les noms masculins de la deuxième déclinaison

97 v°

la Syncope est fréquente, non seulement dans les poëtes, mais dans les prosateurs; comme « Deûm, sociûm, liberûm ». Dans Cicéron, Tite-Live et Pline. Cicéron, orator, 46. assure même qu'il faut plutôt employer la forme « fabrûm, procûm, Duumvirûm » que la forme régulière « fabrorum, procorum, Duumvirorum ». Il en est de même quand on parle de mesure et de nombre, on se sert plus fréquemment de la forme abrégée par la Syncope, « nummûm, sestercium, Denarium, talentûm, « modiorum ». Dans les anciens auteurs on trouve cette Syncope appliquée à des adjectifs joints à des substantifs qui n'y sont pas soumis. ainsi dans Ennius « amici majorum meûm ». Dans Pacuvius: « æternûm morum sator ». Dans Plaute, Penulus V. II. 102: « tuum parentum nomina ». Dans Terence, heautontimor. prolog. V. 27. « iniquum et æquûm oratio ». quand aux adjectifs, il en est quelques uns dans lesquels la Syncope est autorisée par l'exemple des meilleurs auteurs, comme « magnanimûm », « superûm », et surtout les noms propres « Teucrûm,

" graium, Danaum, Argivum ", mots employés dans Virgile et autres poëtes classiques. quant à la cinquième déclinaison, les anciens écrivains disaient au génitif pluriel " specium, luxurium, materium ", en retranchant la lettre R. Voyez à ce sujet Charisius, p. 18 et Diomède, p. 281. Dans ces noms ce n'est pas seulement cette forme elle-même, mais le cas tout entier qui est disparu.

Comme dernière observation générale, nous remarquerons que le datif et l'ablatif pluriel sont toujours semblables dans toutes les déclinaisons : " musis, pueris, canibus, manibus, " diebus.

Règles particulières.

1ère Déclinaison.

La première déclinaison a quatre désinences au nominatif. La première désinence a, est commune aux noms d'origine latine et aux noms d'origine grecque. Ce sont as, es, e comme " Aeneas, Anchises, Circe ". Tous ces noms font leur génitif en ae à l'exception de " Circe " dont le génitif est

38v

« Circes », comme en grec. Il arrive quelquefois que l'usage de la langue latine semble prédominer; ainsi on trouve: « Circæ, Penelopæ, hecatæ ». Dans Horace, Epîtres: I. II. 23. 28. Dans Pline VII. 2. Dans Tibulle I. II. 52. quelques grammairiens conjecturent qu'il faut supposer pour ces génitifs des nominatifs en α. Dans l'ancienne latinité, la désinence æ s'écrivait ai: « aulai, lunai, pietai ». Souvent aussi le génitif était en as comme en grec; ainsi Servius, sur Virgile, Æneid. XI. 801., lit: « aures pour auræ »; il cite de Saluste « Castella Custodias Thesaurorum » pour « custodiæ » Dans Pline XXXVI. 5. on lit: « in base autem quod cælatum est Pandoran genesin appellavit ». Mais il est probable que dans cette phrase, Pline fait une transcription en lettres latines d'un mot écrit en caractères grecs. Pour ces génitifs en as, voyez Priscien p 679. la désinence as est de même restée dans les Composés: « pater-familias, mater-familias »; et de même au pluriel « patres-familias » qu'on emploie plus

fréquemment que „ patres familiarum „, suivant la remarque du grammairien Charisius p. 82. Il faut remarquer que Tite-Live emploie toujours „ pater-familiæ, mater-familiæ „, ainsi que Varron de R.R. III. 3, et Columelle VI. 16.

Le Datif en æ est semblable au génitif: „ mensæ, Æneæ, Anchisæ, Circæ „. Cependant les noms féminins en e font fréquemment et plus régulièrement e au Datif: „ Penelope, Cybele „, notamment dans Virgile, Æneid. XI. 768: Martial XI. 8. 1. et une ancienne inscription qui porte „ Juliæ Epigone, carissimae feminæ.

L'accusatif est en am, „ mensam, „ Æneam „. Les noms en as font assez fréquemment l'accusatif en an. Les noms en es et en e ont l'accusatif en en; quelquefois mais plus rarement en em.

L'ablatif est en a, „ musa, ænea „. Les noms en es et en e ont l'ablatif en e. Au pluriel le nominatif est en æ, le génitif en arum, le Datif et

99 r°

l'ablatif en is. Il est un petit nombre de substantifs qui ont plus souvent abus que is, à ces deux cas, ce sont: „ filia, nata, nulla, equa, liberta, famula, dea „; de plus les adjectifs „ duæ, ambæ „. Dans l'ancienne latinité cette désinence était même passée en usage assez fréquent. Car on trouve: „ servabus, sociabus, habus, illabus, „ dextrabus, raptabus, puellabus, „ paucabus, portabus, aleabus „. Plus tard cette différence de désinence s'est conservée uniquement pour distinguer le féminin du masculin: mais la distinction n'est pas établie d'une manière si rigoureuse, on trouve fréquemment, même dans les anciens auteurs la désinence is jointe à des noms féminins; dans les passages suivans, par exemple: Ennius: „ filiis propter te objecta sum innocens Nerei. „ Plaute; Penulus V. III. 9. „ mihi suisque filiis „. Ovide, Métamorph. XIII. 661. „ Totidem natis „ pour „ natabus „. Varron R. R. II. 1. „ ex his equis, qui nati

pulli non plus biennium vivunt.
Pline XI. 41 : « Remissum lac Ca=
=melii, non equis ».

L'accusatif pluriel est toujours
en as.

Deuxième Déclinaison.

La deuxième Déclinaison a sept dé=
=sinences au nominatif, cinq d'origine
latine et deux d'origine grecque : er,
ir, ur, us, um, os, on : « ces deux dernières
deviennent le plus souvent en latin us,
um. Comme Alpheos, Alpheus ;
Ilion, Ilium ». —

Le génitif est en i, « puer, pueri ;
« vir, viri ; ventus, venti ; templum,
« templi ; Alpheos, Alphei ; Ilion ;
« Ilii ». — Dans les noms terminés
en er, l'e du nominatif disparaît
le plus souvent au génitif : « magister,
« magistri ». Dans les noms en « ius,
« ium », le génitif se termine en ii :
alors on les contracte en un seul et
l'on a : « Antonius, Antonî : Li=
=gurium, ligurî ». Toutefois cette
contraction n'a guère lieu que dans
les noms propres = quelques noms

100 v

Voy. la grammaire de M.r Burnouf. §. 18. noms déclinés attiquement.
λαγώς — gén. λαγώ.
ἀνώγεων — gen. ἀνώγεω

en ος qui dérivent de la déclinaison attique des grecs en ως font le génitif en ο : « Androgeos, Androgeo ». Aeneid. VI. 20. « In foribus lethum « Androgeo ». Mais « Androgei » est aussi employé dans Virgile, Aeneid. II. 392, et Ovide, Metam. VI. 458.

Les Adjectifs suivans qui pour le masculin et le Neutre appartiennent à la seconde déclinaison et pour le féminin à la première font le génitif en ius : ainsi « unus, una, unum », au génitif « unius » pour les trois genres. De même « uter » et ses composés « uterque, utervis, uterlibet, utercumque, alteruter, neuter », ainsi que « alter, solus, ullus, nullus, alius, totus ». Dans l'ancienne latinité ces mots prenaient la désinence régulière de leur déclinaison. Ainsi au génitif on disait : « uni, unæ, uni ». Exemples : Plaute, Trucul. I. II. 38. « coloris ulli » ; Cicéron, de Divinat. II. XIII. aliæ pecudis jecur nitidum

atque plenum, aliis horrendum et exile.

Le datif et l'ablatif sont terminés en o. mais les adjectifs cités dans la remarque précédente font le datif en i pour tous les genres. Toutefois les mêmes adjectifs ont souvent la désinence régulière i pour le masculin et le neutre, et la désinence irrégulière æ pour le féminin. Exemples; Térence Eunuque V, VI, 3: " mihi solæ ridiculo fuit ". Le même, heautontim. II, III, 30: " alteræ dum narrat ".

L'accusatif est terminé en um. les noms grecs en os et us font le plus souvent l'accusatif en on. " Delum et Delon ".

Les noms en us font le vocatif en e: Il faut excepter quelques mots, comme " Deus " dont le vocatif est semblable au nominatif. " Populus " fait au vocatif " populus, popule ". Cicéron, Épître à Octave: " quantum te, popule Romane, de me fefellit opinio ". Quintilien, Declam. 302. Tum te, popule; judicii tui pœniteret ". Mais on trouve " populus " dans Lucain

101 v°

II, 116 „ Degener ô populus ! „ Tite-Live I. 24 : „ audi tu, populus Albanus „ les mots „ filius, genius „ et les noms propres en ius Julius, Propertius „ font le génitif en supprimant us „ fili, geni „ : Dans Tibulle IV. V. 9. „ Magne geni, cape dona libens. „ Souvent même les poëtes gardent la désinence du nominatif pour le vocatif dans les cas où l'usage de la prose veut le vocatif en e, Ainsi dans Virgile, Aneid. VIII. 77 : „ Corniger hesperidum fluvius regnator aquarum „ ; XII. 192. „ Sacer arma latinus habeto. „ Dans Lucrèce I. 48. „ quod superest vacuas aures mihi, Memmius et te... „ — Perse I. 61. „ ô patricius sanguis „. Horace Art poetiq. 292. „ Pompilius sanguis. „ —

Le nominatif pluriel est terminé en i, Dans l'ancienne latinité la désinence de ce cas était en ei : „ amicei „ „ captivei „ (et même „ Captivei „) Nigidius dans Aulugelle XIII. 25 et Lucilius dans

Quintilien I. 7. conseillent de gar=
=der cette désinence, pour distinguer
le nominatif pluriel du génitif sin=
=gulier. Cependant Quintilien im prou=
=ve cet usage. Plus anciennement
encore on employait la désinence oe,
laquelle se rapproche beaucoup de
la désinence grecque „ οι „. ainsi
on trouve „ Boloe „ (nom d'une
pierre) dans Pline 37. 10.; et dans
quelques manuscrits, la comédie de
Terence est intitulée „ adelphoe „.
„ Deus „ fait au pluriel „ Dii * „. dans
„ Dei faventes adjuvant „. Mais
cette forme n'est fréquemment usi=
=tée que dans les poètes.

* et par contraction „Di „. Varron R. R. I. 1. emploie „ Dei „.

Le génitif est en orum. quelques
noms immédiatement dérivés du grec
ont le génitif en ōn: „ georgica,
georgicōn „.

Le datif est en is, ainsi que
l'ablatif.

L'accusatif est en os.

Les mots „ ambo „ et „ duo „
se déclinent de la manière suivante
dans les trois genres.

Nominatif et Vocatif.

M. „ ambo „ — F. ambæ „ — N. „ ambo „
„ duo „ — „ duæ „ — „ duo „

Génitif

Amborum — ambarum — amborum.
Duorum — duarum — duorum.

Datif et Ablatif

Ambobus — ambabus — ambobus
duobus — duabus — duobus

Accusatif

Ambos — ambas — ambo
Duos — duas — duo

Il faut remarquer sur l'accu=
=satif masculin que le grammairien Charisius (page 96) fait observer qu'on trouve ambo, dans Terence. Andrienne II. II. 8. Virg. Eglog. VI. 18. Georg. IV. 88. Aeneid. XII. 343. Ajoutez à ces autorités, Plaute, Am=
=phytrion I. II. 8; Tite-live, VII. 19. XXVI. 7. 26. XXVII. 37; Martial VII. 40; Silius Italicus IV, 175: XVII. 427. De même on trouve „ duo pour duos „: Cicéron, ad famil. III. 4: VII 25; Ad atticum IV. dern. lettre; Tus=
=cul. I. 46; Terence, Adelphes V. III.

25; Virgile, Æneid. XI. 285. Tite-Live VI. 42. Comparez Charisius (p. 49), et Priscien (745). Dans l'ancienne lati=nité, on disait „ dua pour duo „ au neu=tre; ainsi Attius, dans Cicéron, orat. 46.: „ video sepulcra dua duorum corporum.

Troisième Déclinaison.

La troisième déclinaison a au nomi=natif un grand nombre de désinences qui se résument sous douze lettres finales: 1° Cinq voyelles; a, e, i, o, y; et 2°. Sept consonnes c, l, n, r, s, t, x. — On voit par-là que la troisième déclinaison com=prend les désinences de toutes les au=tres, excepté „ um et u „. Il faut re=marquer que dans les désinences don=nées plus haut, il y en a quatre qui sont très rares, i, y, c, t. Les désinences i et y appartiennent à des mots exclu=sivement grecs, comme „ hydromeli: C n'est peut être que dans le seul mot „ lac „; T dans les trois mots „ caput, sinciput, occiput „.

Le génitif est toujours en is. Dans les mots latins ✝ a empruntés au grec, le génitif est souvent, comme

✝ que le

103v

dants cette dernière langue terminé en os: "Phyllis, Phyllidos"; souvent en us: "Callisto, Callistus" les noms grecs qui prennent os" au génitif sont généralement ceux dont le radical qui se trouve toujours dans les cas indirects est en D, comme "Arcas, Arcadis, Arcados", et "Daphnis, Daphnidis Daphnidos", "Aeneis, Aeneidis, Aeneidos"; Ajoutons encore les mots grecs où la désinence du génitif est précédée d'une voyelle: Exemples: "poesis, poeseos — poesios", "Lathis, Lathydis, Lathyos":
On trouve encore "Strymonos" de "Strymon": "Sphingos" de Sphinx"; "Onycos de Onyx"; "panos de pan", pour le distinguer de "panis". — quant à l'emploi de cette désinence os" il faut observer

1° que os précédé d'une consonne n'est en usage que chez les poëtes;

2°. que les poëtes préfèrent souvent la désinence is pour le nom des poëmes et les noms patronymiques dont les prosateurs font plus

rarement usage.

Les noms en a ou en ma qui sont grecs, ont t à la forme absolue et par suite au génitif : « Hemma, Hemmatis ». Les noms en e prennent is au génitif et suppriment le e ». Les noms terminés en i sont le plus souvent indéclinables, comme « gummi », « zengiberi ». Cependant quelques mots dérivés du grec « μέλι » prennent le t au génitif « hydromeli », génitif « hydromelitis ». Les mots grecs en y font os au génitif, comme « Misy » génitif « Misyos » (Vitriol).

Les noms terminés en o ont n à la forme absolue « Draco-Draconis », « Macedo, Macedonis ». Les féminins en do et go remplacent par i devant le n, devant la forme absolue, ainsi : « ordo, ordinis » ; « formido, formidinis » ; « Caligo, caliginis » ; Il n'en est pas de même des masculins qui suivent, et quelques noms communs font onis et non inis » : Margo, Cardo, Cupido, Apollo, homo, nemo.

Les seules exceptions aux remarques précédentes sur les noms en o, sont peut-

104v

=être „Caro, Carnis" (Carnis est même employé au nominatif par Tite-Live XXXVII, 3). „Anio — Anienis"; Nerio — Nerienis" (femme de Mars; dans l'ancienne langue sabine, il restait un mot qui signifiait „brave" et qui est devenu nom propre dans la langue latine, „Nero" de là peut-être le nom „Nerio"). Les noms propres d'origine grecque en o font us au génitif: „Dido — Didus". Mais ils se déclinent sou=vent aussi sur le thème latin: „Dido — Didonis".

Les noms terminés en L prennent is au génitif sans aucun changement du radical: „Vectigal — Vectigalis", „exul — exulis". — „fel" et „Mel" doublent la consonne au génitif: „fellis, Mellis".

Le mot „Lac" prend un t à la for=me absolue, „lactis".

Les noms terminés en n ajoutent is au génitif: „Titan — Titanis", „Delphin — Delphinis". La plupart des noms grecs en on prennent un t à la forme absolue: „Cameleon —

– Cameleontis », « laomedon – laome=
=dontis », ainsi qu'un grand nombre
de noms propres. Les neutres en en chan=
=gent e en i dans les cas indirects « flu=
=men – fluminis ». Il en est de même
de « peten, petinis », et des composés
de « Cano », « tibicen, ou tubicen –
tubicinis ou tibicinis ». —

Les noms en R font is au géni=
=tif : « par, paris ; ancer, anceris ; do=
=lor, doloris ; guttur, gutturis », mais
« far » redouble le r : « farris » ;
« Epar » fait « Epatis » ou « Epatos ».
Trois adjectifs en « cer » suppriment
le e au génitif « alacer, alacris ;
acer, acris ; Volucer, volucris ». L'e
est supprimé dans « creber, imber,
Saluber, celeber » et dans les noms
de mois terminés en ber : « November,
novembris ». Il l'est encore dans
les mots suivans ; « uter, utris »
(outre) ; « accipiter, accipitris ; pa=
=ter, patris ; mater, matris, frater,
fratris ». Enfin deux mots terminés
en r, s'éloignent de la règle précé=
=dente : « Cor, cordis ; iter, itineris ». —

105 r

quatre noms en ur, changent u en o dans les cas indirects: „ Robur, Roboris; jecur, jecoris; femur, femoris; ebur, eboris. „ —

Les noms en as ainsi que quelques neutres dérivés du grec indiquent un radical et par suite un génitif.

1°. en at; „ Ætas, ætatis; Mæcenas, Mæcenatis „;

2°. en ant pour les masculins dérivés du grec: „ gigas, gigantis „;

3°. en ad pour les féminins; lampas, lampadis; Pallas, Palladis „. Il faut excepter, mas, maris; as, assis; vas, vasis; vas, vadis „.

Les noms en es font au génitif is „ nubes, nubis „; Cupes, Cupis „. Trois noms latins prennent etis: „ Mansues, Mansuetis (rare); locuples, locupletis; quies, quietis „, quoique ce dernier mal fasse aussi „ requies „, d'après la cinquième déclinaison. — Les mots suivants font etis au génitif avec la pénultième brève: „ Seges, segetis; interpres, interpretetis; praepes, praepetis;

Paries, Parietis; abies, abietis; indiges, indigetis; aries, arietis; teres, teretis; hebes, hebetis; perpes, perpetis". Les noms en es autres que ceux qui viennent d'être indiqués, quel qu'en soit le genre, ont itis au génitif, avec la pénultième brève: " Eques, equitis; palmes, palmitis; miles, militis; antistes, antistitis; ales, alitis; dives, divitis; sospes, sospitis; eudes, (marteau) euditis (et eudis); rates, ratis"; et les composés de " sedeo ": " praeses, praesidis; obses, obsidis;". Pes" et ses composés " quadrupes, sonipes ", font " edis " au génitif, avec la pénultième brève. " Merces, haeres " font " mercedis, haeredis ", avec la pénultième longue " Ceres " fait " Cereris "; " bes " fait " bessis ".

" Bes " signifie " huit onces " - bessemque bibamus. -

Les noms en is ont le génitif semblable au nominatif: " Ovis, ovis ". Les mots suivans ont le génitif en idis " cassis, cassidis; lapis, lapidis; " cuspis, cuspidis ". Trois mots en is ont la forme absolue en er pulvis, pulveris; cinis, cineris ", vomis,

106v

" vomeris ". c'est que dans l'ancienne latinité on disait " pulver et ciner ". " vomer et vomis " sont indifférem=
=ment employés par les bons auteurs : " Vomer " se trouve dans Lucrèce I. 315 ; Virgile, georg. 1. 46 ; Tibulle 1. II, 49. Ovide, fastes, IV. 927. De ponto II. VII, 47 ; Lucain, III, 192. Vomis est employé par Caton, de R. R. Virgile, georg. I, 162. " Pubis ou Puber " fait au génitif " pubis " et plus souvent " puberis ". Il en est de même de son composé " impubis " ou impubes ". Dans l'ancienne la=
=tinité on disait " puber ", mais cette forme ne se trouve plus que dans les grammairiens.

" Cucumis " a de même deux formes au génitif. " Cucumis " a de même deux formes au génitif : " Cucumis " et " Cucumeris ". — " Sanguis " prend n à la forme absolue " Sanguinis ". quatre mots ont x : Dis, ditis ; lis, litis ; quiris, quiritis ; Samnis, Samnitis ". — Glis fait gliris ".

" Semis " est ou neutre, et alors il est indéclinable; ou au masculin, et alors il fait au génitif: " Semissis ".

" Semis " neutre, vient du grec ἥμισυ. Les latins ont remplacé l'esprit rude des grecs; et alors on peut considérer " Semis " comme un adjectif devenu substantif dans le genre de " medium ", et " Dimidium " — mais en tant que substantif masculin, il a certainement une autre origine. " Semis " est évidemment une abréviation de " Semissis " qui lui même est formé de " Semi " et de " assis " génitif de " as " : " la moitié d'un as ". C'est ainsi que " bes " pour " Dues " est la contraction de " bessis " pour " duessis "

Les noms en is empruntés au grec, forment leur génitif de différentes manières, c. à d. d'après le thème grec. un grand nombre prennent ios ou eos " hæresis, hæresios — hæreseos ", " Metropolis, Metropolios — Metropoleos ", ainsi que " basis, genesis, " Metamorphosis ", et un grand nombre de mots relatifs aux sciences mathématiques, médicales et grammaticales. — D'autres ont la forme absolue en id: " Jaspis, Jaspidis; Paris, Paridis, Themis, Themidis ". Ce sont pour la plupart des noms propres; il en est de même des Patronymiques, des noms de femmes et de poëmes. Cependant " Adonis " fait " adonis " ou " adonidis "; " Tiberis " génitif " Tiberis ": mais sous la forme " Tibris ", il fait au génitif " Tibridis ": " Tigris " (fleuve) a le génitif semblable au nominatif; " Tigris " (bête féroce) fait " Tigridis ":

107 v

au pluriel on décline „ Tigres „. quelques noms propres de villes font inis au génitif: „ Salamis „, „ Salaminis „: c'est que ces mots ont fait aussi in au nominatif. „ Eleusis „ — „ Eleusin „, génitif „ Eleusinis „. „ Simois „ fait comme en grec „ Simoentis „; „ opus „ fait „ Opuntis „; „ Charis „ fait Charitis „.

Les noms en os ont généralement la forme absolue en ot, „ sacerdos, sacerdotis; nepos, nepotis. „ Cinq noms ont le génitif en oris avec la pénultième longue: „ mos, moris „; flos, floris; Ros, Roris; os-oris; glos, gloris „. —

— sœur du mari, belle-sœur. = sorte de fleur.

„ Oris est également la désinence des noms qui font au nominatif os et or: „ honor, honos, honōris; labor, labos, „ labōris; Arbor, Arbos, Arbŏris „ (avec la pénultième brève) „ Custos „ fait „ Custodis „, „ bos „, „ bovis „; „ os, ossis „. quatre autres noms dérivés du grec font „ ois „: „ heros-herois, Thos, Thois; Tros, Trois; Minos, Minois „: (Salluste suivant Priscien (p. 710) a dit „ Minonis „ du nominatif „ Mino „). — Les autres

mots dérivés du grec ont os à la forme absolue : „ Rhinoceros, Rhinocerotis ; Monoceros, Monocerotis.

Les noms en us indiquent une forme absolue en er, en os et en ur, font le génitif en eris : Ulcus — ulceris ; olus — oleris ; vellus — velleris, genus ; ge=neris ; Venus, Veneris ; Viscus, Vis=ceris ; opus — operis ; fœdus, fœde=ris ; Scelus, sceleris ; Pondus, Pon=deris ; Vulnus — Vulneris ; munus — muneris ; onus — oneris ; sidus — si=deris ; latus — lateris ; funus — fune=ris ; vetus — veteris ; Seize mots font oris, ce sont : „ Decus — Decoris ; de=decus — dedecoris ; facinus — facinoris ; Corpus — Corporis ; fœnus — fœnoris (anciennement „ fœneris „) Lepus — leporis ; frigus — frigoris ; Pectus — Pectoris ; nemus — nemoris ; Pignus — Pignoris (anciennement „ pigneris „) Pecus — Pecoris ; tempus — temporis tergus — tergoris ; Stercus — Stercoris ; littus — littoris ; Penus — Penoris „.

Les composés neutres en us font aussi le génitif en or ; mais avec la

108 v°

pénultième longue; et font également le génitif en ūris avec la pénultième longue les mots " Tellus — Telluris; Crux — Crucis; jus — juris; Rus — Ruris; thus — thuris; mus — muris; pus — puris ". Ligur " fait " liguris " avec la pénultième brève. La désinence us indique encore une forme absolue en t et en d. Cinq noms féminins ont le génitif en utis, pénultième longue: " Virtus, virtūtis; Salus, Salūtis; Servitus, Servitūtis; juventus, juventūtis; Senectus, Senectūtis ". font udis, palus, palūdis, pecus, pecūdis ", et incus — incūdis ". Les deux monosyllabes " sus et " " font uis. Les composés, dérivés du grec πους ont comme en grec od à la forme absolue: " tripus " tripodis; œdipus, œdipodis ", qui cependant se décline sur le thème de la deuxième déclinaison " Œdipus — œdipi ". Les noms propres des villes font ontis, " trapezus — trapezontis; Amathus, Amathontis.

Les noms en ys sont tous grecs et font le génitif en " yis et yos: " Capys " Capyis —

Capyis — Capyos; Thetys, Thetyis — Thetyos; Chelys, Chelyis — Chelyos ". Il y en a quelques uns qui font ydis et ydos: Chlamys, Chlamydis, Chlamydos". Un petit nombre de noms propres font ynis ou ynos: Phorcys, Phorcinis — Phorcinos.

Les noms en s précédés d'une diphtongue sont en petit nombre. œs fait œris; prœs (sureté) fait prœdis; " laus " et " fraus ", laudis et fraudis.

Les noms en eus empruntés au grec et qui sont tous des noms propres font le génitif en eos: " Tereus fait Tereos; Orpheus, Orpheos ", mais on les décline fréquemment sur le thème de la deuxième déclinaison, en trois syllabes: " Tereï, Orpheï " du nominatif dissyllabique " Tereus, Orpheus ". —

Les noms en BS, PS " après le retranchement de la désinence s, marque du nominatif dans ces mots; prennent au génitif la désinence ordinaire is: Exemples trabs — trabis; plebs — plebis; chalybs — chalybis;

109

Ceps – Cepis; Ethiops – Ethiopis ". le nominatif " plebes " est cité dans Cicéron de Leg. III, III; Salluste, Catilina XXXIV; Lucain, III, 58; VII, 760; IX, 254; Silius Italicus, VIII, 271; IX, 636; Tite-live I 20; II 21. On trouve également " Ceps " Mais Cælebs, Adeps, princeps, changent e en i devant P et B. – Anceps fait ancipis.

Les Composés de " Caput " qui se forment en retranchant ut et en remplaçant " Cap " par " Cep avec la désinence s changent le e en i, et reprennent la forme absolue du mot " caput ". Ainsi " biceps, bicipitis, præceps, præcipitis; anceps, ancipites ". Il faut remarquer que dans l'ancienne latinité on disait " ancipes, præcipes ", d'où peuvent se dériver régulièrement les génitifs " ancipitis " et " præcipitis " comme " sospitis " de " sospes " le seul mot latin en ls " puls " fait " pultis "; et " hiems " fait " hiemis ".

Les noms en ns et en rs remplacent le s signe du nominatif par t; ainsi " gens – gentis ": " frons – frontis; pars –

– partis; mors – mortis; dodrans – dodrantis"; quelques uns prennent d " glans – glandis; libripens – libripendis", et les composés de " cor ", concors – concordis; discors – discordis; les participes peu usités au nominatif " iens, quiens, " font avec leurs composés " euntis " au génitif: " iens – euntis; quiens – queuntis; Rediens – redeuntis "; mais " Ambiens " fait " ambientis ". Cette particularité vient sans doute de ce qu'on ne dit pas " ambeo ", mais " ambio ".

Le seul mot qui soit terminé en t, Caput, change le u en i dans les cas indirects " Capitis ". il en est de même des composés " Sinciput " et " Occiput ".

La désinence x indique une forme absolue en c ou en g à laquelle se joint la désinence ordinaire du génitif, exemples: " fax – facis; fæx – fæcis; nutrix – nutricis; nux – nucis; merx – mercis; les mots suivants prennent g: " Lex – legis; frux – frugis; Rex – Regis; conjux – conjugis (par

110 v

(oir « conjunx » au nominatif); grex, gregis; Remex-Remigis; Aquilex-Aquilegis». Parmi les mots empruntés au grec, on remarque les mêmes changements. Les mots suivants prennent c: lynx-lyncis; bombyx-bombicis; et un grand nombre de noms d'hommes « Ajax-Ajacis; Pollux-Pollucis»; (d'autres prennent g: larynx-laryngis, avec quelques noms propres « Phryx-Phrygis ». Plusieurs noms propres en ax également empruntés au grec font ct: hylax-hylactis; Astyanax,-Astyanactis». Les noms en ex changent généralement e en i au génitif: Pollex-Pollicis; Remex-Remigis; les suivants gardent e: « Aquilex-Aquilegis; Rex-Regis; grex, gregis; lex-legis; Vervex-Vervecis », et les composés de sex dérivé de « seco », comme: « Resex-Resecis ». Les quatre noms suivants forment le génitif d'une manière particulière: « nix-nivis; nox-noctis; Senex-Senis; Supellex-Supellectilis ». Dans l'ancienne latinité les nominatifs de

ces noms avaient plus d'analogie avec le génitif: ainsi on disait au nominatif: „ pinguis „ ou „ nivis „, „ Senis „, „ Supellec=tilis. —

le datif singulier est en i, cette désinence s'ajoute à la forme absolue telle que la donne le génitif: „ panis, pani „. Dans l'ancienne latinité la désinence i s'écrivait souvent e; par exemple dans ce vers de Lucilius: „ Esuriente leoni ex ore exculpere præ=dam „, et dans ce vers de Virgile: „ hæret pede pes. „ —

L'accusatif singulier est terminé en em ou en im.

Ont im les substantifs suivans: „ Vis, tussis, sitis, sinapis, cannabis, Mephytis. ont de même im, les noms propres de lieu, de peuples, de fleuves, tant latins que grecs et étrangers, dont le nominatif est is.

Les noms suivans ont la désinence im ou em: Turris, puppis restis securis „, ont plus souvent em que im; febris, æqualis, navis, pelvis, cla=vis, cutis, sementis, lens „ ont plus

111v

souvent em que im. Il faut du reste remar=
=quer que les anciens écrivains préfèrent
la désinence im. Ainsi « avim, aurim,
vallim », dans ces mots où em seul est
resté. c'est ainsi que l'on compte au
nombre des adverbes, l'accusatif « par=
=tim pour partem ».

L'accusatif des noms empruntés
peut donner lieu aux observations sui=
=vantes. les nominatifs dont le génitif
est is ou os précédé d'une consonne,
font l'accusatif en em ou le plus
souvent en a : Exemples : « Lampas,
Lampadem — Lampada », « Agamem=
=non, Agamemnonem — Agamem=
=nona ». Il faut ajouter les trois noms
suivans dont le génitif est en is pré=
=cédé d'une voyelle : « Tros — Trois,
Troem — Troa ; Minos, — Minois, Mi=
=noem — Minoa ; héros — herois, hé=
=roem — heroa », les trois noms suivans
font le plus souvent la désinence en
a : « Pan, Pana ; æther — æthera ;
Delphin — Delphina ».

Les noms en eus et us font l'ac=
=cusatif en ea : « Theseus — Thēsëä,

Tydeux — Tydea". c'est la véritable désinence de ces noms au moins dans les poëtes. quelquefois ils prennent ëum; mais dans ce cas cette désinence correspond à un nominatif en ëus. quelquefois l'accusatif est en eu: c'est la forme grecque.

Les noms grecs masculins en is et en ys, s'ils ont le génitif en is-yos précédé d'une consonne font l'accusatif en im-ym ou en in-yn quelquefois ils font idem ou ida. Exemples: "Paris, Parim Parin, Paridem Parida; Daphnis, Daphnim Daphnin, ou Daphnidem Daphnida (rarement)".

Les noms féminins en is et ys dont le radical est terminé par une consonne font plus souvent "idem-ida" plus rarement im-in, ainsi: Elis-Elidos, Elidem-Elida-Elim; Aulis-Aulidos, Aulidem-Aulida-Aulim; chlamys-chlamydos, chlamydem-chlamida". Mais les noms grecs en is ou ys tant masculins que féminins, forment le génitif en os puis remplacent le s désinence du radical

par m ou n caractéristique de l'accusatif. Exemple: « Metamorphosis – Metamorphoseos, Metamorphosim – Metamorphosin », « Erinnys, Erynnyos, Erinnym – Erynnyn ».

L'ablatif est en e ou i. Les noms en e et les neutres en ar et en al ont en général i à l'ablatif: « ovile – ovili », « laquear – laqueari ». Ce changement vient de la nécessité où l'on s'est trouvé de distinguer l'ablatif du nominatif et de l'accusatif qui eussent eu la même désinence, puisque dans le principe les mots en ar et en al étaient terminés par e. Cependant l'usage général qui veut que e soit la désinence de l'ablatif, a prédominé dans les noms propres en e: « Præneste », « Reate », « Cære », et dans les noms suivans en e: jubare, farre, par pare (Ovide, Fast. III. 193; et IV. 96), nectare, hepate. Enfin les poëtes emploient même « laqueare » et « mare »; « sub laqueare domus », dans Virgile Culex, V. 63; et « Exiguum pleno de mare demit aquæ », Ovide, Trist.

V. II. 20; Cf. Plaut. Miles IV, VII, 26; Lucret. I. 162.

Les noms en is dont l'accusatif est en im-inont i à l'ablatif: „ vis - vim; „ vi „, sitis - sitim - siti, hæresis - hæ=resim - hæresi „. Cependant ont e et i: „ Cannabis „, dans Perse V - 146. „ Tortâ Cannabe „; „ Betis „, dans Tite-Live XXVIII, 21, „ Superato Bæte amni „; „ Tigris „, Tacite, Annal. VI, 37: „ Euphrate et Tigre inclytis am=nibus Circumfluit „; dans Claudien VIII, 43. „ quantum distant à Tigride gades „. Les noms empruntés du grec en ys dont l'accusatif est en ym - yn ont l'ablatif quelquefois en ye, quel=quefois simplement en y; „ Atys - Atye - Aty; Tethys, - Thetye - Thety. Il en est ainsi de plusieurs noms pro=pres en ys employés par les meilleurs auteurs; par exemple: „ Capys Capye „, dans Tite Live IV, 37; „ Porthye „, Idem, XLII chap. dernier; Tacite, Annal. II. 68. — Les noms en is ayant à l'accu=satif em ou im font à l'ablatif e ou i. Turris, Turre - Turri; clavis, clave - clavi „.

113v

„ Restim „ et „ Cutim „ ont seulement e ;
„ Secure „ est beaucoup plus rare que
„ Securi „ . Les noms en is empruntés
du grec dont l'accusatif est en em ou
idem ont très rarement i à l'ablatif.
„ Paris, Parim – Paridem, Paride – Pari
(rarement) Aulis – Aulim – Aulidem,
Aulide – Auli (rarement) „ . – Les
mots suivans tant latins que grecs
quoiqu'ayant l'accusatif en em font
cependant l'ablatif en e ou i :
„ finis, rus, supellex, occiput „ ad=
=mettent presque indifféremment l'une
ou l'autre terminaison. De même les
noms de villes employés à l'ablatif
pour désigner le lieu où l'on habite :
„ habitat „ Carthagine „ ou „ Cartha=
=gini „ . „ Sicyone – Sicyoni „ . Les mots
suivans plus communément e que
i . Civis, Classis, anguis, unguis,
avis, pestis, fustis, amnis, ignis,
sors, imber, Enfin il faut remar=
=quer que dans l'ancienne latinité,
la désinence i était usitée pour
des mots qui plus tard prirent
presque exclusivement la désinence

s. Ainsi Charisius, Priscien, et Varron citent à l'ablatif: „ Cani, fonti, menti, ovi, lapidi, æstati „. Cet usage cependant a subsisté surtout dans les poëtes. On trouve „ Civi „ Cicéron ad Attic. VII. 3; Idem, Ibidem, XIV, 11. „ Classi „, Virgile, Aneid. VIII, 11; Velleius Paterculus, II, 79. 2. „ Sorti „, Virgile, georgiq. IV. 165; Silius Italicus VII, 368. „ angui „, horace, Epitr. I. XVII, 30; Cicéron, de Divinat. II, 31. „ Imbri „, Cicéron, Verrin. III, 14; Virgile, georgiq. I. 393. On trouve encore: „ avi „, horace, Carm. I. XV. 5, „ ungui „, horace, Carm. I. VIII. 4; III, VI, 24. „ Igni „ Virgile, georgiq. I. 196. Aneid. IV, 2; horace, Carm. I. IV. 3; I, XXXIV, 6; Silius Italicus, I, 115; Claudien, III, 9; Ovide, heroid. IV, 33; Velleius Paterculus, II. 88. 3; quintilien Declamat. X. 5. „ Posti „, ovide, Metamorph. V. 120. „ fusti „ (pour „ fuste „). Plaute, Captifs, IV, II, 116; Tacite, Annal. XIV, 8; Valère, Maxime, VIII, I. „ Amni „, Virgile, Georgiq.

114v

I, 203; Ibid. III, 447. Cf. Charisius p. 98; Priscien p. 766. On trouve encore « bili », Cicéron, Tusculan. III. 5; Lucrèce II. 668; « Colli », Lucrèce II, 317 et 322. « labi », Lucrèce, V, 928. « lapidi », Lucrèce I, 893. « luci, » Lucrèce IV. 328.

Les noms adjectifs de cette déclinaison emploient presque indifféremment la désinence e ou i: Audax - Audace - Audaci »; vetus - Vetere - Veteri »; « hebes, hebete - hebeti » Cependant les adjectifs dont le neutre est en e ont uniquement i. « Suavis - Suavi; « Volucer - Volucri ». Il faut remarquer que suivant la nécessité du mètre les poètes emploient souvent e pour i. Exemple: « Specie cœleste resumptâ » et « humente fonte perenne gence »; Dans Ovide. — Memor fait « Memori » « pare » fait « pari ». mais les composés « impar » et « dispar » ont également e et i. Les adjectifs suivants préfèrent la désinence e: hospes, sospes, pubes,

impubes, pauper, Cælebs, dives, com=
=pos, impos, superstes, tripes, con=
=color". —

Les plupart des adjectifs ter=
=minés en ns avec les participes
et les comparatifs ont plus fré=
=quemment e que i : "prudens-pru=
=dente", "amans, amante", "doc=
=tior – doctiore, lorsque les adjec=
=tifs sont employés substantive=
=ment, ils gardent le plus sou=
=vent leur désinence d'adjectif:
Exemple: bipennis – bipenni",
"quadriremis, quadriremi". Ce=
=pendant "juvenis" fait "juvene",
ainsi que les noms propres, "Felix,
Juvenalis, nobilis". Ont de mê=
=me e les noms terminés en il,
x, ceps, ns, comme : "Vigil, senex,
Index, Artifex, nutrix, princeps,
participes, Adolescens, infans,
serpens, Torrens". Ont e et i,
mais plus souvent i, tridens,
familiaris, sedalis, rivalis,
natalis, volucris. ".

Le nominatif pluriel pour

115v

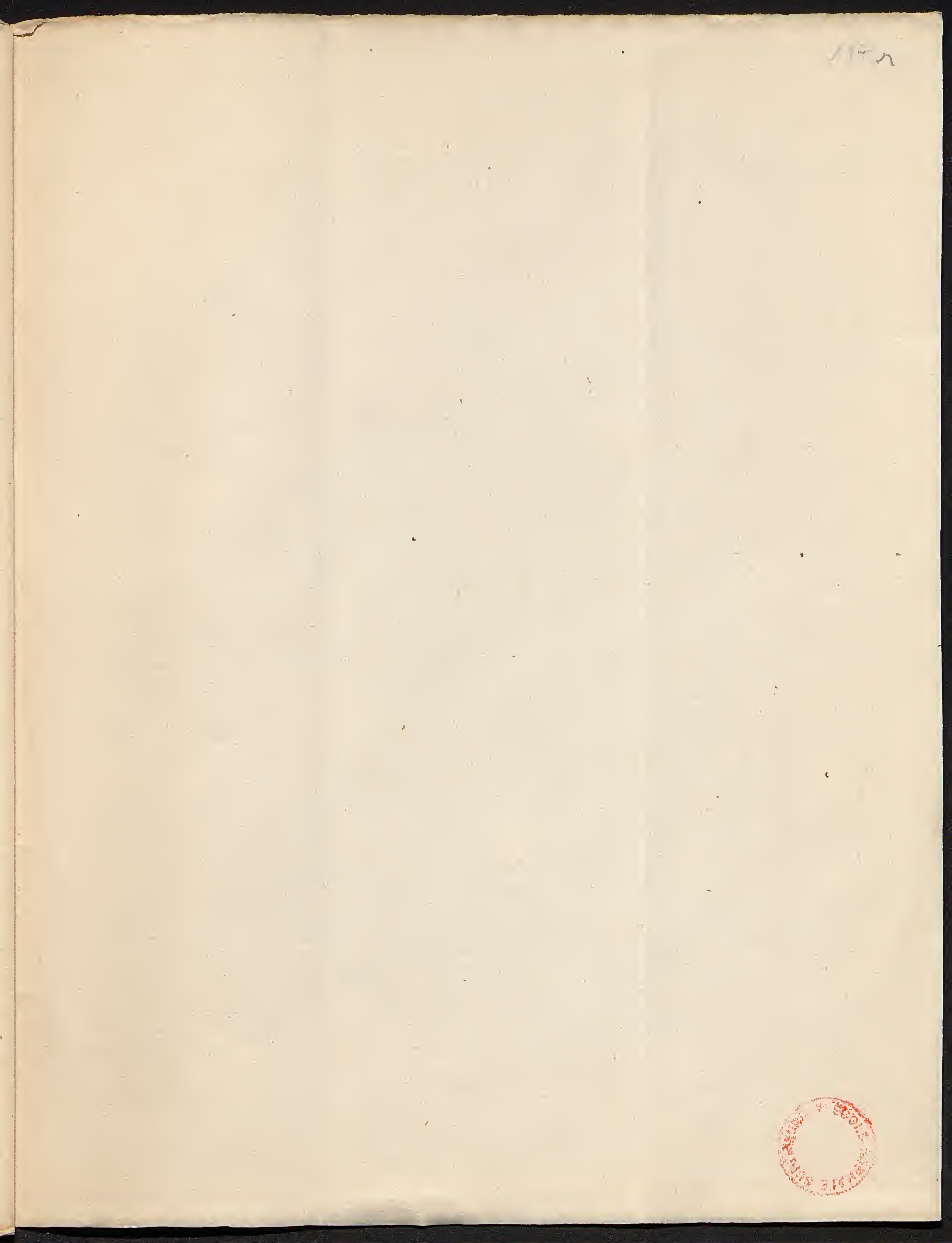
désinence es : „ panis – panis – panes „. cette désinence se joint à la forme absolue telle qu'elle se trouve au génitif : ainsi, „ tigris „, genitif, „ tigris „ ou „ tigridis „, nominatif pluriel „ tigres „ ou tigrides „. Il faut remarquer qu'on rencontre souvent surtout dans les mots dérivés du grec, la désinence es écrite eis et contractée en īs. ainsi „ Syrteis, Tralleis, Alpeis, d'où „ Syrtīs „, Trallīs, Alpīs. Dans l'ancienne langue latine la désinence eis était d'un fréquent usage. Ainsi Varron de L. L. VII, 37, cite „ hae puppeis „, „ resteis „. Très fréquemment la désinence eis se contracte en īs. On trouve dans Plaute, Miles glor, III. I. 84 : „ liberae sunt aedīs.

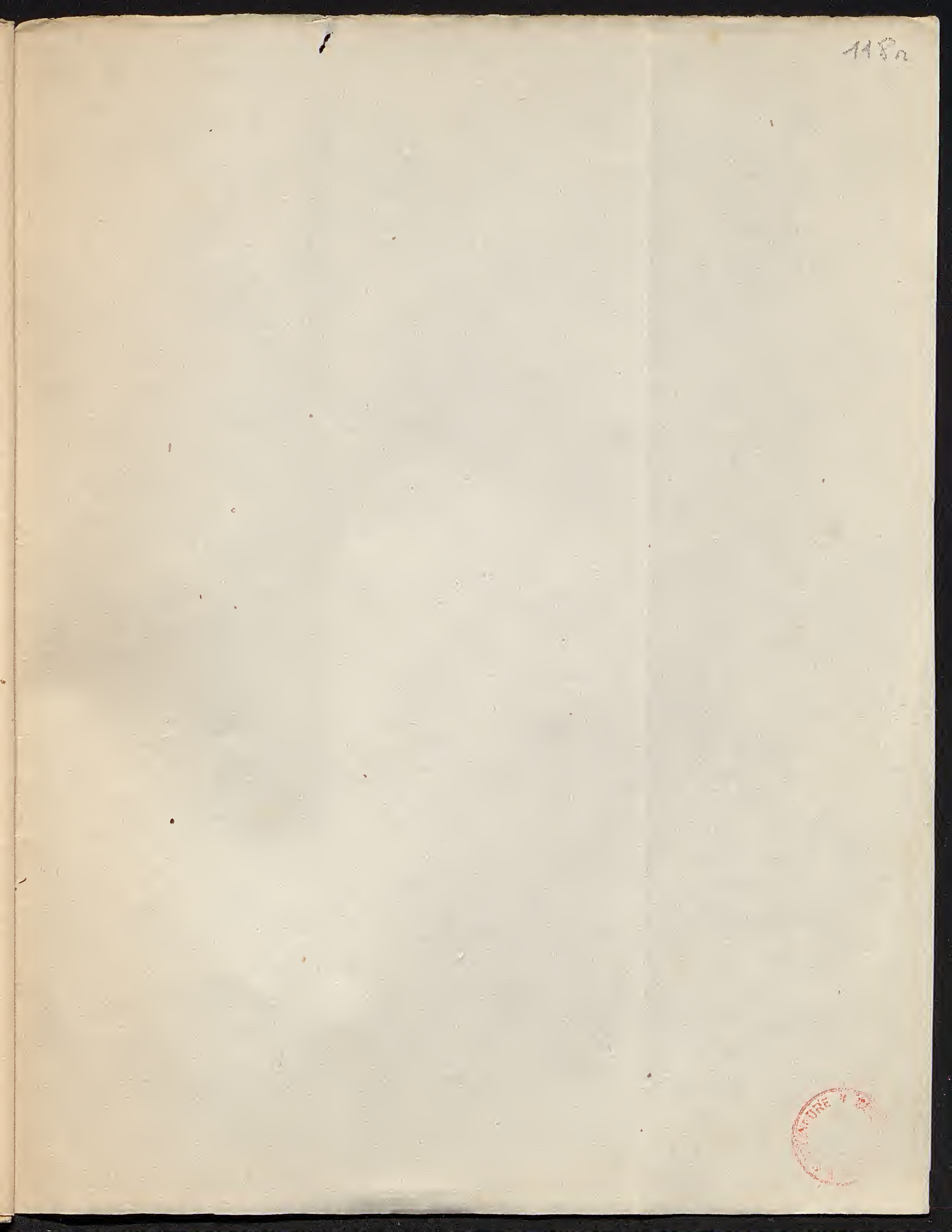
Dans les noms neutres si l'ablatif singulier est terminé seulement par i ou à la fois par e et par i, le nominatif, le vocatif et l'accusatif du pluriel ont ia. ainsi : „ Mare – mari – maria „,

„Felice, Felici-Felicia„. Mais les comparatifs ont seulement a, „Fortiora„, „Duriora„, „plus„ fait „plura„ et rarement „pluria„, mais on dit presqu'indifféremment „complura„ et „compluria„. Les noms neutres qui n'ont l'ablatif qu'en i ou e et non ia au nominatif pluriel: „nemus, nemore, nemora„, „Dogma, Dogmate, Dogmata„.

Au génitif pluriel, la désinence est ium et um. Ium est la désinence des noms dont l'ablatif singulier est i ou à la fois e et i, Comme Alveare - Alveari - Alvearium„. „Ferox - Feroce - Feroci - Ferocium. -







118v